3e ANNÉE — T. 36

N° 805 — 25 JUILLET 1936

# LA DOCUMENTATION CATHOLIQUE



Adveniat Regnum Tuum

PARAIT LE SAMEDI (46 fascicules par an; tables semestrielles)
PRIX DU NUMÉRO : 1 FRANC.
ABONNEMENTS : six mois, 16 fr. ; un an, 30 fr. Etranger, variables selon les pays.

BUREAUX : 5, RUE BAYARD, PARIS-VIIIe
(Chèques postaux : Maison de la Bonne Presse, Paris, Cte N° 1668.)

Les Questions Actuelles
Chronique de la Presse
L'Action Catholique
Rev. d'Organisation et de Défense Religieuse

## Semaine sociale de Versailles
(20-26 juillet 1936).



### SERVICE A RENDRE

*Si quelques abonnés de la première heure pouvaient disposer des nos 17, 21, 22, 23, 27, 32, 33, 34 et 35, ils rendraient un grand service à des abonnés récents désireux de compléter leur collection. Chaque numéro sera payé 1 franc. Faire les envois à M. l'abbé C. Boulesteix, 5, rue Bayard. Paris, VIIIe.*

***Conformément à l'usage,* la D. C. *ne paraît que toutes les deux semaines durant la période des vacances. En conséquence, le* PROCHAIN NUMÉRO *sera publié le* 8 AOUT.**

# LES " QUESTIONS ACTUELLES " ET " CHRONIQUE DE LA PRESSE

## *SEMAINE SOCIALE DE VERSAILLES*

# Les conflits de civilisations

*Avant de publier le programme et la leçon inaugurale de M. Eugène Duthoit, nous croyons utile de reproduire la liste des Semaines sociales depuis 1919 avec l'indication des documents reproduits par* la D. C.

## 1° Les Semaines sociales de 1919 à 1936

METZ (4-10. 8. 19) : *Principes et action du catholicisme social :* Lettre card. Gasparri (29. 6. 19) : t. 2, pp. 160-161 ; Notes sur cette Semaine : t. 3, pp. 660-661.

CAEN (août 1920) : *La crise de la production et la sociologie catholique :* Lettre card. Gasparri (17. 7. 20) : t. 4, p. 100 ; E. Duthoit sur la production : t. 4, pp. 322-330.

TOULOUSE (juillet 1921) : *La crise de la probité publique et le désordre économique :* Lettre card. Gasparri (30. 6. 21) : t. 6, p. 76 ; E. Duthoit sur crise probité publique et désordre économique : t. 6, pp. 109-116, 174-177 ; Cours Mgr Julien sur puissances éducatives : famille, école, Eglise, Etat : t. 6, pp. 322-329.

STRASBOURG (juill. 1922) : *Le rôle économique de l'Etat :* Lettre card. Gasparri (10. 7. 22) : t. 8, col. 280-281 ; E. Duthoit sur adaptation de l'Etat à ses fonctions économiques : t. 8, col. 196-204, 268-280.

GRENOBLE (juill. 1923) : *Illusions et réalité touchant le problème de population :* Lettre card. Gasparri (6. 6. 23) : t. 10, col. 275-276 ; E. Duthoit sur problème de la population : t. 10, col. 193-217.

RENNES (juill. 1924) : *Le problème de la terre dans l'économie nationale :* Lettre card. Gasparri (2. 7. 24) : t. 12, col. 668-669 ; E. Duthoit sur problème agraire : t. 12, col. 643-668.

LYON (juill. 1925) : *La crise de l'autorité :* Lettre card. Gasparri (16. 7. 25) : t. 14, col. 412-413 ; E. Duthoit sur crise de l'autorité : t. 14, col. 387-412 ; Mgr Deploige sur les rapports entre les autorités : t. 15, col. 67-85.

LE HAVRE (août 1926) : *Le problème de la vie internationale :* Lettre card. Gasparri (29. 6. 26) : t. 16, col. 220-221 ; E. Duthoit sur harmonie entre devoir national et devoir international : t. 16, col. 195-220 ; R. P. A. Valensin sur lois naturelles de la vie internationale : t. 16, col. 579-605.

NANCY (août 1927) : *La femme dans la société :* Lettre card. Gasparri (11. 7. 27) : t. 18, col. 348-350 ; E. Duthoit sur famille : donnée essentielle du problème de la femme : t. 18, col. 323-347.

PARIS (juill. 1928) : *La loi de charité, principe de vie sociale :* Lettre card. Gasparri (7. 7. 28) : t. 20, col. 227-228 ; E. Duthoit sur notion de la charité : t. 20, col. 195-227.

BESANÇON (juill. 1929) : *Les nouvelles conditions de la vie industrielle :* Lettre card. Gasparri (20. 7. 29) : t. 22, col. 226-227 ; E. Duthoit, [...] rationalisation est-elle un progrès : t. 22, col. 19[...]-225.

MARSEILLE (juill. 1930) : *Le problème social a[ux] colonies :* Programme : t. 24, col. 323-324 : Lett[re] card. Pacelli (26. 6. 30) : t. 23, col. 362-36[...] E. Duthoit, Le problème social aux colonies : t. 24, col. 323-362.

MULHOUSE (juill. 1931) : *Vie des affaires et [...] chrétienne à la lumière des faits et des princip[es]* Programme : t. 26, col. 131-132 ; E. Duтно[іт] Leçon ouverture : t. 26, col. 131-173 ; Conc[lu]sions : t. 26, col. 323-326 ; Lettre card. Pace[lli] (1. 7. 31) : t. 26, col. 173-174.

LILLE (juill. 1932) : *Conception chrétienne de l'or[dre] économique international :* Programme : t. [...] col. 138-139 ; E. Duthoit sur conception ch[ré]tienne de l'ordre économique international : t. [...] col. 138-173 ; Lettre card. Pacelli (28. 6. 3[2]) t. 28, col. 173-177 ; Allocution du card. Liéna[rt] (25. 7. 32), universelle collaboration : t. 28, col. 77[...]-779 ; Discours de Mgr Chollet (28. 7. 32), as[so]ciation ou collaboration : t. 28, col. 779-783 ; Co[n]clusions : t. 28, col. 783-787.

REIMS (juill. 1933) : *La société politique et la pen[sée] chrétienne :* Programme : t. 30, col. 195-19[...] Lettre card. Pacelli (12. 7. 33) : t. 30, col. 2[...]-229 ; E. Duthoit, politique et sens chrétien : t. [...] col. 195-227 ; Conclusions : t. 30, col. 229-232.

NICE (23-29. 7. 34) : *Ordre social et éducatio[n]* Programme : t. 32, col. 195-197 ; E. Dutho[it] par l'éducation vers l'ordre social chrétien [...] t. 32, col. 197-225 ; Lettre de S. Em. le ca[rd.] E. Pacelli (28. 6. 34) : t. 32, col. 226-227 ; Conc[lu]sions : t. 32, col. 227-230.

ANGERS (22-28. 7. 35) : *L'organisation corporati[ve]* Programme : t. 34, col. 195 ; E. Duthoit, Par [l'] autorité corporative vers une économie ordonn[ée] t. 34, col. 196-229 ; Lettre de S. Em. le ca[rd.] E. Pacelli : t. 34, col. 229-231 ; Télégram[me] de S. Em. le card. Pacelli : t. 34, col. 231 ; C[on]clusions : t. 34, col. 232-235.

## 2° Programme

La XXVIII[e] session des Semaines sociales de Fran[ce] s'est tenue à Versailles, du 20 au 26 juillet 19[36]. En voici le programme général dans ses gran[des] lignes :

*Lundi 20 juillet :* A 8 heures, messe du Saint-Esp[rit] allocution de S. Exc. Mgr Richaud, évêque auxiliaire [de] Versailles ; — A 10 heures, leçon d'ouverture de M. Eug[ène] Duthoit : « Du heurt à l'échange pacifique entre civil[isa]tions » ; — A 16 heures, leçon d'information de M. l'a[bbé] Gounard : « L'organisation d'un centre social » ; — 17 h. 30, leçon de M. Jean Lacroix : « Eléments co[nsti]tutifs de la notion de civilisation ; les âmes, la terre[, le] passé, le droit » ; — A 20 h. 30, à la cathédrale, c[éré]monie d'ouverture, discours de S. Exc. Mgr Roland-Go[sse]lin, évêque de Versailles.

*Mardi 21 juillet :* A 9 h. 15, leçon de M. René Pin[...] « Influence des facteurs politique, social, économique, [sur] les rapports des civilisations » ; — A 10 h. 45, leçon [de] M. Jean Guitton : « Civilisation occidentale. Ses sour[ces,] ses contradictions intérieures, son expansion actuelle » ; [—] A 16 heures, leçon d'information de Mlle Margue[rite]

ÉRIN : « L'assistante sociale dans la communauté rale » ; — A 17 h. 30, leçon de M. LOUIS MASSIGNON : Civilisation islamique. Ses contacts avec les autres civiations ».

*Mercredi 22 juillet :* A 9 h. 15, leçon du R. P. PIERRE-IARLES : « Civilisations d'Extrême-Orient. Sources, riétés, positions vis-à-vis des autres civilisations » ; — 10 h. 45, leçon du R. P. BONSIRVIN : « La question Israël au milieu des nations » ; — A 16 heures, leçon nformation de M. le chanoine LEBAUT : « La collabotion des organisations catholiques avec les administrations établissements publics ou semi-publics d'assistance et de tion des organisations catholiques avec les admirations et ablissements publics ou semi-publics d'assistance et de lèvement » ; — A 17 h. 30, leçon de M. PAUL CUCHE : Idoles du monde contemporain. Les heurts de civilisations 'elles suscitent ».

*Jeudi 23 juillet :* A 9 h. 15, leçon du R. P. VILLAIN : Le communisme. Son influence sur les rapports de civiations » ; — A 10 h. 45, leçon de Mgr BRUNO DE LAGES : « Catholicisme et civilisation » ; — A 16 heures, çon d'information de Mme G. ETIENNE : « La question s loisirs » ; — A 17 h. 30, leçon de M. JACQUES MARIIN : « Le catholicisme, agent de coopération entre les vilisations ».

*Vendredi 24 juillet :* A 9 h. 15, leçon de M. CHARLES ORT : « Pourquoi les civilisations sont-elles appelées à llaborer ? » — A 10 h. 45, leçon du R. P. MAZÉ : angélisation et civilisation. Action missionnaire et colosation » ; — A 16 heures, leçon d'information de LOUIS MASSIGNON : « L'action éducative près des trailleurs musulmans de la région parisienne » ; A h. 30, leçon du R. P. YVES DE LA BRIÈRE : « Formes litiques de coopération entre pays de diverses civilitions ».

*Samedi 25 juillet :* Leçon de M. MAURICE BYÉ : Formes économiques de coopération entre pays de verses civilisations » ; — A 10 h. 45, leçon de M. JOSEPH NEL : « Formes sociales de coopération entre pays de verses civilisations » ; — A 15 h. 30, leçon du P. DELOS : « La coopération sur le plan intellectuel. s fondements » ; — A 17 heures, leçon de Mgr EUGÈNE AUPIN : « Formes présentes de coopération intellecelle » ; — A 18 h. 15, conclusions de la Semaine, par président de la Commission générale.

## Leçon d'ouverture de M. Eugène Duthoit

### *Du heurt à l'échange pacifique entre civilisations* (1)

Revenant à Versailles, après vingt-trois années, les maines sociales de France ont conscience, au oment où s'ouvre leur XXVIIIe session, de revivre ne des heures les plus émouvantes de leur hisire. Elles retrouvent par la pensée, comme si c'était er, l'inoubliable pasteur qui présidait alors aux stinées du diocèse de Versailles, Mgr Gibier, qui, rant six jours, nous donna la vision parfaite ce que réalise, en une forte personnalité, la énitude du sacerdoce chrétien. Sa présence, ses iseignements, ses exemples, illuminèrent la preière Semaine sociale de Versailles. A ses côtés, le rdinal Amette, archevêque de Paris, voulut, en ie minute que n'oublieront jamais ceux qui la écurent, « couvrir de sa pourpre » une institution ie pouvaient alors menacer les incompréhensions tels ou tels de nos frères dans la foi. Mais, préisément, parce que l'heure était grave, non seulement pour notre équipe studieuse, mais pour le monde qui accomplissait alors vous savez quelle veillée angoissante, plusieurs de nos devanciers les plus illustres, de nos maîtres les plus avertis, voulurent, par leur présence à Versailles, autour de Mgr Gibier et d'Henri Lorin, nous apporter l'appui de leur fraternelle solidarité : je vois encore à leur tête le marquis de La Tour du Pin et Léon Harmel ; j'entends le message d'Albert de Mun ; j'écoute avec un respectueux frémissement l'éclatant témoignage de confiance que le cardinal Mercier voulut adresser à Mgr Gibier et à la Semaine sociale.

Juillet 1913 ! Ce fut notre dernière session d'avant-guerre. De nos yeux mortels, nous ne devions plus revoir Henri Lorin, ni recevoir de lui ces vigoureux enseignements qui avaient marqué d'une empreinte ineffaçable nos neuf premières sessions.

Au moment où s'ouvre celle de 1936, l'analogie nous paraît grande entre certaines circonstances qui entourèrent notre Xe session et celles qui accompagnent notre XXVIIIe.

Le cadre est le même : c'est ce beau séminaire édifié dans l'ambiance de la maison épiscopale. Le pontife qui préside aujourd'hui aux destinées du diocèse de Versailles et aux travaux de la Semaine sociale ne montre-t-il pas, par d'admirables réalisations, comment les méthodes de Mgr Gibier trouvent aujourd'hui, dans l'*Action catholique*, un achèvement qui s'adapte parfaitement aux besoins spirituels et temporels des populations si denses et si variées de ce diocèse ? Parmi les enrichissements spirituels que les organisateurs et les auditeurs de la Semaine sociale reçoivent à Versailles, l'un des plus précieux est le spectacle, aussi instructif qu'édifiant, Excellence, de tout ce qui s'accomplit ici, sous l'impulsion de votre haute sagesse et de celle de votre auxiliaire, S. Exc. Mgr Richaud.

Les circonstances extérieures, par plus d'un trait, rapprochent aussi, à Versailles, notre passé et notre présent. Haletants et angoissés, nous nous demandions, en 1913, de quoi demain serait fait. Qui ne se pose à nouveau la question ? Et ne sommes-nous pas à une de ces heures où, suivant le mot d'Henri Lorin, « les hommes se regardent au visage et semblent s'interroger ? » (1) De là le choix du sujet qui va occuper nos esprits durant ces six jours, et qui n'est pas sans se rapporter de très près à celui que nous abordions il y a vingt-trois ans.

Nous étions réunis alors pour chercher en commun le fondement et les applications de l'idée de *responsabilité*. Nous avions montré la richesse en quelque sorte inépuisable de ce principe directeur qui repose entièrement sur la notion de l'homme lui-même, de son origine et de sa destinée.

Or, les diverses civilisations qui se heurtent aujourd'hui dans le monde relèvent, nous le verrons, de métaphysiques divergentes, dont plusieurs sont inconciliables avec le principe même de la responsabilité personnelle. Ainsi dans les conflits de civilisation que nous allons observer et essayer de résoudre, nous aidant des lumières de la pensée chrétienne, verrons-nous surgir, ici la négation, là l'exaltation de la responsabilité personnelle, avec toutes les suites que comportent ces deux attitudes de la pensée, dans le grand drame politique, économique, social, qui agite aujourd'hui l'univers.

Ainsi l'œuvre que nous allons commencer prolonge-t-elle, en quelque sorte, celle qui s'accomplit ici même en 1913. Aujourd'hui, comme alors, l'enjeu est formidable : car il ne s'agit pas seu-

(1) Les titres et sous-titres sont de l'auteur.

(1) *Semaine sociale de Versailles*, compte rendu *in extenso*, 1913, p. 55.

lement de biens matériels et de vies périssables, mais de nos raisons de vivre, de nos responsabilités humaines, vis-à-vis de Dieu, notre Père, vis-à-vis des hommes, nos frères.

Dans cette leçon inaugurale, je voudrais jeter avec vous un regard d'ensemble sur l'état de fait : le heurt des civilisations ; chercher ensuite de quoi dépend l'échange pacifique qui répondrait à la vraie fin des sociétés humaines, appelées à servir un bien commun. D'où deux parties :

1° La leçon des faits et le heurt des civilisations ;

2° Pourquoi et comment les civilisations doivent tendre à l'échange pacifique.

## I. — La leçon des faits et le heurt des civilisations

### 1° Civilisations diverses. Contacts et conflits.

#### *a) Le fait des civilisations.*

Le mot « civilisation » n'appartient pas à la langue du XVII^e siècle. Il n'apparaît guère que vers le milieu du XVIII^e et semble, à l'origine, lié au mouvement des philosophes encyclopédistes. Car le mot est employé, non au pluriel, mais au singulier, pour désigner l'état des peuples policés en général, de ceux qui, à raison des habitudes régnantes, des mœurs et des lois en vigueur, se placent au-dessus des peuples réputés « barbares », « sauvages ».

L'Européen de bonne société, qui fréquente la cour, exerce une fonction publique, entretient un commerce avec les philosophes, les écrivains, les savants, est le type du civilisé. Le propre de la civilisation est d'être un produit de la raison qui s'épanouit dans toutes les manifestations de la vie ; elle fleurit au sein de la société présente, sûre d'elle-même et de sa perfection (1). Le raffinement des manières en est un des traits extérieurs les plus significatifs.

Le mot devait connaître assez vite de sensibles élargissements. Les récits des voyageurs, ceux des explorateurs et des missionnaires sont à la mode. On y cherche des impressions et des notions sur le genre de vie de peuples exotiques, jusque-là ignorés ou peu connus, même du public cultivé. Et bientôt, le pluriel, les « civilisations », entre en scène, dès le premier quart du XIX^e siècle. On sous-entend que tout peuple qui a dépassé l'étiage, d'ailleurs imprécis, du « barbare » ou du « sauvage » a sa civilisation propre, distincte des autres : c'est la civilisation au sens non plus rationnel, mais ethnologique, celle d'une ou de plusieurs nations, marquée par l'ensemble des coutumes, des mœurs, des techniques, en un mot des *conditions de la vie collective* dans un milieu déterminé. Tout jugement de valeur est exclu : cependant, il y a un minimum de « police », d'habitudes « policées », sans lequel le genre de vie régnant ne serait pas réputé être une « civilisation ».

Aussi le mot civilisation ne devait-il pas rester confiné dans le sens purement descriptif, ethnologique, où on l'entend lorsqu'on l'emploie au pluriel. Ses familiers ne se sont pas dépris, tant s'en faut, du sens rationnel où, originairement, on l'a entendu ; ils parlent encore de *la* civilisation, au singulier, comme d'un *idéal* — les uns s'imaginant trouver dans leur propre civilisation la réalisation de cet idéal, tandis que d'autres s'attachent plutôt

(1) Produit de « l'euphorie intellectuelle d'une société sûre de soi », a écrit HENRI DAVENSON, *Fondement d'une culture chrétienne*, 1 vol., Paris, 1933, p. 164.

à ce qui « devrait être », à un devenir, à un évolution que chacun conçoit d'ailleurs à sa façon selon les inclinations psychologiques ou métaphy- siques qui le poussent.

Mais laissons de côté, sauf à y revenir bientôt, l[a] *civilisation*, en tant qu'elle signifie un idéal [à] défendre, un progrès à promouvoir et, pou[r] l'instant, bornons-nous à constater le fait primair[e] de la *pluralité*, de la *diversité* des civilisations Cité antique, Islam, Bouddhisme thibétain, chré- tienté médiévale, voilà des civilisations.

Relevons en passant quelques-unes de ces diver- sités. Toute civilisation trouve son expression dan[s] une langue, des monuments, des œuvres de l'espri[t], des institutions, dont on peut déjà, sur un pla[n] descriptif, marquer l'originalité et, par comparaison les contrastes. Diverses encore sont les cérémoni[es] qui entourent la naissance, le mariage, la mort diverses les formes de l'autorité politique ; dive[rs] encore les régimes du travail et de la propriété. L[es] variétés du langage, du costume, de l'habitation, [de] l'alimentation, procèdent sans doute d'éléments déte[r]minés, comme la terre, le sous-sol, le climat, [la] position géographique, les particularités physiol[o]giques qui différencient les races humaines ; ma[is] elles traduisent aussi, pour une part, et souve[nt] de façon saisissante, le travail intérieur de réflexi[on] et de volonté qui s'est accompli dans les âmes. C[ar] toute civilisation supposant *un certain aménagemen[t] de la vie temporelle* reçoit, *du monde extérieur [et] du passé*, des éléments dont l'activité humaine d[oit] respecter les lois, sous peine de briser son prop[re] élan ; elle ne peut les discipliner qu'en s'y adaptan[t] ; mais toute civilisation tire aussi *de l'homme lu[i]-même* et des éléments *spirituels* qui entrent en j[eu] dans le déploiement social de la personne, [se]s marques les plus originales, ses empreintes les pl[us] profondes. Car un ensemble d'éléments matéri[els] ne suffit jamais à constituer une civilisation : ceux[-ci] ne deviennent civilisants qu'autant qu'ils « hum[a]nisent ».

Varié est le dosage même des deux sortes d'él[é]ments, les uns d'origine déterministe, les autr[es] spirituels et culturels, qui figurent dans le t[out] complexe des civilisations. Ici les forces naturell[es], la technique (1), au sens industriel du mot, [la] rationalisation à haute tension, agissent avec pui[s]sance et suivant un rythme accéléré : la civili[sa]tion se tourne vers la multiplication uniformis[ée], standardisée, suivant le mot consacré, des bie[ns] matériels, des instruments et services utiles à [la] vie ; telle autre se complaît davantage dans la qu[a]lité que dans la quantité ; elle se manifeste par [le] souci de réaliser un certain idéal de perfection da[ns] les œuvres extérieures et les produits du travail.

Telle civilisation, encore, est particulariste, repli[ée]

(1) Remarquons qu'il y a interdépendance des d[eux] sortes d'éléments les uns par rapport aux autres. [Par] exemple, l'influence de la technique des transports [sur] le développement des civilisations a été souvent décr[ite]. Dans l'antiquité, les essais tentés pour appliquer la fo[rce] motrice animale aux transports des poids lourds fur[ent] inefficaces et stériles. Ce fait eut une influence sur [les] conditions de vie. D'autre part, les progrès de la na[vi]gation et, par suite, les rapports entre les civilisatio[ns] furent entravés pendant des millénaires par le ret[ard] d'un progrès technique : la substitution du gouver[nail] à charnière en fer au gouvernail à pivot en bois. (V[oir] à ce sujet les travaux du commandant LEFEBVRE [DES] NOËTTES, dans *La nature*, 1927, pp. 49, 165, 301 ; jui[n] 1932, 1^er août 1934.) Ce serait cependant une exagérat[ion] manifeste que de *tout* expliquer par l'évolution de [la] technique.

sur elle-même, jalouse de garder ses caractères propres, plus éprise d'autarchie que de développement et de rayonnement ; telle autre tend à se répandre au dehors, à se communiquer, à conquérir, à se nourrir aussi d'aliments nouveaux.

En résumé, toute civilisation est une synthèse, vouée au dynamisme ; par suite, fragile et périssable. L'histoire fournit l'exemple de civilisations successives qui, après avoir brillé d'un éclat plus ou moins vif, se sont éteintes. Dans le présent même, les unes déclinent, les autres montent en quelque sorte à l'horizon. Qu'elles se dégradent et qu'elles meurent, elles ne meurent cependant jamais tout entières ; elles participent, de quelque manière, à cette continuité qui est propre à l'espèce humaine. Quand les Turcs furent maîtres de Constantinople, il parut que la civilisation byzantine fut ruinée de fond en comble ; et pourtant, aujourd'hui encore, quelques-unes des œuvres les plus caractéristiques que Byzance ait inspirées restent le patrimoine commun de plusieurs civilisations. L'Empire des Arabes lui-même qui, à l'époque de son apogée, au VIII[e] siècle, fut plus vaste que ne l'avait été jadis l'Empire romain mais ne tarda pas à montrer des symptômes de décadence, eut un éclat dont les survivances sont loin d'être totalement évanouies.

Ainsi naissent, grandissent, vieillissent, meurent et renaissent les civilisations (1), dépositaires d'un patrimoine qui, après liquidation, passe à des héritiers.

Il convient de ne point confondre l'assoupissement et la mort. En Asie, telles civilisations millénaires sont sorties d'une longue période de semi-léthargie et se dressent avec vigueur au regard de civilisations plus jeunes, marquées déjà du signe de la vétusté.

Il y a eu, pour certaines civilisations, des heures de résurrection et de palingénésie : des « renaissances » dans la pleine acception du mot.

### *b) Contact et choc des civilisations.*

Naguère, de nombreuses civilisations ont pu coexister, sans se connaître, sans s'approcher. Etroites étaient les limites du « monde connu des anciens », suivant l'expression consacrée. Et encore certaines parties de ce monde, géographiquement découvert, étaient-elles sans contact personnel avec les autres.

Il semble que le commerce maritime, mais *muet*, comme nous l'allons voir, *stummer Handel*, ait préparé et devancé les autres rapports de civilisation. L'historien allemand Roscher rapporte, d'après Hérodote, que les Carthaginois, abordant les côtes de la Libye orientale, déposaient leurs marchandises sur le bord de la mer, allumaient un grand feu pour le faire savoir et retournaient à leurs vaisseaux. Les indigènes apparaissaient alors, prenaient les marchandises, posaient de l'or et se retiraient à leur tour. Le prix était-il insuffisant, les Carthaginois, après constatations, retournaient dans leur vaisseaux et attendaient que les indigènes eussent versé le complément. Ceux-ci le faisaient en général, ne voulant pas s'exposer à ce que leurs fournisseurs lointains ne revinssent pas (1).

Ainsi il arrive que le premier mouvement soit de se fuir, sans cependant renoncer tout à fait à l'avantage d'un certain échange de biens.

Mais ce stade est dépassé. Y a-t-il aujourd'hui, dans le monde, des civilisations qui s'ignorent, qui ne se compénètrent pas ? Comment pourraient-elles demeurer en vase clos au siècle de la navigation à vapeur, des chemins de fer, de la traction automobile, de la radiophonie, de l'aviation ? Tous les hommes se fréquentent, toutes les civilisations deviennent perméables. Il n'est plus de société enfermée à double tour dans le cercle de montagnes infranchissables, dans l'épaisseur des forêts équatoriales ou dans les solitudes glacées du monde polaire. L'avion étend son vol sur les monastères mystérieux du Thibet. Le prosélytisme missionnaire aborde les îles réputées inaccessibles de la Polynésie. Le monde est devenu comme une sorte de corps collectif et d'organisme gigantesque : « Réseau de rails d'aciers, de canaux, de galeries de mines ; assemblage cyclopéen de hauts fourneaux, de dynamos et de turbines ; parcs immenses où frémissent des milliers d'avions conquérants de l'air ; sources toujours ouvertes d'énergies mystérieuses que les ondes du ciel transmettent à travers l'espace. » (2)

De plus en plus proches les uns des autres, de plus en plus solidaires, les hommes mettent en contact leurs genres de vie. Peut-on dire qu'ils mettent en commun leur âme ? Aussi divers phénomènes vont-ils s'entre-croiser, comme autant d'épisodes d'un drame où se jouent les destinées de l'humanité : il faut les analyser en quelques traits.

Notons d'abord un fait d'attirance, de séduction, peut-être même de convoitise, provoqué par une civilisation mieux pourvue, qui en aborde une autre, relativement dénuée. La supériorité des techniques dont dispose la première donne à celle-ci des moyens de pénétration et des occasions d'échange qui suscitent, chez le nouveau partenaire, des propensions à imiter et, par suite, des solidarités par similitude.

Mais l'attirance qu'exerce telle civilisation sur telle autre est loin de se rapporter seulement à l'ordre matériel et à la conquête de ce qui satisfait la partie corporelle du composé humain. Il y a la séduction et l'emprise qu'exerce, par exemple, la supériorité d'une technique juridique : comment expliquer autrement le rayonnement à longue portée du Droit romain, du Code civil français, plus récemment de tel Code, très moderne et européen, des Obligations, dont les principes se sont propagés à l'Est, bien au delà du proche Orient ? Mainte coutume et règle de la vie sociale, maintes formes d'art, maints divertissements et sports ont eu de lointains retentissements, aux quatre coins du monde.

Il y a, par-dessus tout, la religion et, pour préciser, la prédication de l'Evangile par les missionnaires de l'Eglise catholique, qui provoque partout, non pas la fusion de civilisations disparates, mais

---

(1) Voir l'hypothèse formulée par M. HENRI DECUGIS dans son livre *Le destin des races blanches* (1 vol., Paris, 1935), sur la *décroissance des élites*, cause essentielle de la dégénérescence des civilisations. La prolificité déficiente des « élites » ou prétendues « élites », intellectuelles et sociales, dans les sociétés parvenues à un haut degré de civilisation exposerait celles-ci au choc victorieux des puissances du dehors et à une sorte de déliquescence interne. (Voir notamment chap. XXI, pp. 298 et s.)

(1) ROSCHER : *Nationaloekonomik des Handels und Gewerbfleiszes*, 2[te] auflage, p. 107 à 108 ; cité par PAUL LEROY-BEAULIEU : *Traité d'économie politique*, t. IV, pp. 82 et s. Ce dernier auteur ajoute que « sur les mêmes côtes, jusqu'en 1818, il se fit des échanges de cette sorte. Le commerce muet fut fort répandu ; on cite des cas, en Abyssinie, en Livonie, même au commencement du XIX[e] siècle ; des exemples encore de commerçants russes opérant ainsi avec des peuplades du nord-ouest de la Sibérie, des Mexicains avec les Indiens du Rio del Norte ».

(2) MARIUS GONIN : *Compte rendu de la Semaine sociale d'Angers*, p. 27. Cf. JOSEPH WILBOIS : *Pour ceux qui ont faim*, p. 205.

des phénomènes d'endosmose. L'Evangile partout où il pénètre apporte des germes de communauté de pensée et de vie. La végétation de ces fleurs de chrétienté apparaît aujourd'hui sur tous les points de l'univers habité ; elle s'épanouit ci et là avec une extraordinaire rapidité, autour des grands lacs africains par exemple, en Ouganda et en Urundi.

Les peuples musulmans eux-mêmes, longtemps regardés comme réfractaires à toute compénétration, donnent aujourd'hui, à qui veut les observer de près, une tout autre impression. Ecoutons un penseur éminent qui excelle à interpréter la mentalité en pleine fermentation chez les élites des nations islamisées :

C'est un fait que les peuples musulmans, par une impulsion irrésistible, se rendent de plus en plus perméables à l'âme européenne, qui diffuse dans toutes les manifestations de son activité, depuis ses produits manufacturés jusqu'à ses œuvres intellectuelles, ne cesse de les investir par toutes les avenues de l'âme et du corps (1).

Et qu'on ne dise pas que ces peuples ne sont attirés que par les dehors de telle civilisation, les commodités matérielles de l'existence ou les joies de la conquête scientifique. Non, répond sans hésiter Mgr Paul Mulla. Ce qu'ils pressentent confusément et désirent inconsciemment,

... c'est, sous le voile de ces effets tangibles, les qualités, les vertus, l'âme et l'esprit dont ils procèdent et qu'ils véhiculent : votre amour du travail (à vous Européens), vos habitudes de régularité et de prévoyance, votre esprit de suite et d'organisation, votre précision et votre exactitude, votre emploi méthodique du temps, votre discipline individuelle ou sociale, l'ordre de vos cités, la stabilité de vos familles et de vos institutions, la loyauté de vos jugements et de vos paroles, l'ascendant de vos femmes fortes et de vos hommes de caractère... ce secret que vous avez de trouver un intérêt renouvelé à toutes choses et cet élan confiant en la vie qui anime vos entreprises, bien autre chose encore et surtout le mystère qu'elles cachent et livrent tout ensemble (2).

Sans doute, à côté de cette âme cachée qui attire les peuples musulmans, faudrait-il faire la part des défauts et des contradictions qui peuvent, chez nous, les offusquer et les induire en tentation. De ce tableau largement brossé, il faut retenir que les civilisations ne s'attirent pas seulement par leurs côtés matériels, mais par une sorte d'aimantation spirituelle.

Cependant, si les civilisations diverses se recherchent et s'amalgament, en dépit et parfois même à cause de leurs contrastes, il arrive aussi qu'elles se rejettent et se repoussent, à la manière de deux forces contraires.

Et c'est tantôt l'hypothèse du choc brutal, négatif, l'incompatibilité sur toute la ligne ; tantôt une résistance plus réfléchie, moins impulsive, mais non moins résolue : elle discrimine les facteurs qu'on lui propose, acceptant les uns, éliminant les autres.

« L'Asie contre l'Europe », a-t-on pu écrire. De fait, en certains milieux d'Extrême-Orient, sévit une opposition, qui semble irréductible, à tout compromis avec les formes occidentales de civilisation. « La seule relation possible entre l'Europe et l'Asie est celle de l'exploitation », a écrit l'Indou Rabindranath Tagore (1). Ce dont il se plaint et qu'il ne peut pardonner — péché qu'il juge irrémissible, — c'est que l'origine du contact ait été toute matérielle et commerciale. L'Europe n'a été inspirée que par l'esprit de domination et l'appétit du lucre ; elle s'est montrée sans scrupules dans sa politique et dans son commerce. Sans doute, des protestations ont pu s'élever en Europe, même contre les propres iniquités de l'Occident. Mais elles ne suffisent pas pour absoudre tant de péchés, ni pour rétablir entre les deux mondes des liens de communauté humaine. Gandhi ne juge pas autrement : « La guerre, a-t-il écrit, a démontré le caractère satanique de la civilisation qui domine l'Europe de nos jours. » (2) De tels jugements peuvent heurter nos sensibilités et froisser l'équité : il faut pourtant les enregistrer pour voir comment des hommes, représentatifs, dans le milieu où ils vivent, d'une culture supérieure, peuvent exprimer le choc de deux civilisations.

D'autres contacts entre civilisations ne provoquent pas d'excommunications aussi sévères, d'anathèmes aussi radicaux. Par certains côtés, la civilisation venue du dehors est appréciée, recherchée ; on ne voudrait point se priver de tels avantages déjà acquis ou éventuels qu'elle procure. Mais certains de ses apports soulèvent une opposition irréductible : ceci oui, cela non, à aucun prix. Il y a donc attirance et conflit tout à la fois.

Nous voulons bien de vos techniques, disent équivalemment tels ou tels représentants de milieux chinois, instruits peut-être dans nos Universités d'Europe ou formés sur place par nos ingénieurs. Nous reconnaissons la supériorité de vos arts mécaniques sur nos instruments primitifs et nous voulons marcher selon le rythme accéléré de vos industries, de votre commerce, de vos transports occidentaux. Tout cela est désormais à nous, comme à vous, et, non seulement nous ne rougissons pas de vous ressembler sous ce rapport, mais nous avons l'ambition légitime de vous égaler, afin de n'être pas vos tributaires. Car nous avons la volonté de rester nous-mêmes, tout en adoptant, au moins pour partie, votre genre de vie. Mais ce dont nous ne voulons à aucun prix, c'est de vos pensées profondes, de votre explication matérialiste du monde, de votre séparation pratique de la religion et de la vie. Sous ce rapport, nous sommes supérieurs à vous. Nous avons nos traditions ancestrales et notre système d'éducation familiale : arrière vos méthodes pédagogiques, inconciliables avec les nôtres. Arrière aussi tout ce qui entraînerait, par voie indirecte, votre domination politique.

En somme, les griefs opposés, dans ces milieux d'ancienne tradition chinoise, à notre civilisation occidentale, se ramènent à trois principaux : trop individualiste et pas assez familiale ; plus soucieuse d'importer des techniques que des conditions sociales meilleures ; capable, si on ne résistait pas à son emprise, de briser des traditions religieuses, sans les remplacer.

Fait curieux, des griefs, sinon identiques, du

---

(1) Mgr Paul-M.-A. Mulla : *Elites des peuples islanisés*, p. 20 ; cf. : *En terre d'Islam, Réflexions sur la Turquie*, janvier-février 1936, p. 3 à 13.
(2) *Ibidem.*

(1) Lettre à Gilbert Murray, professeur à l'Université d'Oxford, citée par la *Revue de l'Aucam*, mai-juin 1935, p. 205.

(2) « L'Europe, écrit-il encore, n'est chrétienne que de nom. Elle a le culte de Mammon... Or, ces soi-disant disciples du Christ évaluent leurs progrès moraux d'après leurs richesses matérielles. » Cité par Albert Hubou, S. J. : *Gandhi et l'Aucam*, *Revue de l'Aucam*, juillet 1932, p. 248. Généralisation injuste, dira-t-on. Oui, certes, mais utile à relever pour faire voir que des éléments d'irréductible conflit opèrent aujourd'hui dans le monde sur le plan des civilisations.

moins non sans quelque ressemblance avec ceux-là, sont formulés en de tout autres points du monde. Ils n'excluent pas toute compénétration, mais ils expriment, sur certains points fondamentaux, des fins de non-recevoir très nettes. A cette question posée à des noirs d'Afrique : « Voudriez-vous être comme les blancs ? » combien d'entre les premiers répondraient par un oui sincère et inconditionnel ? Ils diraient plutôt, comme cet interlocuteur du Dr Louis Aujoulat, en Afrique occidentale : « Vous me demandez si nous serions heureux de voir partir les blancs ? Ah ! qu'on nous laisse les médecins du corps et aussi ceux de l'âme, les missionnaires. Mais du reste, nous pourrions nous passer. »

Et un missionnaire éminent, l'ancien Supérieur général des Pères du Saint-Esprit, Mgr Leroy, a relevé autrefois l'émouvante déclaration que lui avait faite un jour, chez les Batas, un vieux chef indigène :

> Les blancs sont venus ici. Ils y ont fait du commerce. Ils y ont installé des soldats. Ils y ont appelé des étrangers. Ils y ont fait venir des bateaux remplis de marchandises. Tout cela est bien.

Mais l'homme noir ajoutait :

> Mes enfants ne croient plus à rien. Mes filles sont partout dispersées. Les anciens ne sont plus écoutés » (1).

Voilà bien le choc de deux civilisations.

### 2° Le drame qui se joue.

#### *a) Conflits dans l'espace. Conflits dans le temps.*

Jusqu'ici nous avons observé principalement les conflits dans *l'espace*, ceux que provoque la rencontre de deux civilisations, jusque-là éloignées l'une de l'autre. Il arrive que ces civilisations se heurtent et que l'une oppose à l'autre tout le potentiel, à la fois matériel et spirituel, dont elle est chargée. Mais il convient aussi d'observer le cas où une civilisation nouvelle est en gestation dans un *milieu donné* et entre en conflit avec la civilisation traditionnelle, celle qui est en possession d'état, qui a pour elle l'épreuve du temps, le rempart des droits acquis et de multiples intérêts. Ces chocs-là, toujours à l'état latent, peut-on dire, du fait que les sociétés humaines sont vouées, non au statisme, mais au dynamisme, peuvent être qualifiés de conflits dans *le temps*, en ce sens que leurs contre-coups ne mettent pas nécessairement aux prises deux communautés politiques, mais souvent les ressortissants d'un seul et même Etat, qu'on classerait, très en gros, en défenseurs de la conservation sociale et en champions du progrès, ou encore en fils de la tradition et fils de l'esprit nouveau. Point de société où ces deux tendances n'apparaissent. En fait, le conflit peut se régler pacifiquement, pourvu que nul des deux camps ne pousse à l'extrême son propre principe ; la vie des sociétés est faite de compromis indispensables entre la tradition et le progrès, qui se complètent plutôt qu'ils ne s'opposent.

Mais il arrive aussi que, plus profond dans ses sources lointaines, plus chargé de passions explosives, le mouvement novateur emporte toutes les résistances et mette en pièces maints éléments, peut-être les pierres d'angle de l'ancienne civilisation. C'est le choc révolutionnaire qui, à des degrés variables, implique toujours un conflit de deux civilisations, l'ancienne qui défaille, tout en laissant en héritage un certain actif successoral, la nouvelle qui prend position, modifiant plus ou moins profondément, non seulement les formes et les principes de gouvernement, mais les normes du droit privé et les modalités de la vie domestique, le genre de vie et les relations des classes sociales, les méthodes de l'éducation et jusqu'à l'idéal de la culture.

C'est ainsi qu'il y a eu des tournants d'histoire où le choc de deux civilisations, celle qui a été et celle qui vient — vrai conflit dans le *temps* — prend figure de révolution, au sens non seulement politique, mais social et culturel. 1789 marque, pour une bonne partie de l'Europe, l'une de ces dates fatidiques ; 1917 et la révolution russe en marquent une autre.

Toutes deux furent des chocs de civilisation à la fois dans *le temps* et dans *l'espace* : dans le temps, parce qu'elles furent précédées d'une longue gestation dans le milieu historique et national où elles éclatèrent ; dans l'espace, parce qu'elles propagèrent, bien au delà du foyer d'où elles surgirent, les principes nouveaux dont elles procédaient et les forces de désagrégation qu'elles contenaient.

Selon l'orthodoxie bolcheviste, le communisme porte en lui une nouvelle civilisation appelée à pénétrer, de gré ou de force, toutes les autres, et finalement à les englober. Bolchevisme signifie assaut. L'attaque ayant réussi sur tel point du monde, il s'agit d'organiser le terrain et de réaliser, autant qu'il est possible, l'ordre communiste.

> L'essai ne réussit pas, écrivait Lénine ? On a tout au moins dépossédé les propriétaires et les capitalistes, on a posé les prémices de la nouvelle culture. La révolution, issue de telles circonstances, ne peut manquer d'évoluer vers le socialisme prolétarien. Le second essai peut encore ne pas réussir. Qu'on ne s'en désole pas. Nous acquerrons de précieuses expériences pour le prochain bouleversement ; il y en aura bientôt un qui réussira (1).

La Russie est essentiellement terre d'expérience. En cas de succès, le mouvement doit conquérir de proche en proche toute la terre, toute l'humanité. Car les frontières actuelles sont accidentelles et provisoires. A son terme, le communisme comporte suppression de toute barrière et même de tout Etat, puisqu'il tend à la disparition de toute souffrance, dès lors de tout conflit et de toute autorité.

Mais ceci est le rêve, le mythe dont on pourrait rechercher les origines millénaires.

Tout autre est la méthode, d'un réalisme sévère, et la tactique, d'un opportunisme qui sait ménager les étapes. Celle-ci consiste à engager une action parallèle : d'une part, un gouvernement chargé de poursuivre en terre russe, d'Europe et d'Asie, au sein de populations qui présentent maintes variétés linguistiques et ethniques, une expérience dont le succès importe à la révolution universelle ; de l'autre, une Internationale communiste dont les antennes se prolongent partout et qui s'efforce, par les modes d'action les plus divers, de susciter à travers le monde, en heurtant les civilisations établies, des préfigurations du monde nouveau.

Tandis que la première de ces deux forces retire, si l'on peut dire, son épingle du jeu, s'engage à respecter les civilisations et les puissances extérieures, la seconde entretient partout et enfonce en terre les germes de la cité future.

Dans une interview qualifiée, comme on le fait

(1) Semaine sociale de Marseille, 1930, *Leçon d'ouverture*, compte rendu *in extenso*, p. 55.

(1) Cité par Eugène Devaud : *La pédagogie scolaire en Russie soviétique*, 1 vol., Paris, 1932, pp. 7 et 8.

facilement, de « sensationnelle », accordée le 1er mars 1936, par M. Staline, au journaliste américain Roy Howard, l'homme d'Etat soviétique, soulignant les relations « amicales » que l'U. R. S. S. entretient avec des gouvernements qui ne sont ni prolétariens, ni socialistes, ajoutait qu' « elle n'avait jamais eu l'intention de faire une révolution universelle » (1). Où sont donc les innombrables appels d'antan aux prolétariats européens, lancés non par l'Internationale communiste, mais par les représentants de l'Etat dont M. Staline est le chef suprême ? Sont-ils périmés ? En mars 1936, celui-ci déclare que « la coexistence du système soviétique et de la démocratie américaine est parfaitement possible ».

Mais la tactique même de l'Internationale communiste se dédouble : tandis que dans telle métropole, en France par exemple, elle comporte des agrégations à un « front populaire », plein de bigarrures et de compromis, dans tel domaine d'outre-mer, en Algérie par exemple, elle pousse à la constitution non d'un front populaire à l'européenne, mais d'un front populaire « antiimpérialiste », capable de soulever les masses indigènes en un mouvement totalement révolutionnaire, ouvrier et paysan (2).

Mais, si opportunistes que soient les tactiques, l'action du communisme crée déjà, dans les milieux où elle s'exerce, des états de fait qui, réalisant sur quelques points les conditions de vie du monde futur, heurtent la civilisation régnante. Un exemple, entre beaucoup d'autres, le fera comprendre. L'un des traits caractéristiques de la civilisation française, c'est le déroulement d'une part très notable de la vie de chacun au foyer domestique. Mais il arrive que l'enfant est instruit, nourri, récréé, hors de son foyer, vêtu, soigné par des institutions sans liaison avec sa famille. L'enfant qui ne fréquente le logis paternel que pour y dormir, qui échappe aux sollicitudes de ses parents et presqu'à toute vie commune avec eux, n'est-il pas déjà, en puissance, ce membre de la cité future, appelé à vivre totalement dans et pour la collectivité ? Et voilà bien un de ces conflits, *dans le temps*, qui, minant l'une des assises de la civilisation régnante, provoque à la fois des entraînements et des réactions, mêle à de nouvelles et attirantes façons de vivre la nostalgie de biens perdus dont l'âme ne parvient pas — c'est son honneur — à se déprendre tout à fait.

Conflits dans le temps, disions-nous. En somme, sous des formes qui souvent divergent, n'est-ce pas le conflit unique et perpétuel entre la *personne*, avec tout ce que ce mot comporte d'individualité et de sociabilité, et le *groupe*, quand celui-ci prétend absorber la personne ? C'est ce heurt que de jeunes chefs nazis signalaient récemment à un enquêteur français (3). Vous, Français, disaient-ils, vous êtes immédiatement révoltés par une forme de vie qui exige de l'individu une participation enthousiaste à un unanimisme absolu. Nous ne voulons pas en connaître d'autre, sûrs que nous sommes d'avoir gagné notre rédemption en imposant à chacun un irrésistible besoin de fusion avec la masse.

Unanimisme absolu ? A cet égard, la mystique hitlérienne, si différente qu'elle soit, par certains côtés, de la mystique marxiste, n'a-t-elle pas avec celle-ci un fond commun ? Et les luttes, si acharnées qu'on les suppose, entre unanimismes divergents — hitlérisme et soviétisme, par exemple — ne seraient-elles que des épisodes de l'autre conflit, plus décisif, entre la primauté de la personne sur le groupe et celle du groupe sur la personne ?

Mais voici une nouvelle complication qui se présente : déjà, évoquant tels ou tels de ces conflits dans « l'espace » et dans « le temps » entre civilisations, nous avons montré comment de multiples éléments, politiques, économiques, idéologiques s'y trouvent mêlés ; il faut essayer de le voir plus à fond.

### b) *Éléments politiques, économiques, idéologiques, intervenant dans les contacts et dans les heurts de civilisations.*

Quels que soient les rapports, amicaux ou hostiles, entre civilisations, des éléments divers y sont toujours mêlés : des causes variées favorisent la symbiose pacifique, parfois même l'amalgame, de deux civilisations ; ou, au contraire, allument entre elles un conflit ou l'amplifient.

En premier lieu, le facteur politique.

La constitution, au sein d'une société, d'une autorité est un fait primaire de civilisation. Il arrive que ce pouvoir, surtout quand il parvient à ce degré de maturité qui caractérise l'Etat, exprime, enrichit, protège au besoin, propage au dehors la civilisation régnante sur le territoire national. Il en est le défenseur-né et le héraut. La structure même de ce pouvoir politique, patriarcal, féodal, impérial, sa forme monarchique, démocratique ou aristocratique, constituent des éléments caractéristiques de différenciation entre tel état de civilisation et tel autre.

Du fait que, dans la cité, d'autres éléments que le pouvoir politique entrent avec lui dans le tout complexe de la civilisation établie, par exemple les habitudes sociales, les coutumes, les courants intellectuels ou artistiques, les formes de la vie religieuse, les intérêts professionnels et économiques, il arrive que ces facteurs divers s'harmonisent ou, tout à l'inverse, entrent en conflit avec le pouvoir. Les persécutions religieuses, les « kulturkampf », sont, en un sens, des conflits de civilisations ; de même les luttes de classes, à l'égard desquelles, de toute nécessité, l'Etat prend position, soit pour les pacifier, soit pour défendre l'un des deux antagonistes contre l'autre.

Mais c'est aussi sur le plan extérieur au territoire national que le pouvoir politique intervient dans les rapports de civilisations et y prend souvent une part décisive.

Car l'Etat étant, par définition, porteur d'une civilisation, tend à la défendre si, d'aventure, elle est attaquée du dehors ; il tend aussi à la propager, à la répandre, en vertu du besoin d'expansion qui est propre à toute société politiquement organisée ; de là le phénomène *colonial*, sous les formes diverses où il se manifeste ; de là encore le phénomène *fédératif*, qui ajuste un état de communauté politique à des affinités ethniques, culturelles, déjà sensibles entre plusieurs collectivités humaines.

Mais il s'en faut de beaucoup que la colonisation et même le fédéralisme, phénomènes d'ordre spécifiquement politique, ne se compliquent pas de conflits de civilisation. Toute politique coloniale invoque sans doute le droit et le devoir qu'aurait toute société pourvue d'une civilisation supérieure, de communiquer à des sociétés dont la civilisation est dans l'enfance les biens dont celle-là est pourvoyeuse.

---

(1) *Bulletin quotidien d'études et d'informations économiques*, 6 mars 1936.

(2) La *Dépêche Algérienne* du 6 octobre 1935 a publié une curieuse circulaire, datée du 17 septembre 1935, adressée aux militants d'Algérie et signée du secrétaire du parti, M. JEAN BARTHEL.

(3) M. JEAN MASSON, cité aux *Dossiers de l'Action populaire*, 25 février 1936, p. 460.

Toute entreprise coloniale essaye de se justifier par le progrès qu'elle introduit sous le couvert de la force. Et il demeure vrai qu'en fait — et au prix de quels déchirements, l'histoire le dit assez — la colonisation fut, en fin de compte, génératrice de mieux-être. Elle n'en ouvre pas moins, pour commencer, une crise des rapports quotidiens entre deux civilisations profondément dissemblables et inégales.

Quant aux Fédérations les plus puissantes, elles ne sont pas à l'abri de déchirements intérieurs qui mettent en question leur existence et la civilisation qu'elles portent.

On peut dire qu'aujourd'hui tous les grands conflits politiques sont en même temps des heurts de civilisations. Rencontre du nationalisme égyptien et de la suprématie britannique ; friction, sur le territoire du Mandchoukouo, de quatre grandes civilisations, celles du Japon, de la Chine, de la Russie soviétique, de l'Amérique ; sans parler de conflits plus rapprochés de nous ; sur quel point du monde le problème de la guerre ou de la paix ne se complique-t-il pas du conflit de deux ou de plusieurs civilisations ?

L' « économique » tient trop de place parmi les facteurs de toute civilisation pour qu'il n'intervienne pas aussi parmi les causes de conflits entre civilisations. Commerce et transports associent les peuples, solidarisent les intérêts, rapprochent les conditions de vie, en un mot mettent des civilisations différentes en contact. Mais de ce contact ne naissent pas que des relations pacifiques. Des concurrences s'affrontent. L'envahissement du monde entier par les techniques industrielles qui avaient fait naguère de l'Europe occidentale l'unique productrice et l'unique pourvoyeuse des produits manufacturés a changé, peut-on dire, non seulement les conditions de l'échange international, mais les rapports de civilisations. La machine tend à occuper partout la place qu'elle occupe au centre même de la civilisation occidentale. Et bien peu avisé serait celui qui ne verrait dans ce phénomène qu'une forme de compénétration toute pacifique de civilisations que la technique tendrait à uniformiser. Car, sous ce commencement, tout extérieur, d'uniformité, le profil de redoutables conflits se dessine déjà. Après avoir assisté au rayonnement universel de la machine, le monde est en train de se constituer en autant d'économies cloisonnées qu'il y a d'Etats.

Que voyons-nous depuis que le régime de la production mécanique, appliquée par un capitalisme déréglé, tend à s'introduire partout ? L'échange international des marchandises est limité au compte-gouttes. L'instabilité monétaire provoque, dans la plupart des pays, un contrôle rigoureux des devises et entrave l'exportation des capitaux. Le chômage refoule les hommes et les familles qui avaient émigré vers leurs pays d'origine. En un mot, l'échange des marchandises, des capitaux, des hommes, est enrayé : chacun pour soi, sur le plan international.

Comment une telle politique économique n'accroîtrait-elle pas le champ de tous les particularismes, les suspicions et égoïsmes nationaux ? Ainsi, au moment où il semble que l'évolution de la technique va amener une certaine fusion des diverses civilisations, en sens contraire l'autarchie régnante supprime les contacts, empêche la compénétration. Elle exaspère ceux qui, n'ayant pas chez eux des matières premières, sont hantés par la perspective redoutable d'être des acheteurs forcés, sans avoir, dans un monde désordonné, la possibilité de payer en produits manufacturés ou en services. Périlleux conflits qui, du champ des intérêts, ne peuvent manquer de s'étendre à celui des idées, des sentiments, des passions et provoquer quelque jour des explosions.

Ce qui met le comble à la confusion, c'est l'entrée en scène de nouvelles idoles qui prétendent diriger l'orientation politique, économique et culturelle des peuples. Voici *Mammon;* chacun sait que ses adorateurs sont partout et qu'il prétend régenter les mouvements d'opinion, les organes de publicité, les soubresauts du suffrage, l'activité des Etats, les oscillations de la politique et jusqu'aux consciences mêmes. Voici la *technique*, divinité plus jeune, singulièrement impérieuse : la technique, servante bienfaisante de l'esprit, devenue souveraine là où, le bien-être temporel ayant été érigé en fin suprême, la source mécanique de « l'unique désirable » devient la loi suprême (1). Voici la *nation*, l'*Etat*, la *race*, le *sang*, autant de réalités qui prennent la place d'autres réalités transcendantes, le droit, la loi, la conscience morale, dont elles relèvent selon la nature; autant d'idoles qui marquent, d'une façon ou d'une autre, la divinisation de l'homme lui-même, mais sevré de tout ce qui constitue la *personne* et ne devenant dieu qu'à condition de se fondre dans ce surhomme collectif auquel l'agrège totalement la communauté de race, de sang, de dépendance politique. Et, comme des intérêts politiques divergents se mêlent aux cultes disparates de ces nouvelles idoles, n'aurons-nous pas quelque jour la bataille des dieux ? Le heurt du bolchevisme et du nazisme n'en est-il pas le premier épisode ?

### c) *Allons-nous, malgré les chocs, vers l'unité des civilisations?*

Relevons d'abord que, sur le plan matériel et technique, le monde tend à s'uniformiser. La vie, sous ses aspects extérieurs et « confortables », devient semblable à elle-même sous toutes les latitudes. Les métropoles d'Extrême-Orient ont des quartiers « européens » ou « américains » sillonnés des mêmes voies de communication, desservis par le même outillage de transports en commun, encadrés par les mêmes « buildings » publics et privés que les villes d'Europe et d'Amérique. Les coutumes vestimentaires, alimentaires même, se fondent dans une grise uniformité.

Un chroniqueur de la vie américaine contait récemment que, voyageant dans l'extrême Sud de l'immense territoire des Etats-Unis, non loin du Mexique, il constata que la grande République est loin d'avoir assimilé la population indigène, hispano-indienne. Mais, matériellement, la civilisation yankee l'emporte. Le désert est traversé par une route parfaite.

> A Needles, sur le Colorado, un trou d'enfer en cette saison, j'ai passé une nuit reposante, grâce à l'air filtré, humidifié, rafraîchi, de ma modeste chambre d'hôtel. Un dépôt d'essence, dans la solitude, nous a révélé un appartement souterrain, frais, immaculé, avec des appareils sanitaires impeccables. Les huttes de boue séchée des Indiens offrent avec cette perfection un contraste absolu » (2).

---

(1) Au culte de la technique et, par elle, de la « plus grande production » se rattache cette mystique d'un nouveau genre qu'on a appelée « stakhanovisme », ainsi défini par STALINE : « Le mouvement Stakhanov est un mouvement des ouvriers et des ouvrières, qui s'assigne comme but de dépasser les normes techniques actuelles, de dépasser les capacités de rendement prévues, de dépasser les plans de production et les balances existantes ». Cf. *Dossiers de l'Action Populaire*, 25 janv. 1936, pp. 125 et suiv.

(2) ALBERT GUÉRARD : *Chronique des Etats-Unis*, dans *France-Etats-Unis*, sept.-oct. 1935, p. 193.

Ainsi, le corps de l'humanité, malgré les particularités si pittoresques qu'il garde encore suivant les régions, tend à s'uniformiser. Les cadres de la vie économique, eux aussi, qu'on les considère dans les Bourses de commerce et de marchandises, dans les banques, dans les Offices de compensation, dans les entrepôts et magasins généraux du commerce, offrent partout des caractères de ressemblance. Les luttes de tarifs et les guerres de monnaies n'ont pu briser entièrement une communauté économique entre nations qui répond aux exigences les plus impérieuses de la nature. Sur le plan juridique, les Codes divers s'ajustent aux mêmes techniques. Sur le plan politique même, il fut donné à notre temps, après une effroyable guerre, de voir surgir une « Société des Nations », objet des plus légitimes aspirations.

Mais l'âme de l'humanité ? N'est-elle pas déchirée par des idéals opposés, des intérêts exclusifs, des nationalismes farouches, par la querelle des faux dieux que nous analysions tout à l'heure ?

Besoin d'unité auquel les idéologies régnantes prétendent donner satisfaction, impossibilité pour elles de répondre à cet appel d'une humanité divisée qui sent comme d'instinct qu'elle va, suivant le mot si juste du cardinal Verdier, « à un ordre nouveau dans lequel, de gré ou de force, la collaboration entre les peuples sera la condition normale de toute activité (1) » : tel est bien, ramené à ses données essentielles, le drame qui se joue. Est-ce la force toute seule qui amènera le dévouement ? Alors, que de ruines à craindre ! Sera-ce la victoire de l'esprit ?

Avortement ou naissance d'une civilisation qui tend, au moins par quelques côtés, à devenir commune aux peuples de la terre, tels sont les deux termes du dilemme sur lequel nous avons à méditer.

### 3° A la recherche d'un dénouement.

#### *a) Le règne de l'insécurité.*

Le drame aux cent actes divers que nous venons de décrire se déroule dans une atmosphère de profonde insécurité (2).

Depuis le déchirement sans précédent qui mit aux prises, il y a vingt ans, le plus grand nombre des peuples du monde dans une effroyable tourmente, l'effort humain s'est déployé en vue de prévenir à jamais le retour de pareille catastrophe. Qui pourrait dire qu'il y est parvenu ? Les vieilles passions, portées au paroxysme par des idéologies nouvelles, s'agitent au cœur des multitudes : elles dominent la résistance des sages, l'action apaisante du droit, le labeur ingrat des diplomaties pacifiques.

L'insécurité économique est aussi l'un des épisodes de la tragédie présente. Le déséquilibre entre le désir de consommation des acheteurs du monde entier et leur capacité d'achat crée partout l'incertitude du lendemain. En dépit de quelques atténuations en divers points du monde, le chômage reste une plaie béante au flanc d'une économie équipée. Déchue de l'hégémonie qu'elle exerça longtemps sur le reste du monde, l'Europe (3), écrasée, morcelée, appauvrie par ses tarifs protecteurs et ses charges fiscales, cherche à défendre ce qui reste de ses anciennes positions par les divers procédés de la technique douanière et par la réduction de son train de maison : mais l'insécurité internationale commande à chacun d'être fort et se met en travers d'une déflation effective des charges publiques. Les peuples s'épuisent dans cette lutte impossible.

Ainsi l'évolution des civilisations régnantes a-t-elle pour traits caractéristiques l'anxiété, la peur de vivre et de transmettre la vie, le détraquement de maints cerveaux, suite de l'indiscipline des mœurs et de l'essor irréfléchi de certaines techniques, devenues inhumaines par leur exagération inadaptée à la nature.

Le livre, qui fit sensation, du Dr Carrel (1) a mis en relief l'une des tares produites par l'évolution de nos genres de vie : l'abus que nous faisons, dans le monde réputé civilisé, de la puissance que nous donnent la science et les techniques, pour mener une vie instable, agitée, égocentriste, où chaque génération veut rompre avec les précédentes ; une vie où les deux sexes, qui sont biologiquement autres, ont pourtant les mêmes occupations, les mêmes pouvoirs, les mêmes responsabilités ; où les facultés d'adaptation au milieu, dont la nature a doté l'homme de si remarquable façon, sont peu à peu atrophiées par défaut d'exercice (2).

De là la multitude des détraqués. Aux Etats-Unis, les maladies mentales sont, dans les statistiques pathologiques, plus nombreuses que toutes les autres réunies. Les formes diverses de dégénérescence, engendrées par l'alcoolisme, l'abus des stupéfiants, la prostitution, constituent un flux montant dans la plupart des pays civilisés. Elles se conjuguent avec les débordements de la criminalité.

La place immense des « faits divers » dans nos habitudes de presse et dans les exhibitions de l'un des roi du jour, le cinéma, a éveillé partout le goût du scandale, de l'émotion à tout prix, la curiosité avilissante. Quand la presse et les spectacles deviennent licence, ils sont l'école du crime.

Certaines formes raffinées du banditisme, à la manière des gangsters, à force d'être répandues par l'écran, deviennent populaires ; et jusque dans la vie privée, la continuelle insécurité des personnes et des biens s'étend comme une tunique de plomb.

Le règne du dénigrement et de la calomnie, l'appel à la violence passent des sphères de la vie publique à celles de la vie dite de société : on ne juge plus, on condamne ; la réputation d'autrui aussi bien que la vie deviennent le jouet des appétits débridés et des passions partisanes.

Tout cela finira mal si on ne réagit pas ; mais comment réagir ?

En cette crise universelle des rapports de civilisation, se tournera-t-on vers la solution *particularist*[e] qui consisterait, pour chaque personne humaine, chaque famille, par extension pour chaque corporation, collectivité, nation, à se replier sur elle-même, à se garer de l'anarchie générale, à se préserver, sans plus ?

Ou bien cherchera-t-on le dénouement *impéri[a]liste* et *totalitaire*, qui consisterait à englober [la] vie privée dans des mouvements de masse, à impos[er]

---

(1) Conférence donnée à Paris, en la salle des Ambassadeurs, le 25 janvier 1936.

(2) JOSEPH AGEORGES : *Confidences sur la génération inquiète*, dans *Cieux nouveaux*, 1 fascicule, 1936.

(3) Ce qui est vrai de l'Europe s'étend, en réalité, à la race blanche tout entière. « Ayant fait le tour du monde en 1898-1900, j'en avais rapporté, écrit M. ANDRÉ SIEGFRIED, la conviction de la supériorité de la race blanche, de l'évidence de l'hégémonie européenne... Ces temps sont passés ». Préface au livre de M. DECUGIS : *Le destin des races blanches*, 1 vol., Paris, 1935.

(1) *L'homme, cet inconnu*, 1 vol., Paris, 1935.

(2) Le Dr CARREL, dans le livre précité, insiste sur [l']affaiblissement de ce qu'il appelle nos facultés adapti[ves] — à la température, à la fatigue, à la faim, par exemp[le]. La civilisation a rendu presque invariables les conditi[ons] physiques de la vie quotidienne. Elle a standardisé [le] travail musculaire, l'alimentation, le sommeil. (*Op. c[it.]*, pp. 271 et s.). Voir aussi l'excellent article de M. J. RIMA[UD] dans les *Etudes* du 20 octobre 1935, p. 240.

de proche en proche, au besoin par la force, la civilisation que telle nation ou race conçoit, met en pratique pour elle-même et regarde comme supérieure, voulant l'imposer, comme une sorte de super-civiliation, à toutes les autres collectivités, nationales ou raciales ?

Qui ne voit que le premier de ces dénouements serait la répudiation pratique de nos responsabilités humaines et sociales, la méconnaissance du bien commun, sans que la sécurité de chacun, liée à la sécurité collective, soit garantie ?

Quant au second, ce serait l'atteinte radicale aux « destins de la personne » (1), la faillite humaine.

Il faut donc chercher un autre dénouement.

Pour nous y préparer, observons d'abord que toute civilisation relève d'une culture, et toute culture d'une métaphysique.

### b) *Toute civilisation relève d'une culture.*

Dans le langage de certains philosophes, surtout étrangers, civilisation et culture désigneraient deux domaines différents, à tel point qu'on pourrait presque opposer l'une à l'autre. Une culture se rapporterait à un développement avant tout spirituel, rationnel, esthétique, de la vie humaine en société ; une civilisation, à un développement avant tout matériel de cette même vie.

Cette manière de comparer civilisation et culture méconnaît le lien qui unit l'une et l'autre. Une civilisation de pur confort, vide de tout élément spirituel, est inconcevable, car, nous l'avons dit, et il faut y revenir, une civilisation *c'est un certain aménagement de la vie temporelle qui tire ses éléments, tant du monde extérieur que de l'activité spirituelle* qui est propre à la personne humaine ; elle comprend tous les éléments de *la vie collective sur le plan de la cité terrestre.* Dans la structure d'une civilisation entre en jeu non seulement ce que la nature impose à l'homme, mais le mouvement de la pensée et de sa conscience morale.

Et c'est ainsi que culture et civilisation s'emboîtent pour ainsi dire l'une dans l'autre, quoique, nous le montrerons, la culture puisse déborder, devancer la civilisation, vue par ses aspects matériels, et que la civilisation ait à compter avec tels et tels facteurs déterminés sur lesquels la culture n'a qu'une action indirecte.

Qu'est-ce donc qu'une culture ?

Le sens primitif du mot *culture*, dans son acception métaphorique, comportait toujours un génitif : culture *des arts, de l'esprit ;* ainsi disait-on au XVII[e] siècle, et non point culture tout court. Culture signifia plus tard l'état d'une personne qui nourrit son âme avec application, à la façon du paysan qui cultive son champ avec soin. Le mot français ne correspond pas à l'allemand *Kultur*, qui veut dire civilisation, mais bien plutôt à *Bildeng* (de *bilden*, former, façonner).

Une personne cultivée est celle dont l'esprit est orné de connaissances et qui travaille à se développer dans la ligne des disciplines intellectuelles, pratiquées dans son milieu. Le qualificatif « cultivée » sous-entend que la personne à qui on l'applique soumet son développement à une certaine discipline morale ; d'un scélérat qui aurait des connaissances on dirait qu'il est instruit, non qu'il est cultivé.

Mais si, du plan individuel on passe au plan social, on parlera de culture, comme on parle de civilisation, dans un milieu donné, au sein d'une communauté humaine, à un moment et à un point déterminé du temps et de l'espace. Une culture c'est *l'état de développement des connaissances, des arts, des sciences techniques, de l'esprit public, au sein d'une communauté humaine.* Telles apparaissent, par exemple, parmi bien d'autres, la culture latine au temps d'Auguste, la culture byzantine au VI[e] siècle de l'ère chrétienne, la culture française au XVII[e] siècle.

Le mot répugne toujours à désigner des éléments non spirituels. On parle bien — mais l'emploi récent du terme est significatif — de culture *physique*. L'épithète est ici indispensable pour marquer la déviation du mot.

Toute culture est spirituelle par son objet propre, qui est l'enrichissement de l'esprit et une certaine discipline des mœurs ; elle n'intéresse pas moins l'ordre de la cité, le bien de la société temporelle, lequel suppose des intelligences exercées et des volontés soumises à l'empire de la raison et des vertus.

Aussi faut-il écarter toute opposition entre civilisation et culture (1), toute vue systématique qui enfermerait la première dans le confort de la vie, le soin des corps et le développement des techniques, la seconde dans les œuvres de l'esprit et l'éducation du caractère.

Culture et civilisation se compénètrent, celle-ci impliquant un droit, des institutions juridiques, une puissance publique, une politique ; celle-là, des écoles, des Universités, des bibliothèques, des musées, des Académies, des institutions éducatives, toutes deux se rapportant au développement du composé humain et, par là, au destin de la communauté humaine dont l'individu est membre.

Mais toute civilisation se modèle et s'ajuste sur la culture qui la pénètre. Comment pourrait-il en être autrement, puisque l'une et l'autre ont pour acteurs des hommes dont le propre est d'être gouvernables par la partie spirituelle du composé qui constitue leur personne ?

L'homme, individuel et social, est soumis à l'esprit dans tout l'aménagement de sa vie temporelle.

Toute civilisation relève d'une culture.

### c) *Toute culture relève d'une métaphysique.*

C'est un fait observable que les hommes comparent entre elles les civilisations et les cultures qui ont pu s'épanouir au sein des sociétés humaines et qui, comme nous l'avons montré par des exemples historiques, vivent, dégénèrent, meurent et renaissent dans le temps. Mais où placer l'échelle des valeurs ? Quel est le point fixe autour duquel les jugements humains oscilleront pour s'arrêter finalement en un juste équilibre ? Au nom de quel principe donneront-ils un *satisfecit* à telle culture, à telle civilisation, présente ou passée, un verdict de réprobation à telle autre ?

Au nom des faits, dit-on, qui n'échappent pas

---

(1) C'est le titre du livre récent et suggestif de P. Henri Simon : *Destins de la personne, Cahiers de la nouvelle journée*, n° 31, 1 vol., Paris, 1936.

(1) Il paraît bien que le communisme, lui aussi, reconnaît, à sa façon, qu'il y a solidarité entre « culture » et « civilisation ». En Russie soviétique, une douzaine d'Universités nouvelles ont été créées et neuf anciennes réorganisées sur un plan intellectuel purement russe. Par la pédagogie qui lui est propre, le communisme soviétique pousse à l'unité de culture, sans la lier à l'unité des langues. L'autonomie linguistique a été accordée aux groupes allogènes. Les pièces de théâtre, utilisées comme moyens de propagande culturelle, ont été jouées en 44 langues différentes ; le nombre des théâtres populaires a doublé, en Russie, de 1913 à 1933. Cf. Henri Decugis : *La culture européenne dans le monde*, ch. XVIII du livre *Le destin des races blanches*, *op. cit.*, pp. 205 et s.

au contrôle rigoureux de la méthode d'observation ; celle-ci a opéré des merveilles dans le développement des sciences physiques. Mais dans le domaine des civilisations, pénétrées de culture, nous ne sommes pas dans le seul déterminé. Et, dès lors, la dictature des seules vérités de fait est récusable, puisque ce sont les hommes eux-mêmes qu'il faut juger dans le déploiement de leur activité spirituelle. Qu'on multiplie les faits constatés, qu'on les confronte comme on voudra, ils sont à eux seuls incapables de fonder un jugement de valeur. Là où se déploie l'esprit, l'esprit a compétence pour porter une sentence : aliment d'une vie intérieure, une métaphysique est donc nécessaire à l'homme pour juger ce qui procède du rayonnement de son activité spirituelle (1).

Ainsi, quand l'esprit des hommes s'attache à comprendre civilisations et cultures, faut-il de toute nécessité qu'il dépasse le point de vue éthnologique et descriptif ; il compare et il juge, en fonction de ce que saint Thomas appelle « la vie la plus digne de l'homme ». L'esprit ne s'arrête même pas au stade des jugements de valeur ; il s'élève jusqu'à la perception d'un aménagement *désirable* de la cité, jusqu'à l'idéal, vrai ou faux — car l'esprit est faillible, — qu'il applique à l'organisation de la vie sociale. Car vivre socialement, « ce n'est pas seulement, comme le dit très bien Henri Davenson (2), participer aux mœurs de la tribu, au mode de vie du milieu, à la civilisation ethnologique ; c'est avoir un idéal, chercher à réaliser un certain ordre d'être ». Et c'est pourquoi l'esprit s'attache à une culture, à une civilisation, tout autres, peut-être, que les cultures et les civilisations observables : culture et civilisation dont les formes sont régies par les exigences d'une métaphysique, vraie ou fausse, et reflètent, par exemple, l'idéal chrétien ou les postulats du marxisme.

Et qu'on ne dise pas qu'une telle culture, une telle civilisation, perçue par la raison, appréhendée, si l'on peut dire, par la volonté, reste enfermée dans l'esprit humain. Il y a sans doute, dans le déroulement des civilisations et même des cultures historiques, des éléments qui dérivent de la nécessité, des techniques « indépendantes », des apports étrangers à la métaphysique ; mais il y a aussi un idéal sousjacent, ici idéal de vérité, là idéal mensonger, qui a réussi, sous la poussée d'activités libres, à passer dans les faits et à s'y imprimer.

L'histoire apporte ici son témoignage : l'idéal chrétien a pu se communiquer, comme nous le verrons, à des civilisations très diverses ; l'Eglise et sa métaphysique se sont avérées présentes « aux tournants de l'histoire ».

Et, *a contrario*, la culture et la civilisation d'inspiration communiste, qui se propagent en ce moment dans le monde, relèvent d'une explication du monde et d'une définition de la vie, métaphysiques à leur manière sous des formes négatives. Car c'est encore professer une métaphysique, quoique à rebours, que de nier tout principe transcendant à la matière. Or le communisme est plus qu'une technique démagogique, que le gouvernement d'une classe et qu'une méthode de production, c'est d'abord une philosophie du monde et de la vie et, comme on l'a dit, une « quasi-religion ».

C'est aussi une pédagogie et une culture toutes pénétrées du marxisme, interprété par Lénine. Veut-on initier l'enfance au dogme nouveau athéologique ? On lui montre un champ inculte, couvert de ronces, don stérile de celui que l'ancien régime appelait Dieu ; à côté, un champ luxuriant, transformé par les techniques et le labeur humains ; l'enfant est ainsi conduit à adorer en esprit l'humanité à qui il doit tout et la technique, fille des hommes (1) ; il est amené à se fondre en une collectivité qui le rendra heureux, s'il la sert fidèlement jusqu'à s'identifier à elle.

Ainsi, de la métaphysique léniniste, dont on a pu dire qu'elle est une « athéologie », découlent la culture et la civilisation qui germent sous le couvert de l'expérience communiste.

En résumé, les hommes *jugent* les civilisations et les cultures ; ils conçoivent un *idéal* de civilisation et de culture ; ils font passer, dans une mesure qui varie, *cet idéal dans la vie :* toute civilisation relève d'une culture, toute culture d'une métaphysique.

## II. — Vers l'échange pacifique entre civilisations.

Du seul fait qu'il y a pluralité de civilisations et que toute civilisation comporte un certain aménagement d'activités *humaines*, il résulte que l'échange entre civilisations est une loi de nature. Nulle civilisation ne peut prétendre à un « splendide isolement ». Si hautes que soient les murailles à l'abri desquelles une société humaine voudrait s'enfermer, la nature parviendra toujours à les percer ou à les dépasser.

Mais si l'échange est condition de vie (2), tout échange n'est pas *ipso facto* pacifique ni ordonné au bien commun. La transposition de tel genre de vie, d'Europe occidentale, par exemple, ou d'Amérique en Extrême-Orient ou en Afrique, l'introduction d'une technique nouvelle n'est pas, en tout état de cause, apport profitable. L'échange n'est pas

---

(1) C'est ce que saint Thomas affirme très nettement d'après Aristote : « Celui qui veut rechercher, d'une manière qui le mène à la certitude, quelle est la meilleure organisation de la cité, doit nécessairement considérer d'abord quelle est la vie la plus digne de l'homme... En effet, si l'on ignore quelle est la meilleure vie pour l'homme, on ignorera quelle est la meilleure forme de cité, celle-ci étant précisément là où les hommes pourront, suivant les circonstances, atteindre plus aisément la meilleure vie ». (*Com. in Polit.*, l. VII, § 1, cité par le chanoine Tiberghien : *La doctrine catholique et la politique*, 1 vol., Paris, 1929, p. 12.)

(2) *Fondements d'une culture chrétienne*, 1 vol., Paris, 1933, p. 82.

(1) Il faut que, grâce au processus pédagogique, l'enfant soit bien pénétré « de la détermination de la volonté humaine ». Jinkevitch, pédagogue important de la Russie soviétique, recteur de l'Université de Moscou, cité par Eugène Devaud : *La pédagogie scolaire en Russie soviétique*, 1 vol., Paris 1932, p. 43, y insiste : « Habituer l'homme, dès l'enfance, à considérer le monde comme un système régulier, ne connaissant ni hasard ni merveilleux, tel est un des buts capitaux du pédagogue... Il est évident que, par là même, la question de l'attitude envers la religion se trouve tranchée d'une façon violemment négative. L'athéisme actif doit être le mot d'ordre de la pédagogie... La conception scientifique du monde ne doit pas être un fruit de science académique, mais un produit de tout le processus pédagogique considéré dans son ensemble et dans ses détails quotidiens, même les plus minimes ». « Ainsi, ajoute M. Devaud, les cieux qui nous chantent la gloire de Dieu, deviennent, dans un tel régime d'éducation, prétexte à blasphème et à négation. »

(2) Aussi le désordre est-il grand lorsque la faculté d'échange s'amenuise. Par exemple, l'autarchie aujourd'hui régnante exaspère ceux qui, n'ayant pas chez eux telles matières premières indispensables, sont hantés par le risque redoutable d'être des *acheteurs forcés*, sans avoir, dans un monde désordonné, la possibilité de payer en produits manufacturés ou en services.

en soi, mais moyen. L'erreur capitale serait de pposer que tout va bien dans le monde lorsque matière est perfectionnée. Car une certaine barrie, qui a l'odeur de la machine, n'est pas moins upportable que l'antique barbarie qui avait l'odeur s cavernes ou des forêts.

L'échange de civilisation à civilisation n'est paciue qu'à raison de la fin à laquelle il tend, du prine spirituel qui le pénètre.

Car s'il est vrai — comme nos l'avons montré que toute civilisation relève d'une culture et toute ture d'une métaphysique, *a fortiori*, pouvonsus dire, les rapports entre civilisations ne seront richissements qu'à la faveur d'un principe généeur et spirituel capable de les vivifier.

C'est ce que nous allons considérer :

1° *Pourquoi* le principe chrétien rend pacifique change entre civilisations ;

2° *Comment* il le rend tel.

### 1° Pourquoi le christianisme rend pacifique l'échange entre civilisations.

*a) Les titres du christianisme dans ce domaine.*

Le christianisme n'est pas une civilisation. Civier et christianiser se distinguent par leur objet écifique, puisque l'un vise l'aménagement de la é terrestre, l'autre la réalisation du royaume de eu qui commence ici-bas pour s'achever dans une tre patrie. D'un côté, le dogme chrétien, la morale, vie intérieure qui anime les âmes, l'achèvement royaume qui est la félicité supra-terrestre et rnelle, les institutions sur terre qui organisent ce yaume, l'Eglise et les sacrements ; de l'autre, telle telle civilisation, avec le milieu géographique et torique qui la caractérise, avec les connaissances, arts, les sciences, les techniques, l'esprit public sein d'une communauté humaine déterminée. finir christanisme et civilisation, c'est marquer e différence essentielle d'*objet*, qu'on retrouve *tatis mutandis*, dans la distinction de l'Eglise et l'Etat, du temporel et du spirituel.

Distinguer, toutefois, n'est point séparer. Or, les ments multiples qui composent une civilisation vent être coordonnés : ils ne peuvent l'être, nous vons vu, qu'à la faveur d'une métaphysique, ne règle de vie.

Le christianisme étant une métaphysique, une le de vie a donc aptitude pour faire, au sein ne civilisation et parmi les civilisations, œuvre coordination.

Mais précisons ses titres.

1° C'est un fait observable que le christianisme pénétré de sa substance des civilisations très erses. Sa vocation, essentiellement missionnaire, rquée par le suprême testament de son divin ndateur, « Allez, enseignez toutes les nations », a donné contact avec les sociétés les plus diverses. l y a des chrétiens partout » : ce mot historique u se vérifier depuis de longs siècles. Aujourd'hui core, c'est dans toutes les parties du monde que t ces îlots de chrétienté où, en dépit des difféces profondes de race, de couleur, de langue, nstitutions, de culture même, un christianisme ssant et intimement lié à la vie introduit dans relations humaines un principe de dignité, de pect mutuel, d'entr'aide, en un mot de charité. suffit d'évoquer, par exemple, le christianisme hentique qui peut aussi bien fleurir chez les noirs l'Urundi et de l'Ouganda, ou chez les jaunes chrétientés chinoises, que chez les « habitants » Canada québecquois, chez les paysans et les neurs de la Campine belge, chez les Bretons de Saint-Pol-de-Léon ou chez les montagnards du Tyrol.

Ainsi — premier fait — le christianisme s'est-il montré non seulement compatible avec les civilisations les plus diverses du passé et du présent, mais pénétrable en elles, propre à enrichir les cultures dont elles relèvent, à faire prévaloir sous tous les cieux, sous toutes les latitudes, une règle des mœurs, toujours pareille, vraiment « transcendante ».

2° D'où lui est venu ce pouvoir extraordinaire ? Sa force tient à ce qu'il « humanise » vraiment et pleinement tout ce qu'il touche, individus et collectivités. Mais il y a deux humanismes, le naturaliste et le naturel ou encore le « clos » et l' « ouvert ». Naturaliste et clos, parce qu'il ne tend ni à dépasser la nature ni à franchir les horizons terrestres, est l'humanisme qui veut, sans plus, conquérir le monde physique pour épargner à l'homme la souffrance d'ici-bas. Naturel et ouvert est l'humanisme qui s'appuie sur la certitude de la destinée supra-terrestre de l'homme pour amplifier jusqu'à l'union avec Dieu même, par la grâce, la puissance d'aimer, et par suite de réaliser, qui appartient à l'homme. C'est ce second humanisme que le christianisme introduit et propage à travers le monde. Dans la personne du Verbe fait homme, cet humanisme-là trouve sa synthèse et son achèvement. Purifié par le sang du Christ, enrichi par la sève divine que l'Incarnation et la Rédemption y ont infusée, il relie à Dieu tout ce qu'il touche, dans les relations domestiques, économiques, civiles, politiques, dans l'organisation de la vie temporelle, en un mot. *Théocratie*, non, car ce sont des hommes, faillibles et responsables, qui gouvernent leurs semblables sur le plan politique, sous des formes de gouvernement périssables ; mais *théocentrisme*, en ce sens que les conditions temporelles de l'ordre humain sont reliées à Dieu, premier principe et fin suprême ; *théocentrisme*, dont l'homme est le bénéficiaire, puisqu'il le libère de toutes les servitudes terrestres, lui garantit le plein respect de la dignité de sa personne, et règle pour son plus grand avantage l'usage de toutes les créatures — selon l'expression ignatienne — de telle manière que chacune serve d'échelon à l'homme pour aller à Dieu. *Benedicite omnia opera Domini Domino.*

C'est pourquoi le christianisme, compatible avec les états de civilisation les plus différents, pénétrable en eux, ne s'est montré impitoyable qu'à l'égard des formes de civilisation qui altéreraient soit le divin, soit l'humain, dont l'union s'est réalisée par le mystère adorable de l'Incarnation dans la personne de l'Homme-Dieu. Il brise les idoles les plus modernes, les plus actuelles, comme il a brisé les anciennes. Il se met en travers de toutes les lois, coutumes, habitudes, idées et mœurs qui, en fait, « déshumanisent », alors même qu'elles prétendraient à faux humaniser, affranchir l'homme et lui rendre la maîtrise de lui-même. Faux humanisme » que celui qui recouvre les modes d' « eugénisme » que S. S. Pie XI stigmatisait dans l'Encyclique *Casti connubii* ; faux humanisme que le « droit à la vie », sous la forme du divorce et du féminisme intégral ; sous celle du marxisme et de la lutte des classes ; faux humanisme aussi que l'exaltation du capitalisme, qu'on veut débrider sous prétexte qu'il arrache à la nature ses secrets.

Il est remarquable qu'une certaine idée de la maîtrise de l'homme sur la nature se solde, avec une uniformité impressionnante, par un même et unique résultat, l'arrêt de la vie (1).

---

(1) JACQUES MARITAIN : *Religion et culture*, 1 vol., Paris, p. 37.

En revanche, l'Eglise catholique n'a jamais entendu briser les formes sociales dont le seul démérite serait de marquer un contraste avec d'autres formes, entourées ailleurs de prestige et d'honneur. Elle voit dans la diversité des genres de vie, suivant les classes, les milieux et les races, quelque chose d'humain et de respectable. Elle ne prive aucun peuple de ses coutumes traditionnelles, toutes les fois que la dignité humaine n'a pas à en souffrir. On peut suivre à la trace, dans les fastes de l'histoire missionnaire, l'application de cette méthode qui n'est pas seulement affaire d'opportunité, encore moins tactique ou expédient, mais affaire de raison, de devoir. Si la polygamie, par exemple, ne trouve pas grâce à ses yeux et cède à l'énergique pression de son autorité maternelle, c'est qu'elle porte atteinte à la dignité de la personne humaine, au respect de la femme, et qu'elle tarit les sources mêmes de la vie. Mais tout ce qui est sain, tout ce qui est honorable, tout ce qui est selon la nature « ouverte » à la surnature, le christianisme fait plus que le tolérer, il l'enrichit.

Ainsi, rebelle seulement à ce qui, violant les droits de Dieu, « déshumanise », large et accueillant pour tout ce qui porte la trace de la vraie nature, le christianisme travaille-t-il avec force à réduire les conflits entre civilisations sous l'action souverainement compréhensive du théocentrisme universel qui est son principe vital.

3° Mêlé à une foule de civilisations diverses, travaillant à les humaniser toutes, le christianisme ne se confond pourtant avec aucune. Quelle est celle avec laquelle il se soit identifié ? Nous risquons parfois d'être illusionnés par les grandioses souvenirs de ce qu'on a appelé non sans raison la « chrétienté médiévale ». Sans doute, durant plusieurs siècles, mais sur une étendue très circonscrite de l'univers habité, l'unité de foi a régné et a imprimé son cachet sur bien des manifestations extérieures de la pensée et de la vie. Pourtant, à de sublimes grandeurs, le moyen âge n'a-t-il pas mêlé des lacunes et des faiblesses ? Et le christianisme n'a-t-il pas, à d'autres époques aussi, en d'autres milieux, mis sa marque sur les monuments, les institutions et les mœurs ?

Ni le moyen âge dans le temps ni davantage l'Occident dans l'espace, si favorisé qu'il ait pu être des bienfaits de l'éducation chrétienne, ne détiennent le monopole d'une civilisation qui voudrait se réclamer de l'Evangile et de l'Eglise. Cela n'empêche pas de reconnaître jusque dans la civilisation contemporaine de l'Occident, si chargée d'alliages, si travaillée par le matérialisme qui menace son destin, des survivances d'un christianisme que renouvelle dans les âmes et dans les institutions mêmes l'effort conquérant d'élites unies au Christ et à l'Eglise.

On ne peut donc accepter le qualificatif de *chrétienne* donné au vocable « civilisation » qu'à condition de ne l'appliquer à aucune forme de civilisation historique qui a pu se dérouler dans le passé, à aucune expression nationale, raciale ou ethnique de civilisation présente. Car, soit à raison de la faiblesse et de la fragilité humaine, soit à raison de facteurs d'ordre déterministe, toutes portent le signe de l'inachèvement, de la précarité, de la perfectibilité. Elles sont sur un autre plan que le christianisme. Aussi celui-ci ne saurait-il s'identifier avec aucune d'entre elles.

Pourrait-on, du moins, qualifier de chrétienne une conception idéale de civilisation où, facteurs déterminés mis à part, tout porterait la marque de l'esprit chrétien ? Ce serait *la* civilisation chrétienne. Bien que l'éloquence sacrée ait usé de cette terminologie,
reconnaissons que celle-ci ne se rapporte pas à u
tout *réalisé*. Sans doute, il y a des règles, des cou
tumes, des institutions, des œuvres d'art et de pen
sée, des méthodes pédagogiques, des formes de coll
boration et d'assistance, corporelle aussi bien qu
spirituelle, que l'esprit chrétien a, pour ainsi di
insufflées. Elles n'ont pas paru dans le même temp
dans le même siècle de l'ère chrétienne, ni dan
la même zone territoriale du monde. Un saint Basi
et un saint Grégoire de Nazianze ont travaillé
enrichir la culture de leur temps d'une autre m
nière qu'un saint Augustin ou un saint Thom
d'Aquin. Une basilique romane n'exprime pas moin
quoique d'autre façon, l'idéal chrétien, qu'une cath
drale gothique. L'historien pourrait donc, faisa
l'inventaire de deux millénaires, faire la synthèse
tout ce qui, dans les civilisations, porte la marq
authentique du génie chrétien, et qualifier ce maj
tueux ensemble de « civilisation chrétienne ». M
l'expression serait inadéquate à toute la réalité obs
vable, car celle-ci a toujours été plus ou moi
chargée, en fait, d'apports non chrétiens ; il y
cependant, dans ces phrases successives et cha
geantes, telles données constantes, dont l'authen
cité chrétienne n'est pas contestable — comme
dignité de la personne humaine, la communauté
nature entre l'homme et la femme ; sans
données, point de civilisation marquée du si
chrétien. Reste à adapter ces principes de vie à
civilisations aussi profondément différentes,
point de vue technique, que celles qui ont p
cédé et qui ont suivi la découverte de l'imp
merie, par exemple, ou encore l'entrée en sc
de la navigation à vapeur. L'esprit souffle où
veut et, pour christianiser la civilisation au mili
de laquelle nous sommes, c'est avec les conditi
d'existence sans lesquelles personne ne songe dés
mais à vivre qu'il faut compter.

La puissance civilisatrice du christianisme t
à sa spiritualité, qui n'exclut rien de ce que supp
et appelle la nature.

4° En cela, peut-on dire, le christianisme
*unique*. Comment expliquer que, bien plus
toutes les autres formes de religion, que tous
modes de pensée, il ait ainsi pénétré au sein
civilisations si diverses et soit parvenu à faire pl
les intelligences, les consciences, par suite les in
tutions et les arts, sous le dynamisme de son esp
Comment expliquer que la religion chrétienne
introduit ses principes au cœur de milieux si di
leur donnant ainsi une certaine unité (1), les pr
posant à s'harmoniser, plutôt qu'à se heurter,
que cependant les causes de dissension, qu'
tiennent à l'homme ou aux choses, aient disp

Il faut chercher l'explication dans le « rend
César ce qui est à César, et à Dieu ce qui
Dieu », de l'Evangile, principe que l'Eglise
lique a eu le privilège de défendre avec une
fectible continuité, aussi bien à l'encontre des
fusions que des séparations entre les deux pouv

Toute entreprise humaine, tout effort en
d'aménager la vie en commun intéresse deux pl
l'un, le plan spirituel, où il faut se placer
concevoir ce qui est juste, bienfaisant, conforme
dignité humaine et au bien commun, et pour
liser *librement* ce qui a été jugé conforme
bien ; l'autre, le plan temporel, où il est néce
de se porter pour savoir ce qui est possible, com

---

(1) M. JACQUES MARITAIN parle d'une certaine un
la vie humaine, intérieure et sociale, obtenue sous l'
dynamique du principe chrétien. (*Du régime tempo
de la liberté*.)

possible devient réalisable, étant donné la part déterminisme que la nature impose à l'homme, elles techniques mettre en œuvre, quels concours vers agencer, sous une autorité suprême et souraine, pour assurer la coordination des efforts de us en vue du bien commun.

Or, quoi que tentent les hommes, ils ne sauraient rracher à l'un ou à l'autre de ces deux plans. ux-là mêmes qui entendent se consacrer au temrel, sans nul souci d'une discipline transcendante, nt voués à façonner d'illusoires mystiques, de usses divinités, pour gagner les consciences et réaer un semblant d'unité, toujours précaire. Impossle d'isoler les deux plans ou même de les juxtaser. Le parallélisme pur et simple est voué à chec. La liaison des deux plans, la collaboration s deux pouvoirs s'imposent.

C'est le propre de l'Église catholique d'avoir tours travaillé dans le sens de l'harmonie des deux ans, rejetant la confusion aussi bien que la sépation. Sans doute son action, aux différents âges monde, dans ses rapports avec les puissances ulières, a pu revêtir des formes assez différentes. ujourd'hui, l'Eglise tend à se désolidariser de plus plus des partis, des régimes, des races, des oupes culturels, mais elle affirme, avec une puisnce vraiment souveraine, le droit imprescriptible 'elle a de proclamer ses principes, de les faire nétrer profondément, par l'éducation, dans l'âme ses membres et, par eux, dans les milieux sociaux se déroule l'aménagement de la vie temporelle. ur juger de la valeur d'un tel dynamisme, il suffit relever le retentissement qu'a eu, dans le monde tier, jusque dans les milieux les plus détachés l'Eglise romaine, tel acte du magistère suprême, une si haute portée pour les destinées temporelles monde, comme l'Encyclique *Quadragesimo no*, par exemple.

Si donc l'on ne peut plus parler aujourd'hui de *rétienté*, au sens médiéval, on peut justement voquer le fait de l'*universalisme chrétien* et de sa llaboration avec les puissances temporelles.

Pour ne pas revêtir les formes solennelles du temps resplendissaient, en un jour de couronnement,

Ces deux moitiés de Dieu, le Pape et l'Empereur,

formes contemporaines de liaison des deux uvoirs n'ont peut-être pas moins d'efficacité, dans mbre discrète où souvent elles s'enferment : qu'on nge aux rapports d'un missionnaire et d'un admistrateur de colonie, qui comprennent la nécessité, cœur de la brousse africaine, de travailler de ncert au bien commun des mêmes tribus noires ; pouvant s'ignorer, encore moins se combattre, ils vaillent ensemble et leur collaboration est profile aux deux domaines dont ils ont la charge.

5° Tels sont les titres du christianisme à offrir une ution au problème qui s'est posé devant nous ; nment prévenir le heurt et réaliser l'échange ifique entre civilisations ? Il a pénétré des civiliions très diverses et les a humanisées, sans se condre avec aucune. En cela il est unique, dans istoire du monde ; il est, comparé aux autres mes de religion et de pensée, transcendant.

Ainsi mérite-t-il crédit.

Mais quelle solution propose-t-il ?

### b) La solution chrétienne.

1° *Une question préalable : pourquoi pas l'unité civilisation ?*

Ne serait-ce point là, dira-t-on, le moyen radical, is vraiment efficace, de résoudre les conflits de ilisations ? C'est leur pluralisme qui les oppose. L'unité supprimerait tout contraste et, par suite, tout conflit : s'associer, se fondre en un seul tout, n'est-ce pas une solution plus pacifiante que celle qui consiste à échanger des biens ?

Et, de fait, l'histoire nous présente des essais d'unification tentés par les conquérants fondateurs des grands Empires du passé. Parmi ces civilisations multiples, hétérogènes, antagonistes, qui se sont livré bataille, n'a-t-on pas vu celle-ci ou celle-là dominer un moment toutes les autres — au moins les civilisations connues — et tenter de les absorber ?

Mais ce rêve, que n'ont jamais réalisé qu'incomplètement les puissances de ce monde, a hanté aussi, bien des fois, l'imagination des poètes, le génie des philosophes : unir tous les hommes au sein d'une civilisation unique qui recueillerait en une synthèse grandiose tous les efforts, les aspirations, les chefs-d'œuvre du passé, les progrès accomplis ou à accomplir, quel idéal !

De nos jours même, ne voyons-nous pas poindre *une* civilisation commune ? L'unité de la technique sur le plan matériel, la tendance à l'unification du droit sur le plan spirituel, sont des symptômes caractéristiques. Il n'y a pas deux ou trois manières de mettre en valeur le domaine terrestre : il y a les techniques inférieures, que le progrès a dépassées, et il y a la technique ajustée à l'état actuel de la science ; or, celle-ci tend à prévaloir partout, en une poussée unificatrice qu'il serait puéril de vouloir comprimer. Sous son règne, les genres de vie commencent à se régler sur un type uniforme : mêmes costumes, même régime alimentaire, même dispositif d'habitation, mêmes sports, même emploi des loisirs. Et le droit lui-même subit l'empreinte de cette solidarité par similitudes. Il n'est pas jusqu'au langage qu'on n'ait tenté d'unifier.

Or, a-t-on dit parfois, l'universalisme chrétien, loin d'être en contradiction avec ce rassemblement, en un seul tout, d'éléments de civilisation gagnant de proche en proche tout l'univers, ne peut, pour rester logique avec lui-même, que mêler son propre dynamisme à ce mouvement de convergence.

Une seule civilisation dans le monde, ne serait-ce pas la réponse chrétienne à la question posée : comment résoudre les conflits de civilisations ?

2° *Pas de fallacieuse unité. Respect des diversités bienfaisantes.*

Pour répondre à la question posée, une observation préalable est nécessaire.

Non seulement la pensée chrétienne n'est jamais opposée à ce qu'un progrès véritable, sur le plan temporel, se communique d'une civilisation à une autre, mais elle y pousse de toutes ses forces, y coopère même : il suffit de considérer, par exemple, la part prise par les missionnaires à l'action médicale et prophylactique qui s'accomplit parmi les populations primitives. Que de l'apparition de ces progrès résulte peu à peu une certaine communauté entre deux ou plusieurs civilisations, voire même entre toutes, non seulement l'Eglise n'y contredit pas, mais la charité qui la presse, fait d'elle la collaboratrice de cette symbiose pacifique.

Mais autre chose est cette marche ascendante et, en un sens, unificatrice du progrès et le rêve millénariste d'une seule civilisation dans le monde.

Pour s'y associer, la pensée chrétienne devrait prendre parti sur une foule de modalités laissées aux libres convenances des hommes et, par suite, méconnaître la distinction des deux plans, le temporel et le spirituel, qui est, pour elle, principe essentiel.

Multiples sont, sur terre, les modes d'agencement du temporel. Or, quand n'est pas en cause l'avancement du royaume de Dieu, par le rayonnement de la vraie foi et de la charité, la pensée chrétienne ne

s'engage pas (1); elle ne juge les modalités du temporel qu'autant que celles-ci se présentent comme adjuvants ou comme obstacles au salut éternel ; elle sortirait donc de sa sphère spirituelle, en liant son dynamisme à un plan d'unification niveleuse des civilisations.

Mais, il y a plus : une pensée qu'éclairent les lumières du sens commun et de la foi chrétienne a plusieurs raisons graves de discerner ce qui serait, sur le plan des civilisations, *fallacieuse unité* et à respecter les *diversités bienfaisantes*.

Ce serait, en effet, céder à un mirage trompeur que de supposer possible la synthèse des biens obtenus ou convoités sur le plan temporel.

On aura beau faire, jamais on ne réussira à ressusciter ensemble toutes les joies et les beautés des civilisations successives, non plus qu'à mêler tout le sang des races, tous les cieux du Nord et du Midi, toutes les âmes dans une note unique et exhaustive de toutes les harmonies (2).

Ce serait le paradis sur terre : la foi et la raison nous interdisent d'y prétendre. C'est par l'épreuve que nous grandissons.

En outre, l'observation du monde nous avertit que les civilisations vivantes ne suivent pas toutes le même mouvement : les unes montent, les autres descendent ; les siècles que les historiens ont qualifiés de grands ont charrié des éléments précaires et fragiles ; par contre, les siècles dits « de décadence » ont parfois semé des germes de progrès ; ils ont, suivant la belle image de Maurice Blondel, opéré « des déblaiements pour l'édification d'un nouveau chef-d'œuvre » (3). La succession des âges de l'humanité n'est pas un chaos sans signification. Et à vouloir, sous prétexte d'unification, arracher l'ivraie et la séparer du bon grain, on risque d'imiter l'imprudence des serviteurs réprimandés à juste titre par leur maître.

Cette prudence chrétienne, qui consiste à éviter les méprises de la fallacieuse unité, fut, dès l'origine, la marque caractéristique de la conduite de l'Eglise. La Pentecôte avait à peine achevé d'illuminer de ses feux le cénacle où étaient assemblés les disciples que, Pierre parlant à la foule sur la place publique, l'Esprit-Saint descendit sur ceux qui écoutaient. Et les gentils, comme ceux de la Circoncision, reçurent le don, parlèrent des langues diverses et glorifièrent Dieu.

Alors Pierre dit : « Peut-on refuser l'eau du baptême à ceux qui ont reçu le Saint-Esprit aussi bien que nous ? » Et il commanda de les baptiser au nom du Seigneur Jésus-Christ (4).

Du même coup, l'unité chrétienne enveloppe plusieurs civilisations.

Aujourd'hui comme alors, c'est prudence que de ne pas se livrer au mirage d'une seule civilisation. Sait-on d'ailleurs si c'est sous le signe de la croix du Dieu fait homme ou sous le couvert des fausses idoles qui ont, de nos jours, tant d'adorateurs dans le monde, au sein des milieux les plus raffinés, que s'opérerait la prétendue unité ? Gardons-nous d'accroître, par des ambitions temporelles qui ne seraient pas ajustées à la taille de l'humanité, les chances que peut avoir le prince des ténèbres d'étendre son empire ; respectons plutôt les *diversités bienfaisantes* et le pluralisme voulu par la nature qui marquent les civilisations. Car, dans les coutumes qui varient, dans les institutions qui portent les reflets divers du passé et les promesses multicolores de l'avenir, il y a des sources d'enrichissement, des germes de vie et d'unité, pour d'autres que ceux mêmes qui pratiquent ces coutumes ou qui sont régis par ces institutions. Si les hommes étaient en tout semblables, l'humanité serait moins belle et moins riche ; de même si les civilisations étaient fondues en un seul type, la société humaine serait vouée à l'anémie, préface de la mort.

A chaque civilisation, comme à chaque patrie, la Providence maternelle a fait une part de ses dons : un sol plus ou moins riche, un ciel plus ou moins clair, une âme plus ou moins lucide. Aucune n'est complète, afin que chacune puisse profiter des autres (1). N'arrêtons pas l'échange des biens dont l'obligation, impérieuse pour les sociétés comme pour les individus, découle de la notion révélée de l'universelle fraternité humaine, corollaire de l'universelle paternité divine.

3° *La loi « unique », source de l'échange pacifique entre les civilisations.*

Car tout n'est pas faux, loin de là, dans cette aspiration à l'unité des civilisation, dont nous venons de montrer les déviations et les périls.

Acteurs et bénéficiaires de civilisations diverses, les hommes sont effectivement liés entre eux, du fait de leur origine et de leur destinée, par un unique et universel précepte qui les conduit à se donner et à s'emprunter tour à tour les uns aux autres. Dans ce commandement d'aimer qui contient tous les autres, qui oblige et qui sert tous les hommes, les civilisations trouvent le secret de leur union pacifique. Et il arrive alors qu'elles s'unissent, malgré ou plutôt à cause de leurs différences, puisque c'est en se communiquant des biens, qui ne sont pas le lot de toutes, qu'elles observent la loi humaine de leurs rapports : la loi de charité.

L'unique souverain qui puisse commander partout, sous toutes les dominations politiques, sous toutes les latitudes, sous tous les cieux, à toutes les races, c'est l'amour, qui découle de Dieu comme de l'unique source. Par le Verbe incarné, il se répand sur le monde, unit fraternellement les hommes et les prédispose à se communiquer tout bien vraiment désirable. Sans les conduire à uniformiser, d'une manière qui serait tout artificielle et contre nature, leurs genres de vie, il les fait coopérer à tout progrès.

Ainsi, par l'unité qu'elle réalise et par les diversités qu'elle respecte, l'Eglise de Dieu prépare-t-elle, partout où elle pénètre, des conditions favorables à l'épanouissement des civilisations ; elle écarte d'elles les risques de conflits qui les dévasteraient toutes et ramèneraient le monde à la barbarie.

Au règne de cette loi « unique », tout se rapporte dans la vie de l'Eglise ; morale, sacrements, dr...

---

(1) « Nous demandons au christianisme une règle et une foi, dit excellemment M. Paul Archambault, non un système ou un plan », *Pierres d'attente pour une cité meilleure*, 1 vol., Paris, 29e Cahier de la *Nouvelle Journée*, p. 19.

(2) Maurice Blondel : *La Pensée*, 2 vol., Paris, 1935, t. II, p. 212.

(3) *Op. cit.*, p. 212.

(4) *Actes des Apôtres.*

(1) On peut appliquer aux civilisations diverses la belle prière de Lefilleul pour les patries : « Seigneur, vous avez voulu que l'unité humaine fût celle d'esprits différents convergeant vers la vérité, celle de cœurs différents réunis par la charité ; vous avez voulu distinguer les nations et donner à chacune une part de vos dons ; vous avez voulu qu'aucune ne fût complète afin qu'aucune ne pût se passer des autres, et que, se donnant et s'empruntant tour à tour, elles soient rattachées par une affection et un respect mutuels. » (Cf. Georges Goyau, *Le catholicisme doctrine d'action*, p. 344).

liturgie : ce sont là autant d'éléments communs qui permettent à des chrétiens si divers par la race, la couleur, la langue, la nationalité, de se reconnaître et de retrouver par toute la terre les signes sensibles de leur unité.

Mais, fait caractéristique, jusque dans son droit et sa liturgie, l'Eglise admet des nuances et des tonalités diverses qui découlent de la variété des cultures et des civilisations au milieu desquelles s'épanouit son corps mystique. Ces colorations ne détruisent pas, elles renforcent l'unité du corps tout entier : un seul Christ, une seule foi, un seul baptême, un seul mariage aussi, réglé sur le parfait modèle de l'union du Christ et de son Eglise, mariage monogamique et indissoluble, pénétrant au cœur même des civilisations les plus diverses ; une seule Eucharistie, sacrement par excellence d'amour et d'unité, qui permet à tous les chrétiens de se reconnaître à la « fraction du pain », de se sentir, à la Table sainte, concitoyens du monde et cohéritiers présomptifs du ciel; nourris de la même chair, du même sang.

Et c'est ainsi que la loi « unique » conduit à la fin « unique » qui doit marquer le grand rassemblement de toutes les civilisations humaines, le dénouement du temporel.

Après cela, je vis une foule immense que personne ne pouvait compter, de toutes nations, de toutes tribus, de tous peuples et de toutes langues. Ils étaient debout devant le trône et devant l'Agneau, vêtus de robes blanches et tenant des palmes à la main (1).

Ce sera vraiment la consommation de l'unité.

Echange pacifique entre civilisations ? Nous savons maintenant *pourquoi* le christianisme veut, non pas unifier ici-bas ces civilisations, mais les faire vivre par l'échange pacifique, afin d'aider les humains à atteindre leur fin dernière.

Il nous reste à dire *comment*.

### 2° Comment le christianisme rend pacifique l'échange entre civilisations.

#### *a) Pas de déchéances irrémédiables sur terre.*

A l'origine des conflits de civilisations, l'observateur n'a pas de peine à relever, le plus généralement, une croyance fausse à la déchéance fatale de telle race, de telle classe, de tel peuple, de tel milieu dégénéré. Rien n'est plus contraire qu'une telle présomption à l'essence même du christianisme. Que la Rédemption du Christ ait rendu à tous les hommes, à tous les fils d'Adam, sans aucune exception, la vocation héréditaire, perdue par le péché du premier père, au royaume de Dieu, c'est là l'un des dogmes du *Credo* chrétien. *Propter nos homines et propter nostram salutem descendit de coelis.* Le *nos homines* embrasse l'universalité du genre humain. *Crucifixus etiam pro nobis sub Pontio Pilato.* Le *pro nobis* ne comporte pas d'exclus ; la Rédemption est pour tous. Qu'il y ait encore, depuis la Passion du Christ, des inégalités sur terre, des infirmités ; qu'il y ait des dégénérés et des pécheurs, certes ! mais il n'y a plus de *réprouvés*. Tout homme étant, parce qu'homme, christianisable, appelé à vivre de la vie divine, il résulte que certaines notions et conceptions, familières, hélas ! à notre humanité pécheresse, sont des contre-sens, au regard de la pensée chrétienne : dans l'Eglise, il n'y a pas, il ne saurait y avoir de *parias*, de *capite minuti*, de *barbares*, autrement dit d'hommes qui n'auraient pas la même origine, la même destinée que les autres. Puisqu'il n'y a pas de parias, de métèques, de barbares dans l'Eglise, il résulte que tout régime, tout rapport de civilisation, imprégné de ces conceptions inhumaines, serait en contradiction flagrante avec le christianisme.

(1) *Apocalypse*, ch. VII.

Qu'il n'y ait point sur terre de *damnés*, l'Eglise le proclame en un épisode particulièrement émouvant du cycle liturgique. A l'office matinal du Vendredi-Saint, l'Eglise, après avoir repassé, avec ses enfants, l'histoire de la Passion, leur rappelle que le Sacrifice du Christ a été offert pour tous les hommes, et les fait prier pour les besoins du genre humain. Tous ont part à cette solennelle intercession : le Souverain Pontife, tous les ordres de la hiérarchie sacrée, les fidèles, les hérétiques et les schismatiques, les païens et les Juifs aussi, pour qui l'Eglise entend prier, le jour même où leurs ancêtres ont crucifié le Christ, car les déicides ne sont pas exclus des effets de la Rédemption.

Aussi le corollaire logique de cette admirable doctrine, c'est qu'il n'y a pas ici-bas de déchéance *irrémédiable* et que tout état de vie sociale qui comporterait à sa base cette fausse conception serait antichrétien.

Une cité meilleure, qu'entendons-nous par là ?... Une cité où il n'y aurait plus de parias, de réprouvés, de sacrifiés — prolétaires ou bourgeois, juifs ou métèques, dégénérés ou barbares — mais où serait promise, à tout homme, toute la grandeur humaine, avec tout ce qu'elle suppose en bas ou exige en haut.

— Mais c'est purement et simplement le christianisme, cela !

— Eh ! vous ai-je annoncé autre chose ? Dès qu'on parle du spirituel et de la personne, c'est du christianisme qu'il s'agit. Un lien continu relie ces exigeantes notions aux mystères de la vie théandrique (1).

Ce beau passage de M. Paul Archambault met en relief le premier apport du christianisme à la symbiose pacifique des civilisations : la certitude de l'*universelle* Rédemption.

#### *b) Le christianisme accorde d'autant mieux les civilisations entre elles qu'il ne s'identifie avec aucune.*

Pour pacifier, il convient de n'être point juge et partie tout ensemble. La force de l'Eglise, c'est qu'elle est juge, mais non partie, dans les conflits qui nous occupent : elle approuve ou elle condamne, pour autant que la fin dernière est en cause ; elle n'est point « intéressée » à la manière des puissances séculières. Par exemple, si elle rejette la polygamie, dans les pays où cette pratique est un des traits de la civilisation régnante, ce n'est nullement pour préparer l'assimilation temporelle d'un peuple polygame à un autre peuple monogame, c'est pour faire prévaloir la souveraineté, toute spirituelle, de l'amour dans le gouvernement du genre humain. Or, le type de la famille chrétienne, monogame, reproduit dans sa constitution même, et dans la règle impérieuse de son épanouissement, l'amour même que le Christ porte à son unique Eglise. « Comme le Christ a aimé l'Eglise, maris aimez vos femmes. » Ainsi, par le mariage chrétien, l'amour vrai — théocentrique — préside-t-il à la génération et s'étend-il de proche en proche à toute la vie sociale, donnant à la civilisation son ferment.

(1) PAUL ARCHAMBAULT : *Pierres d'attente pour une cité nouvelle*, *op. cit.*, p. 19.

Cet exemple, qui pourrait être multiplié, montre qu'évangélisation et civilisation sont deux opérations qui ne se confondent pas, quoique l'une importe à l'autre. Dans l'hypothèse de la colonisation, la distinction est capitale, car les hérauts de l'Evangile et les représentants de la puissance colonisante, militaires, administrateurs et colons, venus du même pays et portant les marques d'une même civilisation originaire, peuvent être regardés à tort et indistinctement par les indigènes comme les artisans d'une seule et même tâche, comme les mandataires d'un gouvernement temporel agissant en vue de fins politiques. Aux colonies, comme dans la métropole, il importe que la distinction du pouvoir spirituel et du pouvoir temporel éclate, même aux regards superficiels de peuples attardés dans la période d'enfance. Mais, pourvu que la colonisation soit vraiment une œuvre de progrès social et tende à la symbiose pacifique de deux civilisations, celle du peuple indigène et celle de la métropole, elle trouve, par l'évangélisation, accès jusque dans le sanctuaire des âmes et dans les profondeurs de la vie familiale et domestique, là où se jouent les destins de la vraie civilisation.

Ainsi l'Eglise aide la compénétration pacifique d'une civilisation dans une autre quand elle voit là un avantage pour les âmes, un progrès pour la vie sociale; mais son indépendance même assure son crédit et prévient les chocs. Est-ce à dire qu'en fait de civilisation elle se borne à aider et n'ait point ses exigences propres? Non, certes, et il faut le montrer.

### *c) Par ses exigences à lui, le christianisme contribue à pacifier les rapports entre civilisations.*

De toute civilisation, quelle qu'elle soit, le christianisme exige qu'elle ne se présente pas comme étant la fin de l'homme. A toute civilisation qui prétend offrir à ses ressortissants humains le bien suprême et dernier, le christianisme oppose son éternel *quaerite primum regnum Dei*. « Cherchez d'abord le royaume de Dieu ». Une civilisation qui n'accepte pas cette primauté est, par sa faute, en état de divorce avec le christianisme.

Le christianisme exige encore que, se laissant pénétrer par la fin surnaturelle, les sociétés acceptent aussi sur le plan temporel un certain nombre de moyens qui, rapportés à cette fin, doivent être regardés comme nécessaires, tels, par exemple, le respect de la dignité de la femme et de son égalité de nature avec l'homme, l'indissolubilité du mariage, le respect du droit d'éducation des parents. Sans doute ces exigences, proprement spirituelles, pourront et devront, dans les cadres de la vie temporelle, se combiner avec des données très dissemblables, héritées du passé ou imposées par le milieu physique ; mais de ce que l'Eglise ne peut pas trahir ses principes, dût-elle perdre des royaumes — on l'a vu quand l'indissolubilité du mariage est en cause, — il résulte que, se subordonnant à ses lois, ses fils répandus à travers le monde se ressemblent, au moins pour l'essentiel de la vie, se reconnaissent et trouvent dans cette communauté même l'occasion propice de coopérer à la paix.

Le jour où il y aurait des chrétiens en grand nombre, au sein de toutes les civilisations humaines, ces chrétiens, à condition d'être logiques avec leur foi et prêts à se plier aux exigences de leur Mère Eglise, seraient partout artisans d'échange pacifique entre civilisations.

Encore faut-il qu'ils ne séparent pas religion et vie.

### *d) Position fausse de tout chrétien qui ferait deux parts dans sa vie.*

Le propre de l'homme religieux, uni à Dieu par le Christ, c'est la fidélité au devoir de la prière perpétuelle. Sous ce rapport, nulle distinction à faire entre l'état religieux et l'état séculier, entre le prêtre, ministre du Sacrifice eucharistique et les fidèles, participant à ce même Sacrifice. Dans cette prière éternelle, les formules verbales, la liturgie, la méditation et la contemplation des choses divines ne sont que des sommets. Ce qui rend constante la vie de prière, c'est l'accomplissement de toutes les tâches, de tous les services, si humbles et absorbants soient-ils, selon le devoir d'état, en présence de Dieu et en vue de faire sa volonté. Travailler, c'est prier, dit la sagesse des siècles. Dès lors, nulle séparation entre la religion et la vie ; impossibilité d'être chrétien à l'église et de cesser de l'être au foyer, à l'atelier, à l'usine, au bureau, au studio, à la clinique, à l'Académie, à la Bourse, à la Chambre de commerce, à la Chambre des députés, à la Société des Nations ; impossibilité, dit Newman, « d'être religieux à une heure et non pas à une autre heure » (1). Pour le vrai chrétien, « sa religion, dit Arnold Rademacker, est un caractère, une forme à laquelle s'adaptent toutes ses pensées, toutes ses paroles, toutes ses actions ; toutes ne sont que les parties d'un même tout » (2). Et c'est ce qui fait qu'il y a dans le monde des ouvriers, des patrons, des médecins, des hommes d'Etat, des diplomates *chrétiens*, avec un trait d'union entre le qualificatif et le substantif, comme on l'a dit si justement.

Mais n'y a-t-il pas aussi, en trop grand nombre, dans tous les états de vie, des hommes qui font profession extérieure du christianisme à *certaines heures*, tandis qu'à d'autres il s'imaginent qu'ils ont le droit de se mouvoir dans un domaine profane, neutre, où Dieu n'aurait pas de droits, les vertus théologales et morales pas de place, où l'intérêt serait le seul maître, la passion seule inspiratrice? Voilà bien les deux parties tranchées dans la vie. Se peut-il plus absolue contradiction?

Ne nous étonnons pas qu'une telle séparation de la religion d'avec la plupart des activités temporelles scandalise les humbles, les déshérités, comme aussi ceux qui, de loin ou de près, jugent avec sévérité notre civilisation. Ces errements sont à la source même des conflits de classes et des heurts de civilisations. Quand des hommes étrangers à l'Europe et à la chrétienté s'élèvent contre notre civilisation occidentale, ce n'est pas à proprement parler au christianisme qu'ils s'en prennent le plus souvent, mais à notre manière d'être chrétiens, à notre façon de vouloir concilier le culte de Mammon et celui du vrai Dieu, à notre façon de guerroyer entre nous avec les moyens du paganisme, à notre matérialisme.

Mais une autre conséquence découle de la position fausse et contradictoire de trop de chrétiens : leur conduite a, peu à peu, vidé la vie publique, aussi bien dans ses réalisations politiques qu'économiques et sociales, de toute sève chrétienne. Seuls auraient pu faire circuler cette sève des chrétiens en grand nombre, fidèles en tout à ce service de Dieu qui ne connaît pas de limites ni de compartiments fermés. Il arrive ainsi que, par la faute des chrétiens, le christianisme est refoulé des milieux où sont

---

(1) Inzywara Karrer : *J.-H. Newman*, 5e brochure, Fribourg, 1922, p. 225.

(2) Dr Arnold Rademacker : *Religion et vie* ; traduit de l'allemand, 1 vol., Bruxelles, 1934, p. 200.

débattus les grands intérêts du monde : on ne tient pas compte de ses exigences, là où, pourtant, la justice et la charité étant en cause, il a voix au chapitre.

Il y a des chrétiens que n'a pas atteints aussi profondément cet esprit de séparation et qui regrettent le divorce entre la religion et la vie ; mais beaucoup n'ont pas le courage qu'il faudrait pour reprendre dans la vie publique les positions perdues. Ils grossissent les rangs de la confrérie des absents, la race des émigrés à l'intérieur. « Mésestime des tâches profanes, sentiment d'une faiblesse qui ne peut rien donner, résignation consciente à n'être pas pris au sérieux par les autres » (1), voilà des états d'âme que cultivent certains chrétiens d'aujourd'hui : c'est encore, mais cette fois par omission, le péché de séparation. Comment ces défaillants ne seraient-ils pas refoulés par les puissances du jour comme dans une sorte de ghetto ?

Par une conséquence logique, la part faite à la religion dans l'éducation s'amenuise. La religion a beau être enseignée, si elle ne pénètre pas toute l'activité éducative, elle n'a pas la place qui lui revient, puisqu'elle est appelée à informer toute la vie. Il ne s'agit pas seulement du nombre d'heures consacrées à l'instruction religieuse, mais de l'esprit où baignent tous les enseignements et les méthodes éducatives.

Quand elles sont ainsi formées dans une atmosphère plus ou moins vidée de surnaturel, les nouvelles générations sont inaptes à faire refleurir cette culture chrétienne qui, se communiquant de proche en proche aux diverses parties du monde, rendrait pacifiques les rapports entre civilisations.

Mais, cependant, une grande espérance a lui sur la terre. L'*Action catholique*, proposée à tous les fils de l'Eglise, est le remède direct au double péché de séparation par action et par omision. Ce que *combat l'Action catholique*, c'est à la fois la propension à agir sur le plan professionnel, politique, économique, comme si la religion chrétienne n'existait pas, et l'inclination à sortir de toute vie publique, sous prétexte qu'il n'y aurait rien à y faire. Ce que *réalise l'Action catholique* par ses mouvements spécialisés, c'est l'éducation du chrétien conçue de telle manière qu'aucune des manifestations de son activité, notamment sur les plans professionnel, civique, international, ne soit regardée comme étrangère au service et à la loi de Dieu ; ce qu'elle réalise encore, c'est l'organisation chrétienne de chaque milieu par l'élite des chrétiens, résolus à n'être jamais des émigrés ou des absents, mais tout au contraire membres actifs des sociétés temporelles au sein desquelles la Providence les a placés.

Aux nouvelles générations d'*Action catholique* ne s'appliquera pas la sévère apostrophe de Péguy :

> Parce qu'ils n'ont pas la force d'être de la nature, ils croient qu'ils sont de la grâce. Parce qu'ils n'ont pas le courage temporel, ils croient qu'ils sont entrés dans la pénétration de l'éternel. Parce qu'ils n'ont pas le courage d'être du monde, ils croient qu'ils sont de Dieu. Parce qu'ils ne sont pas de l'homme, ils croient qu'ils sont de Dieu. Parce qu'ils n'aiment personne, ils croient qu'ils aiment Dieu (2).

L'*Action catholique* nous donnera tout au contraire des générations où des saints refleuriront toujours dans les activités les plus diverses. Pourquoi pas jusque dans ces tâches techniques et mécaniques qui, si on les sépare de Dieu, mènent aux abîmes du matérialisme, mais qui, reliées à Dieu, réalisent la sublime collaboration de l'homme avec la volonté du premier tuteur de toutes les forces de la nature ? Le corps de l'humanité, agrandi par la technique industrielle, attend, suivant le mot de Bergson, « un supplément d'âme ». Le passé nous a donné des saints dans les états de vie les plus divers, du Pape ou du prince au mendiant. Pourquoi l'avenir ne nous réserverait-il pas des saints du type chauffeur de taxi ou monteur électricien ?

Proposée aujourd'hui à toutes les classes, à tous les peuples du monde, à toutes les civilisations, l'*Action catholique* veut faire fleurir partout une culture chrétienne. Comment, si les civilisations diverses s'imprègnent d'une telle culture, ne seraient-elles pas prêtes à faire entre elles la paix, qui ne peut naître sans amour ?

### *e) Caractère collectif de l'effort auquel l'Église nous invite.*

C'est là un de nos grands motifs d'espérance : l'effort qui se dessine partout est universel comme l'Eglise. Les premiers jaillissements que nous avons vus surgir dans notre Occident, sous la forme des mouvements spécialisés de l'*Action catholique*, ne sont que les promesses de ces sources d'eau vive qui doivent féconder un jour toutes les parties du monde. Quel est le territoire où n'émerge quelque îlot de civilisation chrétienne ? Faut-il calculer la date où ces îlots seront des continents ? A quoi bon ?

De ces civilisations pénétrées de sève chrétienne que nous voulons faire naître, nous ne connaissons que la métaphysique qui doit les animer et les régler. Leurs formes techniques, institutionnelles, nous échappent et dépendent d'un processus historique dont les modalités sont plongées dans le mystérieux avenir.

Quand saint Augustin a fourni pour une large part à la chrétienté, qui devait naître plusieurs siècles après lui, les aliments de sa pensée, l'évêque d'Hippone avait-il pu pressentir ce que serait la civilisation médiévale ? Non, certes ; du moins a-t-il travaillé pour celle-ci avec une efficacité souveraine. Pas plus que lui nous ne connaissons le plan de la cité future, ni l'heure où elle surgira. Mais nous pouvons nous dépenser, souffrir pour elle, et déjà l'aimer.

> Nous n'avons pas besoin d'être invités à l'inauguration de la Jérusalem nouvelle pour travailler à sa reconstruction. Nous mourrons sous nos tentes, ces demeures périssables, après avoir peiné toute notre vie dans le chantier des ruines. Nous savons du moins que nous n'y travaillons pas en vain : est-il besoin d'autre chose ? Nous ne sommes que de pauvres ouvriers qui faisons ce que nous avons à faire : cela suffit et nous lutterons sans arrêt, *ut ædificentur muri Hierusalem* (1).

## Conclusion.

Il y a des conflits de civilisations. C'est là le grand drame de l'heure présente.

Ces conflits sont insolubles si ces civilisations ne sont pas reliées entre elles, quelles que puissent être leurs diversités, par un principe commun. Il s'agit, au-dessus des intérêts qui passent et des passions qui explosent, de trouver la raison profonde qu'ont les hommes, les nations, les races, les conti-

---

(1) Dr Arnold Rademacker, *op. cit.*, p. 81.

(2) Cité par Raymond Jouve : *Vers une civilisation nouvelle, Correspondance de l'Ecole normale sociale*, juillet 1935, p. 6.

(1) Henri Davenson : *Fondements d'une culture chrétienne, op. cit.*, p. 157.

nents, de vouloir non pas dominer leurs semblables, mais les servir.

Cette raison profonde, universelle, résulte de l'essence même du christianisme, seule métaphysique qui ait infusé sa sève à autant de civilisations diverses et qui soit actuellement représentée par des foyers de chrétienté en autant de points du monde.

Or, le christianisme est charité. Introduite dans l'humanité par l'Homme-Dieu, la charité, qui unit tous les hommes au Père et les rend frères, commande aux civilisations diverses d'être prêtes à recevoir et à s'offrir mutuellement ce qu'elles ont de meilleur et, du même coup, à s'enrichir par un échange pacifique.

A ce service des civilisations en péril, tous les chrétiens sont conviés, car nul n'a le droit de séparer sa religion de sa vie. L'Eglise les y appelle, parce que de la paix entre les civilisations terrestres dépend le salut de beaucoup d'âmes. *Omnia propter electos.*

Pacifier la terre, c'est peupler le ciel.

## Le Saint-Siège et la Semaine sociale de Versailles

### *Lettre de S. Em. le cardinal Pacelli* (10. 7. 36).

S. Em. le cardinal Pacelli a adressé à M. Eugène Duthoit, président de la Commission générale, la lettre suivante, que publie l'*Osservatore Romano* du 15. 7. 36 :

Monsieur le Président,

Comment ne saluerait-on pas avec un bonheur toujours nouveau le retour de l'annuelle session des Semaines sociales, qu'en vertu d'une tradition désormais bien établie le commencement des vacances ramène parmi les catholiques français ? Il s'y débat des questions tellement importantes, il s'y accomplit de si fructueux travaux, que leur seule perspective ne peut manquer de susciter de grandes espérances et de non moindres consolations.

Le sujet que vous vous proposez de traiter dans cette session est d'ailleurs bien de ceux auxquels Sa Sainteté attache la plus grande importance. Il n'aborde rien moins que l'étude des *Conflits de civilisations.* C'est assez dire l'ampleur et la gravité d'une question qui intéresse en somme au plus haut degré l'humanité tout entière et son acheminement dans les voies du progrès et du salut.

Lorsqu'on parle de civilisation, il faut surtout considérer que ce terme ne signifie pas seulement un ensemble de biens et d'éléments matériels et temporels, mais aussi, et très spécialement, une somme de valeurs intellectuelles, morales, juridiques, spirituelles. Il n'est pas douteux que la primauté revient à ce dernier groupe de facteurs dont le total mérite de préférence le titre plus noble de culture, qui serait comme l'âme de la civilisation.

Mais si toute civilisation relève d'une culture, c'est donc aussi que toute civilisation plonge, en dernière analyse, dans un problème d'ordre spirituel, selon la conception que les hommes se font de la vie, de leur origine et de leur destinée.

Qu'il y ait eu au cours des siècles, qu'il y ait encore aujourd'hui une grande variété de civilisations, c'est un fait d'expérience élémentaire, que nous ne nous attarderons pas à souligner. Une telle diversité présenterait sans aucun doute une merveilleuse vision de beauté, si les différentes civilisations étaient unies entre elles par des liens de fraternelle compréhension et de mutuelle collaboration.

Mais, hélas ! il n'en est pas ainsi. S'inspirant fréquemment de principes erronés, aveuglées par l'ambition, par le désir déréglé des biens terrestres, emportées dans le tourbillon d'une concurrence déloyale, tout occupées à se surpasser l'une l'autre, les diverses civilisations offrent trop souvent un bien douloureux spectacle d'antagonisme et de haine, de lutte et de rivalité. Et tels sont précisément les conflits que la Semaine sociale de Versailles entend dénoncer, pour en mieux faire ressortir l'unique, nécessaire et souveraine solution.

Or, le christianisme se présente, ici comme ailleurs, en libérateur, en sauveur. Il réalise en effet *l'homme nouveau*, moralement perfectionné comme individu et comme membre de la société, habitué à considérer les biens d'ici-bas, surtout la vie présente, comme le moyen de s'élever à une vie supérieure et éternelle. Ainsi il travaille à accomplir sur le plan spirituel une œuvre de compréhension pacifique et bienfaisante, et en s'adressant, avec ses notes d'universalité et d'unité, à ce qu'il y a de constant et d'identique chez tous les hommes, il les rapproche par le fait même et resserre leurs liens d'amitié, ou mieux, de parenté, au sein de la grande et unique famille des enfants de Dieu et des frères de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Car, malgré les variétés et les contrastes, l'homme reste l'homme en quelque temps et en quelque pays qu'il vive. Sa création est marquée au coin de l'unité. La nature humaine, douée d'intelligence et de volonté, provenant d'une seule souche originelle, issue d'un même principe et destinée au même bien suprême, qui est Dieu, se doit de retrouver en son fond, à tous les stades de son progrès matériel et spirituel, les mêmes nécessités vitales, auxquelles seul le christianisme peut répondre exhaustivement. Elargissant, en outre, à l'humanité tout entière, sans distinction, les infinis trésors de l'ordre surnaturel dont Notre-Seigneur a constitué l'Eglise dépositaire et distributrice, le christianisme fait sien le programme de l'Apôtre : *Omnia et in omnibus Christus.* (*Col.* III, 11.) C'est par là qu'il informera toutes les civilisations en leur donnant une âme commune.

Mais cela ne signifie pas, il faut bien le remarquer, que l'Eglise veuille faire, parmi les peuples, une œuvre de nivellement, d'unification, d'uniformité, qui serait contre nature. L'histoire prouve à quel point l'Eglise s'est toujours montrée respectueuse de leurs caractères distinctifs, de leurs apports particuliers et légitimes. Aussi, fidèle à son divin mandat de procurer le salut des âmes, s'est-elle toujours prononcée contre un particularisme religieux qui prétendrait que la révélation et le salut fussent l'apanage d'une civilisation plutôt que de telle autre.

Saint Paul n'a-t-il pas proclamé l'universalité du plan rédempteur quand il a dit que Dieu veut *omnes homines... salvos fieri et ad agnitionem veritatis venire ?* (*I Tim.* II, 4.) Au contraire des cultures d'invention humaine, toujours limitées, incomplètes, faillibles, le christianisme, débordant le temps et l'espace et resplendissant de lumière et de vertu, s'adresse, en effet, à tous les hommes, les prenant comme ils sont et où ils sont, pour les conduire *ad montem, qui Christus est*, même par des sentiers différents. Le christianisme, en définitive, n'est-il pas, ne doit-il pas être, de par la volonté de l'Homme-Dieu, qui est venu *ut vitam habeant et abundantius habeant*, le souverain inspirateur et le puissant ferment de toutes les cultures et de toutes les civilisations ? Et quel gage de collaboration, de prospérité et de paix n'en résulterait-il pas aussitôt !

C'est à ce nouveau triomphe chrétien que la XXVIIIe Semaine sociale entend apporter une efficace

urgente contribution, qui sera d'autant plus préciée que notre horizon est lui-même obscurci s plus menaçants nuages, de nos jours surtout où criminelles entreprises vont jusqu'à l'exaltation toutes sortes d'idoles, voire même à la destruction du sentiment religieux, sous le couvert d'un héisme érigé en principe de civilisation.

Ce sera une fois de plus l'heureuse démonstration la perpétuelle vitalité de la doctrine chrétienne r laquelle la lumière de l'éternelle Vérité a lui ns les ténèbres; et une fois de plus aussi on devra convaincre de la force intrinsèque des paroles de sus-Christ pour sauver de la déroute la société et acheminer sur la voie de la prospérité temporelle ssi bien que du bonheur sans fin.

En rappelant à votre Semaine sociale des principes ssi urgents que salutaires, Sa Sainteté songe volonters aux perspectives qu'à cette occasion vous allez nsidérer en développant votre magnifique programme et aux nombreux et précieux avantages de synthèse, dont il appartiendra au très zélé pasteur Versailles de dégager le sens supérieur en illustant « la transcendance de l'Evangile sur toute civisation ».

C'est dans ce sens que l'Auguste Pontife forme s vœux paternels et, pour mieux vous assurer assistance divine et la lumière d'en haut, il ajoute tout cœur le secours de ses prières et daigne nvoyer au dévoué président, au corps professoral, ıx guides bienveillants et à tous les auditeurs des emaines sociales de France la Bénédiction apostoque.

Veuillez agréer, Monsieur le commandeur, avec es vœux personnels de nouveaux et légitimes ıccès, l'assurance de ma haute considération et de on religieux dévouement.

[10. 7. 36.]

E. card. PACELLI,
*secrétaire d'Etat de Sa Sainteté.*

---

## ACADÉMIE FRANÇAISE

# Réception de M. Georges Duhamel, successeur de G. Lenotre

M. GEORGES DUHAMEL ayant été élu par l'Académie française à la place vacante par la mort le M. LENOTRE, y est allé prendre séance le jeudi 5 juin 1936 et a prononcé le discours suivant :

## Discours de M. Georges Duhamel

### Remerciements.

### L'Académie, précieux modèle de pérennité et d'universalité.

MESSIEURS,

Depuis vingt ans, depuis les heures les plus conuses de la guerre, l'homme que vous accueillez ujourd'hui s'est interrogé chaque jour sur les vœux t les caprices d'une civilisation dont nous sommes n même temps les inventeurs, les bénéficiaires et es victimes. Chaque jour, songeant à sa postérité qui lui présente une image vivante et familière de l'avenir, il a formé des souhaits pour que notre monde ne succombât pas trop volontiers aux délices de la métamorphose et conservât l'amour de certaines valeurs morales, de certaines valeurs qui seraient périssables dans la mesure où nous consentirions à leur anéantissement.

Cet homme, à vos regards, méritait-il qu'on l'assistât dans sa tâche, qu'on le rassurât dans son inquiétude et qu'on le confirmât dans sa ferveur ? Je pourrais le croire, Messieurs. Et quand je songe à ce que vous représentez, je vois que vous avez, pour ce faire, une éminente faculté.

Trois siècles d'autorité, de labeur et de gloire ! Quel exemple et quel paisible défi ! Autour de vous, les institutions se délitent, le régimes abdiquent, les empires trébuchent. Cependant, vous continuez de siéger et d'accomplir votre devoir. Toutes les nations vous imitent. L'univers sent obscurément qu'une ténacité si sereine est un témoignage et sans doute une condition de son équilibre moral.

Tous ceux que vous avez distingués vous ont dit leur contentement en termes parfois ingénieux et parfois magnifiques. Souffrez que je vous adresse mon grand merci, non seulement parce que vous m'avez admis à partager les nobles obligations qui sont votre bien le plus enviable, mais encore parce que, dans un âge d'incertitude et d'inconstance, vous donnez un précieux modèle de pérennité.

Si, par votre seule existence, et dans la mesure où peuvent y prétendre les œuvres humaines, vous rappelez l'esprit au respect du permanent, vous ne laissez pas de lui communiquer à votre façon, qui est paradoxale et autoritaire, le sentiment de l'universel. Il faut avoir beaucoup voyagé, il faut avoir souvent passé les frontières de notre patrie pour comprendre à quel point l'Académie française est française. Il faut avoir suffisamment vécu pour tirer profit de votre leçon, qui est celle de nos classiques, et pour saisir l'universel à travers le national.

Je viens de dire : « Il faut avoir suffisamment vécu... » Cette phrase, qui, dans ma bouche, pourrait vous paraître présomptueuse, m'offre la chance et le détour d'un nouveau remerciement. J'ai la joie, paraissant parmi vous, d'y pouvoir saluer des maîtres qui m'ont, quand j'étais à ce moment de la jeunesse où parvient l'aîné de mes fils, aidé dans la plus belle des entreprises et dans la plus exaltante des épreuves : la découverte du monde et la conquête de mon âme. Que M. Henri de Régnier ne soit point ici, parmi vous, pour agréer cet hommage de reconnaissance affectueuse, voilà ce que je ne peux voir sans douleur, sans déchirement.

Les deux illustres écrivains dont je vais évoquer le souvenir n'ont pas été mes maîtres; je veux dire que je n'ai pas eu l'heureuse fortune de les rencontrer à l'âge où l'adolescent cherche son orient. C'est beaucoup plus tard qu'il m'est arrivé d'abord de pousser des reconnaissances, puis d'organiser des expéditions dans les territoires vastes, prospères, touffus et pourtant accessibles que représentent les œuvres de vos deux confrères. En vérité, deux œuvres bien propres, par leurs dimensions imposantes, à frapper l'apologiste d'une sincère timidité. Je dois vous l'avouer aujourd'hui, Messieurs, aux raisons purement altruistes qu'un homme peut avoir de redouter la mort, j'en ajoutais, depuis quelques mois, une toute particulière quand il m'arrivait de songer à l'embarras où, défaillant, je risquais de précipiter mon successeur. Je me décide à vous en parler puisque, dans quelques minutes, je vais me sentir affranchi de cette pensée que vous voudrez bien me permettre de juger surérogatoire.

RENÉ BAZIN

## Une grande œuvre et une grande carrière.

Je n'ai pas connu René Bazin. Je ne l'ai jamais vu. Je n'ai jamais entendu le son de sa voix ; je n'ai jamais éprouvé la pression de sa main. J'en ai d'autant plus de regret que j'attache grand prix à de telles expériences humaines. J'étais encore jeune homme et je venais de publier un poème dans l'une de ces petites revues où Paul Valéry voit avec raison les laboratoires des lettres, quand je reçus, de René Bazin, lecteur inespéré, quelques lignes empreintes d'une sollicitude exquise. A cette correspondance, qui jette beaucoup de lumière sur la générosité d'un artiste mûr et glorieux, se réduit l'histoire de nos relations littéraires. Il serait donc bien audacieux au commentateur de vouloir jouer les portraitistes. Vais-je vous décrire une personne que vous connaissez mille fois mieux que je ne la connais moi-même, une personne qui a fréquenté vos assemblées pendant plus de trente ans, une personne dont vous avez pu juger, estimer, aimer, le caractère en même temps que les ouvrages ?

Au surplus, l'éloge de René Bazin a été composé par M. Lenotre. La page est belle, alerte, séduisante. On regrette que lecture solennelle ne vous en ait pas été donnée. M. Lenotre, fort malade, était le premier à s'affliger de ce manquement. Il a fait en sorte de le pallier en publiant le texte de son hommage. J'aurais scrupule à marcher sur les pas d'un narrateur aussi habile, aussi bien instruit de toutes choses.

Avant d'accomplir un devoir qui m'est un insigne plaisir, j'ai voulu revoir les fastes de votre compagnie. Les éloges que j'ai relus sont fort variés dans la substance et dans le ton. Certains expriment l'effusion d'une amitié parfaite. D'autres empruntent leur intérêt à la sincérité de la narration biographique. Certains sont des plaidoyers admirables, et je n'oserais pas affirmer que l'avocat plaide toujours « non coupable ». J'ai formé le propos, pour laisser à M. Lenotre le bénéfice entier de son beau discours, d'examiner avec vous quelques-uns des problèmes que soulève toujours l'exemple d'un écrivain fécond et réputé, quelques-uns des problèmes que, justement, nous présentent l'œuvre et la vie de René Bazin.

De certains auteurs on dit qu'ils possèdent une grande œuvre, et d'autres on pense qu'ils ont fait une grande carrière. De René-François-Nicolas-Marie Bazin, nous pouvons déclarer qu'il a fait une grande œuvre et une grande carrière. Plus de vingt romans, six recueils de nouvelles, onze livres d'impressions, d'essais, de mélanges, plusieurs ouvrages de biographie qui s'élèvent à l'apologétique, des poèmes, des articles, des écrits de toute nature, prodigués dans la presse et les revues, voilà pour l'œuvre. Elle est imposante. Les arguments de quantité ne sont, dès que l'esprit souffle, d'aucune considération. Je n'oublie pas que le message de Baudelaire, comme celui de Mallarmé, remplit tout juste un volume. Tel, il suffit à me combler. Instruit toutefois, et dès l'enfance, à l'effort persévérant, j'admire les œuvres généreuses. Je ne suis pas de ceux qui reprochent à Schubert ou à Jean-Sébastien Bach cette féconde magnificence dont les âmes ferventes découvrent chaque jour quelque nouvelle raison d'être éblouies.

## Son œuvre est dominée par le « don de certitude »

L'œuvre de René Bazin s'est construite, régulièrement, au long d'une vie qui, pour le spectateur, apparaît noble et harmonieuse. René Bazin est mort dans sa 79e année. Il a consacré une part de cette longue vie à l'enseignement, qu'il aimait ; une au[tre] part, la plus considérable sans doute, à la litté[ra]ture. Il a, comme les patriarches de la Bible, eng[en]dré une belle descendance. Les lettres lui ont don[né] un auditoire qu'il n'est pas excessif de quali[fier] immense, et une gloire qui touche à la popular[ité]. De bonne heure, il a rallié les suffrages de l'A[ca]démie et il a joui longtemps de cette faveur. N'est[-ce] point là ce que l'on appelle une brillante carriè[re]

Comment ne point admirer la constante, l'exa[cte] unité de cette œuvre et de cette vie ? Dans l'ord[re] moral, social, religieux, René Bazin n'est po[int] l'homme des expériences. C'est l'homme de la f[oi]. Plus justement, et comme on a pu le dire, c'[est] l'homme de la grâce. Heureuses les causes qui s[us]citent de tels serviteurs ! L'historiographe consid[ère] cette existence fermement déterminée, cette existe[nce] rassasiée de travaux et de certitudes, et il sent q[ue] son éloge devrait se détourner aussitôt de la créat[ure] humaine pour chercher une destination plus hau[te].

Les dons du romancier, de l'écrivain, du poè[te], ces dons précieux que je me permettrai tout [à] l'heure d'évoquer devant vous sous une lumiè[re] amicale, on peut les admirer, sans doute. Mais [le] don de certitude, voilà bien, Messieurs, celui q[ui] me paraît entre tous enviable, et j'en connais q[ui] l'envient chaque jour, chaque soir, à l'heure c[ù] congédiés du siècle, ils s'efforcent d'oublier n[os] malheurs pour songer à notre misère.

Beaucoup d'hommes de ma génération, saisis, [au] sortir de l'enfance, dans la tourmente des idé[es], ont éprouvé cruellement le drame qui met a[ux] prises le génie de l'espèce et ses propres ouvrag[es]. Un tel drame touche à la nature et au destin [de] toute connaissance. Un tel drame bouleverse [en] même temps les sages dans leur thébaïde, les a[r]sans à l'établi, les laboureurs sur leurs guére[ts]. Un tel drame, se pourrait-il qu'un écrivain com[me] René Bazin n'en eût pas senti l'angoisse ? Il [y a], tout au contraire, consacré certaines de ses plus be[lles] pages. Mais René Bazin était de ceux qui, tout [en] s'affligeant du désordre moral, social et idéo[lo]gique, sont sûrs d'en connaître les causes et même [le] remède. René Bazin était de ceux qui portent a[vec] eux et leur refuge et leur consolation. Et c'est b[ien] cela qu'on peut lui envier.

## Certitude au milieu des ténèbres et de l'indécision qui caractérisent le XIXe siè[cle]

Pour l'observateur de sang-froid, le XIXe siè[cle] apparaît aujourd'hui comme ivre de ses victoir[es]. En vérité, nous avons été nourris dans le sentim[ent] que tous les problèmes étaient résolus ou que, [du] moins, ils ne tarderaient pas à l'être. Je songe [au] temps où les applications de la méthode inducti[ve] non seulement bouleversaient le monde, ce qu'el[les] n'ont pas achevé de faire, mais encore enchantaie[nt] les esprits les plus circonspects. Articulé par [des] voix enthousiastes, le mot de civilisation rendait [une] sonorité délicieuse et totalement rassurante. Qua[nd] il célébrait ses conquêtes, l'heureux XIXe siècle [ne] semblait pas même entrevoir que, chaque saiso[n], toute conquête veut être recommencée. Non cont[ent] d'engendrer, d'organiser et d'assouvir aussi, [par] ses prestiges, un essaim de besoins nouveaux, [le] génie scientifique ne dédaignait pas de s'intéres[ser] à nos plus vieilles infortunes : autour des lamp[es] familiales, on parlait avec une touchante confian[ce] du jour prochain où toutes les maladies seraie[nt] connues et conjurées. Plusieurs l'étaient, en eff[et]. Le grand Louis Pasteur, père de la biologie modern[e], venait de créer un monde et d'accomplir div[ers] miracles. On aimait à penser que toute recette ét[...]

-finitive. Les problèmes sociaux, dont nous savons mieux en mieux qu'ils gardent une inépuisable serve de venin, montraient à la lumière du laboratoire une apaisante bénignité. Pas une querelle le savoir ne dût purger. Pas un abîme que la raison ne parvînt à rendre habitable. La société littéraire ne manquait point à répandre sur cette conjoncture les essences et les baumes d'un lyrisme délirant. On ne peut affirmer que les philosophes se soient tenus constamment à distance de ce vertige. Surprenante époque ! L'agnosticisme lui-même connaissait les rigueurs, les entraînements les exigences d'une foi positive.

Le tocsin de 14 a mis fin, pour nous, à cette délectation. Le XX^e siècle commençait vraiment avec la guerre. Il nous fit presque aussitôt comprendre que bien des procès allaient venir en appel. Et le premier fut justement celui de cette civilisation dont nos pères avaient tiré si grand orgueil et dont le vieux monde était conduit à faire si mauvais usage.

Ce fut, pendant les nuits de guerre, un poignant sujet de méditation pour les jeune hommes engagés dans l'aventure. Ainsi donc, la civilisation divorçait d'avec elle-même. Nombre de ses fruits étaient empoisonnés. Une fois de plus, le mal s'était, à nos regards, présenté sous le déguisement du bien — que dis-je ? mêlé au bien, indissolublement confondu avec le bien. Telles étaient les pensées de plusieurs d'entre nous, soldats, dans les instants où l'œuvre de Mars semblait nous accorder relâche.

Cinq lustres ont passé, Messieurs, et le XX^e siècle n'a point reculé devant son ingrate besogne. Il n'a certes pas détruit l'œuvre du siècle précédent, du moins jusqu'à cette minute ; mais il l'a chargée de gloses, de restrictions et de ratures. L'idée de civilisation se reconstruit péniblement dans les esprits. Elle est encore en péril. Nous savons, maintenant, qu'elle ne sera plus jamais simple, plus jamais limpide, plus jamais heureuse. Nous ne vivrons plus avec elle en état de confiance parfaite. Les désordres sociaux, provoqués ou aggravés par les variations du régime scientifique, n'ont encore, en aucun pays, parfait la somme de leurs ravages. Cependant, les alchimistes de la connaissance poursuivent leur salutaire et déconcertante critique. Les mathématiciens ont commencé de révoquer en doute les postulats, les axiomes et donc les théorèmes de leur doctrine. Chaque notion, dès qu'on la considère avec rigueur, livre deux figures d'elle-même : d'abord une figure scolaire, qui est évidente et, somme toute, fausse, ensuite une figure secrète, ésotérique, et dont les spécialistes savent qu'elle est probablement plus proche de la vérité parce qu'elle est fuyante et incertaine. Les plus clairs présents du savoir n'ont pas laissé de nous donner de l'inquiétude. On a pu craindre que les découvertes de la microbiologie, qui nous ont pourvus de remèdes ingénieux, ne fussent, un jour, utilisés pour corrompre et pour détruire. Par bonheur, jusqu'ici, la nature se prête mal à cette trahison. Elle nous réserve, en revanche, d'autres sujets d'alarme. Nous savons maintenant que, dans les sciences de la vie, aucun résultat n'est jamais définitif. Les maladies naissent, vivent et meurent, comme des civilisations. Les thérapeutiques suivent à tâtons les traces du capricieux adversaire. L'œuvre de Pasteur, orgueil du dernier siècle, domine encore la biologie, mais elle s'est ébranlée, mise en mouvement. Semblable aux « péninsules démarrées » dont parle Arthur Rimbaud, l'œuvre de Pasteur s'éloigne au fil du nouvel âge. L'œuvre de Charles Nicolle grandit maintenant sous nos yeux.

L'agnosticisme hésite et se réserve. Des savants comme celui que je viens de vous citer reconnaissent, au terme d'une vie de recherches, que la raison est impuissante à expliquer tous les phénomènes de la vie, tous ces phénomènes dont ils ont fait leur ardente et patiente étude. De tels esprits n'abandonnent certes pas l'exercice de la raison : ils se résignent à ne pas lui demander ce qu'elle ne saurait nous donner.

### L' « homme d'une doctrine religieuse ».

Comment pourrait-on considérer sans déférence l'homme qui s'avance à travers ces fantasmes et ces ténèbres en portant une lampe à la main, une lampe fixe et fidèle ? Vous le savez, Messieurs, c'est de René Bazin que je parle.

C'est une rude et décevante épreuve que de chercher, chaque matin, pour vivre toute une journée, quelques miettes de certitude. Refaire chaque jour son chemin, rassembler des règles en déroute, recomposer une morale qui permette de résister à la poussée des événements, à la pression des hommes, à la chaleur des passions, cela demande un grand effort. Et quand l'univers entier trébuche dans l'indécision, le chercheur solitaire se sent cruellement saisi du désir d'appeler à l'aide.

La pensée de René Bazin, au milieu de tels conflits, semble bien soutenue par la grâce. A la suivre dans ses démarches, l'observateur troublé se demande comment un si précieux bienfait peut demeurer un privilège. Mais laissons là cette vieille et vaine anxiété. Contentons-nous d'admirer. René Bazin fut l'homme d'une doctrine religieuse. Cette doctrine répond à tous les besoins. Elle contient une métaphysique, une morale et même une politique. Elle est stricte et cohérente. Elle donne réponse aux interrogations les plus hardies. Elle aide à vivre, et à mourir. Elle est éprouvée depuis des siècles. Vraiment, celui qui s'est éloigné de cette doctrine peut encore la considérer avec étonnement et respect.

### Ayant de la vie une conception cohérente et close, il a lutté pour enrichir et propager sa croyance.

Cette doctrine, pour être efficace, exige une obédience parfaite. L'œuvre et la vie de René Bazin sont des exemples de soumission. L'âme soumise dans la joie ne manque ni d'élan ni de jeu. René Bazin a bien travaillé, bien guerroyé pour ce qu'il aimait. Il avait, de la vie, une conception cohérente et close, mais il pouvait lutter pour enrichir, illustrer et propager sa croyance. Il a lutté, en soldat et en partisan. On parlait beaucoup, jadis, du romancier impassible, sévère comme l'historien, froid comme le naturaliste de laboratoire. René Bazin n'est point tel. Il ne cèle ni son amour ni son ressentiment. Il manifeste toutes les exigences d'une religion sincère. Cet homme doux devient redoutable quand il se sent meurtri dans sa ferveur. Il a l'horreur des tièdes et les fustige d'une main vengeresse. On trouve, dans *l'Isolée*, un portrait de prêtre concordataire qui montre avec quelle âpreté René Bazin renvoie les tièdes à l'ennemi. Il a bien du mal à cacher que les sceptiques l'indisposent, et c'est d'une encre aigrelette qu'il s'amuse à représenter, dans les *Etapes de ma vie*, l'écrivain qui fut, parmi vous, le prédécesseur de Paul Valéry.

Et puis, cette pugnacité, tantôt franche et tantôt subtile, cède parfois devant l'émouvant désir de voir le monde et les hommes sous une lumière miséricordieuse. Toujours charitable avec les petites gens, qu'il peint d'une brosse délicate, il a des mouvements de tendresse pour ses pairs. Il dit à l'un de

vos confrères, dans un moment d'abandon : « Vous êtes un païen, Monsieur ; mais vous m'inspirez quand même une sympathie très vive, et je vous réserve toujours une place dans mes prières. »

## René Bazin, romancier chrétien.

### Un hymne aux vertus traditionnelles.

La leçon de René Bazin, devons-nous la chercher dans une foi que nous savons, dès le principe, inimitable ? François Mauriac écrivait naguère : « Un romancier chrétien dont la vie n'est que noblesse, sagesse et pureté — comme apparaît à tous les yeux celle de M. René Bazin, — transpose aisément au dehors de lui cette victoire que la Grâce ne cesse de remporter en lui. » Et je lis encore, feuilletant les mêmes pages exquises : « La Grâce, cela aussi, cela surtout est le réel, cela surtout fait partie de notre expérience habituelle, quotidienne. » Or, cette Grâce, que nous trouvons ici ornée d'une ardente majuscule, cette Grâce que l'on peut requérir chaque minute de toute une vie et ne recevoir jamais, qui donc oserait en tirer leçon ? En revanche, on peut, dans un système de pensée qui procède par plaidoiries et démonstrations, chercher des lumières et la substance d'un enseignement. Au carrefour de deux siècles, René Bazin se manifeste à nous comme un chevalier de la tradition.

Tradition ! Voilà, sans nul doute, un mot que la plupart des jeunes hommes n'entendent pas sans impatience. Il évoque trop souvent, à leur mémoire, le souvenir des magisters, de la férule et du pensum. Il se confond volontiers, pour des âmes non mûries, avec l'image d'un monde en garde contre ses rêves, résolu tenacement à se détourner de son destin. Pour beaucoup de jeunes hommes, l'idée de tradition s'opposerait, paralysante, à l'idée de révolution qui, seule, serait vivace et féconde.

La jeunesse n'est pas si comblée, dans notre époque difficile, qu'on puisse lui faire grief et de son inquiétude et même de ses espérances. On aimerait à l'entretenir sans avoir à la consoler. On voudrait lui donner carrière sans la pousser dans l'aventure. Lavé de son sens démagogique, dont M. Lenotre, tout à l'heure, n'aura pas grand mal à nous inspirer la plus sincère horreur, l'idée de révolution reste liée, dans la dialectique moderne, à l'idée d'une transformation radicale présentant un caractère de progrès. De Lavoisier, de Berthelot, de Pierre Curie, on dit volontiers qu'ils ont déterminé, par leurs travaux, une révolution de la science. On pourrait citer maints philosophes, des artistes, des poètes, que l'on dit révolutionnaires parce qu'ils furent doués d'un esprit original. Dans ces exemples, la mystique du bouleversement cherche et pense trouver des thèmes. Il faut que l'espoir et le goût des mutations soient vivaces au cœur des hommes pour leur faire oublier que les expériences sociales, quand elles sont imprudentes, se payent de hideux désordres.

Parce qu'elle est sobre de promesses, parce qu'elle parle non de renverser mais de maintenir, la tradition enchante rarement les âmes bouillantes, les âmes tendues vers l'avenir. Il faut avoir cruellement vécu pour comprendre que, dans l'agitation destructrice du monde, conserver, c'est créer. Entre une pensée séduisante et une pensée prudente, il est peut-être naturel que des forces juvéniles optent pour la témérité. Mais où est la témérité ? Je réponds : loin de la panique.

Il est vain d'opposer dans l'absolu deux idées qui, chaque jour, sous nos yeux, s'affrontent dans la réalité. Il est tout à fait possible qu'à certaines heures du monde la transformation révolutionnaire du spirituel ou du temporel paraisse vraiment souhaitable, même à des esprits rassis; mais quand, saisie de frénésie, la société humaine semble ne connaître plus d'autre tradition que celle du désordre, toute énergie saine doit se consacrer au salut de l'équilibre. Nous sommes loin des époques paresseuses où la tradition prend le visage de la routine. Il n'est vraiment pas question de réveiller un monde qui ne sait même plus dormir. Le juste médecin, contemplant ce monde malade, pense que la réflexion, le calme et la réserve sont des remèdes illustres.

On trouve dans l'œuvre de René Bazin un hymne aux vertus traditionnelles. A chaque page de chaque livre, l'amour et le respect de la tradition se manifestent par des images, des élans, des apostrophes et des prières. Au début de *la Terre qui meurt*, on peut lire une fort belle page où se déclare la généreuse passion du romancier. « Dans cette salle, dit-il, où la famille était en ce moment rassemblée, que de mères, que d'enfants, que d'aïeux unis ou résignés avaient vécu ! Dans ces hauts lits qui garnissaient les murs, quelles lignées innombrables avaient été conçues, nourries, s'étaient couchées enfin, tranquilles, pour la dernière fois ! On avait souffert là, et pleuré, mais on n'avait point été ingrat. Toute une forêt aurait été remise sur pied, si le bois brûlé dans cette cheminée, par les gens du même nom, avait pu reprendre racine. »

## René Bazin, poète.

### Il a le « pouvoir d'émotion ».

J'ai dit le romancier. C'est un autre mot qui me venait aux lèvres. René Bazin est un poète. — Ce présent de l'indicatif vous marquera, Messieurs, le crédit que je donne à sa mémoire. — Le don de percevoir les êtres et les phénomènes avec la vivacité, l'ingénuité que dut montrer le premier homme ouvrant les yeux au premier jour de la création, voilà, sans nul doute, le don essentiel du poète, et, ce don, René Bazin en jouit. Le poète est celui qui possède un double pouvoir d'étonnement et de représentation, celui qui ne se lasse point d'aimer et de peindre, celui qui chérit d'un même cœur et l'objet et les instruments de son art.

Cette ardente curiosité vivifie toute l'œuvre de René Bazin. Mais c'est dans la peinture du paysage, des hameaux, des intérieurs rustiques, de la nature vivante, des humble familles, des petites gens, paysans et marins, c'est là qu'il atteint le plus sûrement à la rareté. Il est admirable pour figurer une lande en fleur, une salle de ferme, le clair-obscur d'une église, un vieux laboureur aux « mains méritantes », une nichée de petits mésangeaux, un attelage de bœufs fumants dans le brouillard matinal. Il entremêle ses peintures de réflexions vives et fortes qui exhalent un merveilleux parfum de terroir. « Il n'est pas, dit-il, de souvenir, parmi les hommes, qui dure aussi longtemps que l'odeur d'un brin de lavande. » Il connaît mieux la nature que beaucoup de naturalistes patentés. Il faudrait citer cent tableaux. Je n'en donnerai qu'un. Le voici : « Quand les deux domestiques entrèrent au bas de la pièce, par la barrière blanche, une perdrix, qui avait son nid dans l'herbe, s'envola ; un loriot s'éleva d'un chêne de bordure et se laissa porter au vent, l'aile ardente de soleil ; un râle de genêt se faufila entre les touffes et remonta dans le fourré, en jetant son cri de crapaud, et il y eut alors un silence d'épouvante dans le monde des bêtes que l'herbe avait logées, qui avaient grandi avec elle et crû en elle. Les grillons eux-mêmes se turent une seconde.

faux traçait une avenue, et la serpe épointait ronces, au bord de la grande prairie. » Vous le yez, René Bazin vit avec les plantes, les bêtes, êtres animés ou inanimés. Il est bûcheron, tâche-ı, pêcheur et chasseur. Il donne des recettes ur faire cuire les fèves qui servent à prendre le isson. Il prononce un éloge pertinent du vin Anjou. Il nous fait goûter, d'un mot, au cidre, muscadet, au fricot de ses bonshommes. Il nous sse aux narines l'odeur des nourritures, des foyers des maisons. Il a l'oreille sensible et choisit ellemment les noms de ses personnages. Cette rfection onomastique fait oublier les artifices de documentation, et nous donne le sentiment de connaissance véritable. René Bazin est d'Alsace ec les Oberlé, de Lyon avec les Mouvand, du rais avec les Lumineau, de Bretagne avec les guern, et de vingt autres régions de la France. rfois, le lecteur, inquiet, de cette omniscience, oque le crayon et le calepin de l'enquêteur; mais est bien vite rassuré. Comment ne le serait-il s? René Bazin possède une vertu qui détermine ssentiment: il a le pouvoir d'émotion. Son uni-rs peut ne point ressembler au nôtre: qu'importe! né Bazin parvient aisément à nous émouvoir. Il t nous tirer des larmes. Il est de grands maîtres i n'y parviennent jamais.

**ivant là encore la tradition,**
**il respecte la langue française.**

Il obtient ce beau résultat par les moyens les plus nples. Il aime la langue. Il s'en sert et la célèbre ec une sorte d'innocence. « Quelle joie, s'écrie-t-il ns ses souvenirs, quelle joie que du français pur, ein, harmonieux! » Un français tel, il en produit ec une aisance parfaite. Je disais tantôt que, dans rdre moral et social, René Bazin n'était pas omme des expériences. J'en pourrais dire autant ce qui concerne le métier d'écrivain. René Bazin a cure des expériences littéraires. Il n'a visiblement 'un seul et fidèle souci : respecter, ici comme ail-ırs, la tradition, se servir loyalement d'un outil 'il a reçu bon et qu'il ne gâtera certes pas. Il jouit une paisible sécurité technique.

**Profitant des essais poursuivis par le naturalisme,**
**il en évite les extravagances.**

Est-ce à dire qu'il ait assisté, complètement impas-ble, aux recherches de son temps? Je ne le crois s. Il est même évident qu'il a tiré profit des essais ursuivis par le naturalisme. Bon artisan, il a dû en server les méthodes et les ouvrages, sinon la doc-ne.

L'influence du milieu, de l'hérédité, voilà sans cun doute ce qu'il a consciencieusement étudié. en a dégagé quelque enseignement, sans tou-ois succomber à l'ivresse. Les gens de laboratoire, rmi lesquels j'ai passé de longues années et que connais un peu, cultivent des hypothèses dont gens de lettres ont une tendance enthousiaste à er des convictions. Darwin, Lamarck et Spencer aient sans doute plus étonnés que satisfaits s'ils uvaient lire les ouvrages d'une littérature qui est urtant la fille adultérine de leur pensée. J'ose oire que, malgré son inclination pour le phéno-ene tératologique, M. Freud considère avec réserve essais romanesques et dramatiques où l'on peut onnaître l'arrière-faix de son singulier génie. Il t de la prudence pour introduire dans l'œuvre rt les données et les arguments de la science.

**La question de la thèse et le problème du sujet.**

**Un artiste au cœur pur**
**peut faire triompher les recettes les plus contestables.**

La talent de René Bazin était beaucoup trop franc et naïf pour céder à de tels engouements. Son heureuse nature l'a même sauvé d'un péril qui menaçait presque tous les romanciers de son époque. François Mauriac s'exprime, à ce sujet, fort exactement dans le petit livre dont j'ai déjà fait mention et qui rend mon éloge bien superflu. « Que le dépeuplement des campagnes, dit-il, et que la question de l'Alsace avant la guerre aient pu être le point de départ de ces deux chefs-d'œuvre : *la Terre qui meurt* et *les Oberlé*, nous le constatons avec admiration, sans comprendre qu'une telle méthode ait pu aboutir à cette réussite. » Nous trouvons ici posés, avec une courtoise netteté, non seulement la question de la thèse, qui semble aujourd'hui jugée, mais encore le problème du sujet. Nous commençons à savoir, instruits par maintes recherches et maintes aventures, que le roman supporte moins bien que le conte philosophique les servitudes intérieures de ce que l'on nomme le sujet. Nous commençons à comprendre que le roman, peinture de la vie, doit se défier du sujet, doit même renoncer au sujet. Mais René Bazin nous démontre avec simplicité que, maniées par un artiste au cœur pur, les recettes les plus contestables peuvent triompher d'elles-mêmes et donner des œuvres excellentes.

J'ai dit « un artiste au cœur pur », et je veux croire que cet hommage eût trouvé sensible l'auteur de *Magnificat*. Le plus affectueux des commentateurs ne songe assurément pas à lui reprocher « de ne pas user de certaines épices »; mais il dit avec une verte franchise : « N'attendons pas de lui une descente aux enfers. » Or, si j'en crois ses biographes et ses proches, René Bazin éprouvait de l'irritation à se voir considéré comme « un auteur de tout repos », car il est dit que les hommes comblés, eux-mêmes, cherchent des occasions de souffrir et d'adresser quelque reproche à leur destin.

**Imagier de la foi.**

**Parfois il abandonne l'anecdote pour s'enfoncer dans l'éternité.**

Il m'est arrivé plusieurs fois, parlant de René Bazin, d'employer le mot de peintre, et ce mot convient à l'objet. Plus juste peut-être me paraîtrait le mot d'imagier.

Il y a, dans la peinture dite « de chevalet », un caractère d'absolu, d'indépendance ou, mieux, d'insubordination. Une telle peinture est ce qu'elle est : elle ne veut rien démontrer, rien compléter, rien commenter, rien orner. L'image, au contraire, enrichit les pages d'un livre ou même les murailles d'un temple. Elle explique et parachève. Elle est, essentiellement, relative à quelque autre pensée. Elle sert, souvent avec magnificence, une cause dont elle accepte l'empire.

Parce que son œuvre est tout entière soumise à une telle cause, René Bazin apparaît à mes yeux plus souvent un imagier qu'un vrai peintre. Il est imagier de la foi. Cette œuvre infiniment variée a, des belles images, les vertus et les défauts. En général, elle se développe selon deux dimensions. Elle n'est pas stéréoscopique. Il arrive pourtant que l'artiste quitte son plan familier et, d'un brusque élan, pénètre dans la troisième dimension.

Messieurs, je regardais un jour avec étonnement certain tableau de Courbet qui se trouve au musée

de Nantes et qui représente des femmes en train de vanner du grain. Voilà certes ce que l'on pourrait appeler un « tableau à sujet ». Traité par tout autre peintre, un tel sujet fût demeuré dans le domaine de l'anecdote. Or, tout naturellement, Courbet nous introduit dans le domaine de l'éternel. Vermeer peint souvent des tableaux dont l'argument aurait pu séduire et sans nul doute a séduit les petits maîtres : une fermière verse du lait dans un broc, une dame rêve devant la lettre qu'elle vient de tirer d'un coffret. Alors que Gerard Terburg ou Pieter de Hooch seraient demeurés, non sans grâce, à l'anecdote, Vermeer nous conduit tout de suite à l'éternel. Aucun stratagème critique ne permet de discerner les artifices nécessaires à cette magie. Il est même peu probable qu'elle soit assujettie à des artifices techniques. Elle est, ineffablement, le secret de l'âme créatrice.

M. Lenotre, dans la préface d'un de ses recueils, tâche de marquer la différence entre l'anecdote et l'histoire. Il me semble encore plus nécessaire de faire le départ entre l'anecdote, c'est-à-dire l'accident, et ce qui est la substance même de notre connaissance humaine, ce que j'ose, en bref, appeler l'éternel, non sans éprouver qu'il y a de l'ambition, du désir et du regret dans un tel mot.

Ce problème de l'anecdote et de l'éternel a tourmenté les peintres. Il n'intéresse pas moins les romanciers. J'ai dit que, parfois, René Bazin, imagier magnifique, pénétrait soudainement dans la troisième dimension du monde et nous y entraînait à sa suite. C'est bien à de tels moments qu'il abandonne l'anecdote pour s'enfoncer dans l'éternité, dans cette éternité de l'homme dont nous savons qu'elle est infirme et incomplète, mais qu'elle est quand même notre refuge contre l'ignorance et le néant.

### Le monde qu'il a peint est humain, loyal et respectable.

### Romancier des honnêtes gens.

Messieurs, je rends grâce aux disciplines académiques : elles nous aident à sortir de nous-mêmes. Elles nous inclinent à considérer l'œuvre des autres, à nous y plonger, à nous y oublier aussi. Le XX^e^ siècle est brutal et hagard. Il ne semble pas favorable à la lecture. En attendant le moment où il ne lira plus du tout, ce à quoi l'on ne songe pas sans frémir, l'homme du XX^e^ siècle lit peu, lit mal. Il est dominé par toutes sortes de passions qui font gauchir et dévier son jugement. Il est fort probable que René Bazin, malgré tout un peuple de fidèles, a été aussi mal lu qu'Emile Zola. J'écoutais un jour deviser deux passants de la rue : « Zola, disait l'un, est un être abominable. — Qu'as-tu lu de Zola ? demanda l'autre. — Rien, répondit le premier avec force, rien, et cela me suffit. » J'imagine que nombre de gens ont, sur René Bazin, une opinion moins véhémente, mais tout aussi mal fondée. Parce qu'il fut un partisan ou, comme on l'a dit justement, un apôtre, cet écrivain s'est gagné des adversaires.

Assurément, les hommes que représente René Bazin ne ressemblent point à ceux que Flaubert ou Balzac ont figurés. Le dirai-je ? Ils ne ressemblent pas non plus toujours à ceux que j'ai rencontrés dans la vie, dans ma vie. Chaque écrivain digne de ce nom nous introduit dans un univers clos et, pendant qu'il nous retient dans ses sortilèges, il nous fait oublier qu'il existe d'autres univers, d'autres grandes âmes. Il est possible que l'univers-Bazin ne coïncide pas avec celui que nous a composé notre expérience personnelle. Tel, il existe. Il est humain, loyal et respectable.

### Une gloire depuis longtemps reconnue et confirmé

René Bazin a souffert, dans une partie de l'opi nion, à cause de ce préjugé moderne qu'on ne sau rait faire de bonne littérature avec de bons senti ments, ce qui pourrait donner à croire — mais j n'en crois rien — que Shakespeare est moins gra dans Portia que dans Iago, ce qui pourrait donne à croire que la Puissance des ténèbres triomphe même en nos rêveries, de ce que l'un d'entre vou a pu noblement appeler les forces d'amour. Da cette querelle, René Bazin a pris, dès le principe une position fort nette : « Je ne peux souffrir, dit-i les honnêtes gens qui ne voient que le mal et qui plaignent de tout, comme si c'était là tout leu devoir. » Il revient souvent, dans ses notes intime sur cette question qui lui tenait au cœur. « Il n'y pas, s'écrie-t-il, un genre de roman qu'on puiss désigner sous le titre de roman catholique. Il y des romans écrits pour des catholiques et qui distinguent des autres simplement en ceci : que bien s'y nomme le bien et que le mal s'y nomm le mal. »

Il y a surtout, me permettrai-je d'ajouter, d hommes très différents par leur nature, leur cultu et leur destinée, des hommes qui peignent ce qu' voient, ce qu'ils connaissent et ce qui les intére parce qu'ils ne sauraient peindre autre chose. Tou sans le savoir parfois, servent, s'ils ont du tale une seule et même cause, celle de l'homme.

Si la littérature française est l'incomparable m nument que nous ne nous lassons pas de chér c'est qu'elle est l'œuvre d'esprits infiniment div et souvent même contradictoires. Ce serait bien m aimer la patrie de la variété que de penser qu'e pourrait être représentée par un seul esprit même par une seule famille d'esprits. La grand de notre pays tient à cette diversité prodigieuse se manifeste aussi bien dans le génie des créate que dans les fruits et les présents de la terre. P que la France soit la France, il faut que Gérard Nerval rêve et que Boileau disserte, il faut que B suet tonne et que Verlaine soupire. Pour que no pays soit le surprenant pays que nous admirons, nous faut saluer tour à tour Pascal et Diderot, P Claudel et André Gide.

Cette vue panoramique de notre littérature m nage et ménagera sur l'œuvre de René Bazin u large et claire échappée. Je m'y suis attardé n sans profit, non sans joie. J'ai voulu, Messieu vous faire partager mon contentement, et j'ai l' par ainsi, de soumettre aux épreuves de ratificati une gloire que vous avez, depuis longtemps, rec nue et confirmée. C'est que chaque génération d reviser les listes et redistribuer les couronnes. El doit aussi faire le point, à peine de perdre sa rou N'est-ce pas à cet office que vous avez bien vo me commettre ?

## G. LENOTRE

### L'homme.

L'éloge de ce romancier devait être prononcé un historien. Ce n'eût été que juste réparation, l'écrivain dont je vais vous entretenir maintenan porté préjudice à la cause du roman : il semble av démontré que le roman était beaucoup moins i ressant que l'histoire, et cette démonstration trou aujourd'hui crédit chez un grand nombre de l teurs.

Je ferai cet éloge quand même, et non sans él Je dois beaucoup à M. Lenotre. Il m'a fait c prendre qu'il ne fallait pas désespérer du myst

(l ne fallait désespérer ni de résoudre le mystère (ui même de le compliquer.

'omme je regrette de n'avoir pas connu M. Le-e ! Ses biographes, ses élèves, ses amis, ses irateurs font de lui des portraits qui forcent la pathie. A travers ces peintures affectueuses, trevois l'homme : solide, étoffé, souriant, mali-x et bon, courtois et patient. Il est Lorrain, s il est aussi Normand. On l'appelle parfois rges Lenotre, mais il se nomme Théodore Gos-1. Son disciple, M. Armand Le Corbeiller, lui ne, tout comme le dictionnaire Larousse, un nt circonflexe qui convient à la forme prono-ale du mot et qui est propre à l'orthographe de cêtre ; mais l'écrivain et sa famille n'acceptent cet accent. Certaines études font naître M. Le-re en 1857, alors que la *Revue des Questions oriques* elle-même fixe l'année 1855, date que trouve inscrite sur le mausolée du maître. Lenotre, à l'Académie, devait occuper le tren-ne fauteuil. Il y succédait à M. Bazin, qui, s'il t en croire la plus répandue de nos publications yclopédiques, était le titulaire du sixième fauteuil. onnaissez, Messieurs, à ces incertitudes, recon-ssez que nous approchons de l'histoire.

## L'historien.

**n voyant du passé. Il sait tout et dit presque tout. »**

Ialgré ces incertitudes, et à travers leur vapeur uvante comme la nuée d'une cigarette, je vois Lenotre à merveille. Il est rayonnant de vie et sprit, soulevé de curiosité, de passion. Ses poches t bourrées de notes, et sa mémoire de traits, de ffres et de mots. C'est un travailleur exemplaire, is aussi, mais nécessairement un flâneur, un eur. Il est raisonnable et parle, à certains mo-nts, comme un halluciné. Il a tout lu, tout con-é... j'allais écrire tout vu, tout entendu. Il a oué, des archives, la poussière et les mouches rtes, feuilleté les registres de l'état civil, les ibles paperasses des notaires, la correspondance familles, les rapports de police, les quittances le devis des artisans. Il n'a dédaigné ni les illes d'impôt, ni les baux, ni les inventaires. « état des lieux » jauni, souillé, mangé aux s, lui réjouit le cœur mieux qu'un beau poème. parcouru les anciens journaux comme un chien chasse explore une friche que l'on croit déserte ui ne l'est point. Il se plaît parmi les cartonniers agences d'héritage. Il est chez lui dans les boîtes bouquinistes. Ce qui n'aurait de sens pour per-ne en a pour lui. Les anciens cahiers de l'Obser-oire l'intéressent. Il sait que le ciel était gris r le trépas des terroristes. Il déclare à M. Albert nent au cours d'une expédition : « Le dallage a conservé, les pieds de la reine ont foulé ces eaux. » Il s'écrie, devisant avec M. Le Corbeiller : dirai la couleur du couvre-pieds de Robespierre, je sais le nom de la femme de chambre de la yenne Danton. Je révélerai ce que Marat aurait ngé le soir à son souper si Charlotte Corday l'avait à tout jamais débarrassé des soucis maté-s de l'existence, et je ne cacherai pas de quelle fe était garni le fauteuil du président de la vention. » Il a le culte des bibelots, des objets pour lui, sont tous des objets parlants. Il vit uré d'un précieux bric-à-brac dont chaque pièce place dans l'histoire de France. Il dessine avec nt et plus encore avec exactitude. Il manie si ses papiers, il joue si bien de sa mémoire que, z lui, le document prend l'allure d'un souvenir onnel. Il n'est jamais à court de sujets : il en donne à ses compagnons, à ses élèves, à tous ceux qui lui en demandent. Ce n'est pas un historien de cabinet : il se transporte sur place. Il s'introduit dans les maisons, ne craint même pas de se faire mettre à la porte, revient, ouvre les placards, explore caves et greniers, gratte le papier des murailles, flaire la cendre des foyers morts. C'est un voyant du passé, un prophète du révolu. Il sait tout et dit presque tout.

A l'imaginer ainsi, je comprends que, si j'avais eu l'honneur de le connaître, je lui aurais demandé souvent : « Ayez la bonté, mon cher maître, de me rappeler ce que j'ai fait le 18 mars 1912 », et je suis sûr qu'il m'aurait donné sur l'heure une réponse exacte et complète.

## Une matière prodigieuse traitée dans le style le plus uni.

Il semble qu'une vie de recherche soit trop peu pour nourrir un seul des ouvrages de M. Lenotre. Nous nous prenons à penser parfois qu'il a vécu plusieurs existences. Cela suppose un ordre admirable, une méthode ferme et respectée. J'ai vu la bibliothèque de M. Lenotre, son cabinet de travail, ses dossiers toujours prêts à livrer leur secrète substance. J'ai vu le musée intime, la petite table sur laquelle s'accomplissait une si grande besogne, et mon étonnement n'a pas diminué, tout au contraire.

Pour mettre en œuvre cette matière prodigieuse, l'écrivain emploie le style le plus uni, celui que l'histoire emploierait, sans doute, si cette personne sourcilleuse se prenait à nous conter des histoires. Ce n'est pas à M. Lenotre que l'on reprochera l'abus du pronom personnel « je », sauf aux rares moments où, mis en confiance, il nous donne quelque clarté sur sa technique, sauf encore s'il se trouve en demeure de se justifier et de se défendre. Donc, point d'apprêts, nul effet de style et surtout de style romantique : une langue cursive, nette, volontairement sobre et modeste. Parfois, le personnage qu'il dépeint l'entraîne et le fait sortir de cette réserve. Napoléon va tomber. M. Lenotre nous le montre « harcelé des incessantes provocations de son propre génie... » C'est un éclair, et, tout de suite, la voix reprend son cours, la voix tempérée, franche, la voix égale, même dans l'émotion que l'on devine à d'imperceptibles tremblements.

Et cette voix trouve toujours le chemin de notre esprit; elle obtient toujours notre attention. Comme René Bazin, dont je viens de vous parler, Théodore Gosselin-Lenotre possède le nombre, c'est-à-dire l'inexplicable don de se faire entendre.

## L'humiliante misère de l'histoire.

**Les vertus de l'homme individuel sont inconnues de l'homme collectif.**

Nous l'entendons et, mieux encore, nous l'écoutons avec un intérêt qui ne tarde pas à se colorer de passion. Pour l'homme fait et mûr, voilà certes une lecture excellente, plaisante, nutritive. Cependant, petit à petit, un intolérable malaise nous gagne et ne tarde pas à nous accabler. Ce malaise, nous le connaissons, Messieurs : c'est la tristesse de l'histoire, c'est la profonde, l'humiliante misère de l'histoire.

Je veux croire qu'un jour futur les naturalistes distingueront, dans l'espèce humaine, deux êtres aussi profondément différents par les caractères, les réactions et les ouvrages, que peuvent l'être deux

animaux n'appartenant pas au même embranchement. Le premier de ces êtres est l'homme individuel, et l'autre est l'homme collectif. Du premier, l'homme seul, l'homme individuel, nous savons qu'il est capable de toutes les fautes et de tous les excès, et pourtant nous trouvons en lui nos meilleures et et même, il faut le dire, nos seules raisons d'espoir. Il est imparfait, mais perfectible. Il l'a prouvé mille fois. Il le prouve chaque jour sous nos yeux, autour de nous, osons même dire en nous. Il se distingue des animaux, non seulement par la raison, par cet instrument extraordinaire qui nous semble, dans la nature, une exception parce que nous ne savons peut-être pas en trouver les analogues, non seulement, dis-je, par la raison, mais encore et surtout par des vertus insignes. Ces vertus, que certaines de nos bêtes domestiques apprennent parfois à copier, sont l'esprit de sacrifice, la clémence, l'abnégation, le renoncement. Cet homme individuel a donné, donne et donnera toujours les maîtres, les sages, les saints. Il faut être tombé dans une disgrâce très profonde pour penser que les sages et les saints n'existent pas. Le pessimisme même nous détourne d'ailleurs de cette suprême amertume. En effet, si la nature ne produisait que des êtres impurs, elle serait en ce sens parfaite, et nous savons qu'elle ne l'est point. Les sages et les saints sont les radieuses imperfections de cette nature incohérente. Nous croyons à l'existence des saints, nous ne pouvons pas ne pas croire aux saints, et si notre vie n'est pas honteusement misérable, c'est à raison de cette salutaire croyance.

Le spectacle de l'homme collectif n'est pas souvent propre à nous inspirer confiance. La vie des groupes humains ne ressemble jamais à la vie des individus admirables. Les groupes humains se comportent encore à la façon des brutes quaternaires. Cette effrayante zoologie ne parle que de trahisons, de menaces, de perfidies, de massacres, d'écrasements et de représailles. C'est parfois grand, c'est parfois beau dans l'horreur. Cela ne donne pas la vraie mesure de l'homme. Les sublimes vertus que je viens de citer, les vertus de l'homme individuel sont méprisées et même et surtout inconnues de l'homme collectif. Les groupes humains, organisés ou non, ne pratiquent jamais la clémence, l'oubli des injures, l'abnégation et le renoncement. Ces grandes bêtes n'ont qu'une volonté : vivre. Elles participent de la destinée de l'espèce, et la destinée de l'espèce, pour l'individu, demeure une tragique et déconcertante énigme.

Je remercie l'historien Lenotre, puisqu'il m'offre la chance vraiment solennelle de confesser devant vous ma foi individualiste. Soumis au devoir social, mais ferme dans sa doctrine, l'individualisme, seul, aujourd'hui comme toujours, aujourd'hui mieux que toujours, permet de faire crédit à l'homme et de ne point désespérer.

Parce qu'elle raconte la vie des groupes humains, leurs gestes et leurs conflits, l'histoire est une lecture entre toutes poignante.

### Effroi, dégoût, lassitude qu'apporte l'histoire.

Cet effroi, ce dégoût, cette lassitude que l'histoire finit par nous donner quand nous hantons trop longtemps ses abîmes, il semble bien que certains narrateurs illustres les aient éprouvés jusqu'à la souffrance, et les romantiques surtout. On sait que Jules Michelet, en achevant son long récit du moyen âge, avouait et même publiait une angoisse telle. Ce que l'on comprend moins, c'est la thérapeutique imaginée par Michelet pour soulager cette angoisse. Abandonnant l'histoire de la Renaissance, à laquelle il arrivait logiquement, il se mit, en 1845, à l'histoire de la Révolution. A vrai dire, il ne s'exprime jama[is] très clairement sur les bienfaits qu'il espère d'u[ne] si brusque diversion. Il ne nous laisse toutefois p[as] sans lumières sur ses desseins et ses vœux : « L'e[n]nemi, s'écrie-t-il — et je prends la liberté de fai[re] observer que « s'écrie-t-il » n'est pas excessif et q[ue] « dit-il » serait tout à fait insuffisant, — l'ennem[i] c'est le passé, le barbare moyen âge... l'ami, c'e[st] l'avenir, c'est le progrès et l'esprit nouveau; 89 qu'o[n] voit poindre déjà sur l'horizon lointain, c'est la Rév[o]lution, dont la Régence est comme un premier acte. »

Hélas ! l'histoire ne console pas de l'histoi[re]. 93 ne nous dédommage pas de l'an 1000. Fouquie[r]-Tinville et Carrier n'apportent en aucune façon [de] remède à Gilles de Retz ou à Charles le Mauvais. L[es] tricoteuses ne rachètent pas les exploits des éco[r]cheurs.

Vingt fois néanmoins, Michelet élève la voix po[ur] entonner son chant de triomphe et de délivranc[e] : « Que vous avez tardé, grand jour ! Combien [de] temps nos pères vous ont attendu et rêvé ! M[oi-]même, leur compagnon, labourant à côté d'eu[x] dans le sillon de l'histoire, buvant à leur cou[pe] amère, qui m'a permis de revivre le douloure[ux] moyen âge, et pourtant de n'en pas mourir... L'i[n]croyable bonheur de retrouver cela... m'avait gran[di] le cœur d'une joie héroïque, et mon papier sembla[it] enivré de mes larmes. » Ce délire sacré nous ébran[le]. On voudrait le comprendre et le partager, car il e[st] magnifique. Mais M. Lenotre commence de narr[er] ses courtes histoires, et, tout aussitôt, notre cœ[ur] se glace. Saisis de tristesse, nous courbons la tête...

### S'il s'en tient à la narration de certaines vies, M. Leno[tre] ne se désintéresse pas de cette bête cruelle qu'[est] l'homme collectif.

A vrai dire, M. Lenotre ne raconte pas la vie [des] peuples, les heurts et les conflits des collectivi[tés] humaines. M. Lenotre ne se complaît guère a[ux] grands tableaux rehaussés de commentaires phi[lo]sophiques. Son histoire ne réclame pas la maj[us]cule. Et voilà sans doute où le problème paraît s'e[m]brouiller. M. Lenotre, le plus souvent, s'en ti[ent] à la narration de certaines destinées remarquables. [Il] fait des portraits. Il retrace des vies. On pourr[ait] croire qu'il se désintéresse de cette bête cruelle qu[e] j'appelais tantôt l'homme collectif, pour don[ner] tous ses soins à la représentation de l'homme indi[vi]duel. Il devrait, il pourrait, du moins, nous procu[rer] ainsi le réconfort de l'admiration, de la sympath[ie], de la tendresse.

N'y comptons pas. Les destinées individuelles q[ue] M. Lenotre, grâce aux ruses d'une surprenan[te] chimie, sépare, sous nos yeux, de l'aventure g[ré]gaire, ces destinées, nous les sentons encore eng[a]gées de toute part dans le phénomène collectif. El[les] en ont le caractère extravagant et inhumain. El[les] sont contaminées par le délire des foules. Non, no[n], ce ne sont pas des historiettes, de petites histoir[es]. C'est bien l'histoire : nous la reconnaissons tout [de] suite à sa démarche, à son odeur. C'est l'éternelle[,] incorrigible histoire.

### Le « Plutarque des monstres ».

Je sais que, de temps en temps, une belle figu[re], une figure noble et gracieuse, traverse, en l'illu[mi]nant, cette ménagerie. Mme de La Fayette montre [un] instant son lumineux regard fidèle. Camille de So[m]court, avec une céleste obstination, parcourt [les] cercles du pandémonium. Lucile Desmoulins mo[nte] à l'échafaud en assurant qu'elle va « s'endorm[ir] dans le calme de l'innocence ». Mais, pour un an[...]

que de scélérats, que de fous, que d'escrocs, que de malades, que d'ahuris, que de grotesques et, surtout, surtout, que d'âmes atroces et ridicules ! Pour une existence heureuse et oubliée, que d'épaves, que de victimes ! Dans chacun des récits du narrateur, il y a, en réserve, un détail, un trait qui vient nous atteindre au plus sensible de l'âme et qui blesse en nous notre ultime raison, je ne dis pas d'aimer, mais seulement de souffrir l'humanité. D'entre les pages de ces livres à la fois si touffus et si clairs, s'élève une supplication, une plainte, un cri de miséricorde et trop souvent un ricanement de mépris. Le plus grand des bouleversements humains nous apparaît soudain sous une lumière implacable. Nous nous prenons à penser avec douleur qu'aucune amélioration du monde n'est une amélioration véritable si elle doit se payer au prix de cette chirurgie sauvage. A de tels moments, nous voudrions tomber à genoux et demander grâce. C'est une lecture pathétique parce que c'est une lecture de pénitence et de contrition.

Messieurs, s'il est vrai, comme on l'a voulu dire et comme je le rappelais tantôt, s'il est vrai qu'on ne peut faire de bonne littérature avec de bons sentiments, reconnaissons que les historiens sont à même de faire une littérature excellente. Si M. Bazin est le romancier des honnêtes gens, M. Lenotre est le Plutarque des monstres.

### On voudrait croire qu'il s'est trompé.

Parfois, le lecteur, dans son désir d'allégement, se prend à penser que ce tissu d'horreurs pourrait être un tissu d'erreurs. Il veut croire que tout cela n'est pas vrai. Les historiens fondent certaines de leurs certitudes sur des témoignages que, dans notre vie personnelle, nous considérons d'ordinaire avec une réserve extrême. Les propos entendus et répétés, les lettres d'amis ou de parents, les comptes des fournisseurs, les notes des policiers, les relations mémoriales composées, soit trop tôt, sous la brûlure de l'action, soit trop tard, dans le brouillard du souvenir, les rapports de spectateurs ou facilement distraits ou par trop intéressés, voilà ce que nous ne jugeons pas péremptoire quand il s'agit de nous faire une opinion sur nos contemporains. La presse elle-même, qui s'efforce laborieusement à la découverte du fait, enregistre un nombre infini de méprises. Les opinions critiques mises à part, je sais bien que tout ce que l'on publie sur les événements de ma vie, par exemple, comporte une part d'erreur, et cette part est assez voisine de la totalité. Parfois, l'erreur se trompe, et la vérité se fait jour, ingénument. On la regarde avec stupeur. On hésite à la reconnaître. Les procédés de la presse moderne, l'emploi loyal et incohérent des formules dubitatives et du mode conditionnel donneront, je le crains, beaucoup de peine aux historiens de l'avenir. On dit volontiers : « L'histoire finira par tout remettre en place. » Quelle illusion! Nous avons bien assez vécu pour savoir qu'au moment où la légende prend son vol il est déjà trop tard pour lui rogner les ailes. Nous assistons, chaque jour, impuissants et résignés, à la genèse du mensonge indestructible. Ces réflexions et quelques autres alimentent donc une espérance dérisoire : M. Lenotre a-t-il pu se tromper et nous tromper en même temps ?

### Il est malheureusement véridique.

Je m'accompagne pas, les yeux fermés, l'historien dans toutes ses investigations; mais je dois avouer que M. Lenotre a le pouvoir, non seulement de me navrer, mais aussi de me convaincre. Il a suscité des contradicteurs furieux qui sont presque des ennemis et qui n'ont rien négligé pour le férir. Cet homme paisible a connu de grandes colères. Il est bel à voir quand, abandonnant le domaine de la narration historique, où nous le trouvons si mesuré, il prend la plume du polémiste. Parade et riposte ! Il est énergique et précis. Il ne ménage rien pour gagner la bataille. L'histoire, pour lui, n'est pas un refuge. Singulier refuge, d'ailleurs, que cette Révolution dans laquelle il veut revivre ! Non, il n'est pas de ceux qui s'enferment dans une époque ainsi que dans une molle retraite feutrée. Il est fait au plein air, à la rue, à la place publique. Il sort volontiers de chez lui. Que dis-je ? Pour faire prévaloir son avis, il sort même de son naturel. Et le combat s'engage. M. Lenotre accumule documents et preuves. Il entr'ouvre ses dossiers secrets, produit des pièces réservées, multiplie les démonstrations magistrales. Nous inclinons la tête en signe d'assentiment : M. Lenotre est véridique. Hélas! il est mieux encore, puisqu'il est vraisemblable.

### Mais on se console de l'histoire en l'oubliant.

On se console quand même de l'histoire, Messieurs. On se console de l'histoire en l'oubliant. Les historiens peuvent revenir mille et mille fois sur les mêmes événements, les mêmes hommes, les mêmes démonstrations ; ils ne parviendront pas à nous tirer de l'ignorance. C'est sans doute pourquoi le masque de fer — qui était un masque de velours et qui, sans doute, était Molière, s'il faut en croire tel historien moderne, — c'est pourquoi, dis-je, le masque de fer, Louis XVII, Hervagault, Mlle Savalette de Langes, cette femme qui était un homme, et divers autres personnages, n'ont pas fini, n'auront jamais fini d'éveiller ou plutôt de réveiller l'ardent intérêt des lecteurs. Le grand charme de nos lectures historiques, c'est assurément ce nuage fabuleux qui, tout de suite, les enveloppe, nous en dérobe la substance, la désagrège et l'efface. Tous ces noms ressuscités par M. Lenotre, toutes ces figures tirées de la ténèbre, nous les sentons, presque aussitôt, retomber dans l'oubli, dans le lâche, dans le trop indulgent oubli. Un physiologiste ne manquerait pas de voir, dans cette amnésie miraculeuse, une réaction vitale de l'être qui veut subsister. Et, de fait, pourrions-nous vivre, procréer des enfants, mettre des œuvres en chantier et penser à l'avenir, si nous avions toujours présents à l'esprit les récits des historiens et, notamment, les récits du *Paris révolutionnaire* ?

### Histoire et roman.
### Celui-ci, récit fictif, est souvent plus vrai que l'histoire.

Je ne voudrais pas me montrer partial en avançant que les récits romanesques sont moins solubles. C'est pourtant l'évidence. Du roman, nous oublions l'anecdote, la péripétie, l'intrigue, c'est-à-dire, justement, l'histoire. Mais nous gardons presque toujours, quand il s'agit d'œuvres fortes, un souvenir durable du ton, du mouvement, du *tempo*, dirai-je, en empruntant le vocabulaire des musiciens. Du roman, nous revoyons les figures et les éclairages. Du roman, nous conservons longtemps le remugle ou le parfum. Parfois, un personnage dont nous ne saurons bientôt plus ce qu'il a fait, traverse un rayon de soleil, entre deux portes. Il prononce une parole simple qui ne cessera plus jamais de retentir à notre oreille. Il passe à contre-jour devant une fenêtre, et sa silhouette est à jamais imprimée sur le fond de notre œil.

M. Lenotre n'ignorait pas cette puissance de la fic-

tion quand elle est l'œuvre d'un artiste. Il se défend d'inventer quoi que ce soit, ce dont nous rougirions, nous autres, mais ce qui, pour l'historien, est une juste discipline. Il se défend donc d'inventer, mais il s'y prend d'une telle manière, avec tant de si justes détails, d'observations vivantes, de vérité humaine, en un mot, que nous sommes tentés de le reconnaître pour l'un d'entre nous et de lui ménager une place dans la galerie de nos maîtres. Malgré qu'il en ait, il donne, comme les romanciers, quelque chose de son âme, une étincelle de sa vie à ces créatures misérables dont il ne parvient point à rester le peintre impassible.

Je rejoins ici ma proposition première et j'y trouve un chemin vers ma conclusion. M. Lenotre a montré que l'histoire pouvait être, pour le lecteur accompli, plus intéressante que le roman. Mais il rend, chemin faisant, un bel hommage aux procédés et aux vertus de notre art, puisqu'il se plaît à les imiter. Il nous donne à penser que le roman, récit fictif, est souvent plus vrai que l'histoire. Un tel enseignement est un principe d'émulation. Il vaut à M. Lenotre un hommage de gratitude que, pour mon compte, je ne lui marchanderai jamais. Malgré toutes les amertumes qu'une telle lecture me réserve, je sais que je n'ai pas fini de relire M. Lenotre.

## Dans le jardin de Picpus.

### Une méditation salutaire.

Messieurs, il existait, en 1794, aux confins de Paris, un enclos que les inscriptions modernes désignent encore sous le nom de Terrain de la Désolation. C'est là que furent enfouis les corps des treize cent six personnes, hommes et femmes, décapités, pendant la Terreur, sur la seule place du Trône. Le 27 prairial de l'an II, une palissade fut élevée pour séparer ce terrain maudit du Jardin des Dames Chanoinesses, alors loué, disent les textes, au citoyen Riédain.

Le jardin existe encore. C'est, vous le savez, Messieurs, le fameux jardin de Picpus. Je l'ai visité par une radieuse journée de printemps. Deux vieilles converses en bonnet tuyauté vaquaient à de menues besognes potagères. On entendait vibrer des ruches, comme dans les vergers d'une province heureuse. Les premières grappes de lilas balançaient à s'ouvrir le soir même ou peut-être à différer ce plaisir jusqu'au lendemain. Le long des murs, les espaliers, baisés par le jeune soleil, s'épanouissaient dans une chaude béatitude. Les halètements et les grognements de Paris ne parvenaient pas à troubler le calme de cette retraite.

J'ai vu l'endroit où les fossoyeurs se partageaient les dépouilles des suppliciés. J'ai vu la place où le chariot à roues basses venait se vider de son affreuse cargaison. J'ai tourné la clé du cimetière et poussé la porte de tôle. C'est un lieu d'austérité. Peu de verdure et point de fleurs. Des tombeaux en petit nombre. Les descendants des martyrs, ceux du moins que la fortune favorise, ont acheté ce coin de terre et peuvent s'y faire inhumer.

M. Lenotre repose là, fidèlement, dans la société de ses fantômes ordinaires. On aperçoit, derrière une grille, le clos où quelques cyprès végètent et la place des fosses communes. Une épitaphe dénombre, sans les nommer, ceux dont les corps furent jetés pêle-mêle dans ces charniers : nobles, prêtres, religieuses, hommes de robe, hommes d'épée, bourgeois de toutes conditions et gens du peuple en multitude. Une voix s'élève encore et à jamais des profondeurs : le souvenir d'André Chénier chante dans le silence amer.

Que l'adolescent inquiet s'écarte de cette solitude. Il n'y prendrait ni l'amour des hommes ni la confiance qu'il faut, malgré tout, donner au destin de l'espèce quand on a une vie à vivre. Mais que l'homme accompli s'arrête un moment dans sa course, baisse la tête et s'interroge. S'il est tourmenté d'ambition, s'il chérit les gloires temporelles, s'il nourrit par devers soi de trop séduisantes chimères, s'il peut encore s'enivrer des promesses de l'avenir, qu'il demeure à méditer dans le jardin de Picpus. Il reprendra son chemin d'un pas peut-être moins allègre ; mais il jettera sur le monde un regard plus ferme et plus froid, il tournera vers lui-même une pensée affranchie de toute vaine complaisance.

---

# ÉPHÉMÉRIDES

### Mercredi 10 juin 1936.

Japon. — *Tokio :* Elections au Conseil préfectoral de la ville ; le parti des masses sociales obtient 22 sièges, en gagnant 21 ; le parti Minseito, 49 sièges, en gagnant 7 ; le parti Seiyukaï perd 10 sièges.

Man-Tchéou-Kouo. — *Hsin-King :* Signat. d'un traité nippon-mandchourien prévoyant une renonciation progressive des droits d'exterritorialité du Japon au Man-Tchéou-Kouo.

Union Sud-africaine. — *Le Cap :* Le Sénat exprime sa confiance en la S. D. N. en adoptant, par 27 voix contre 7, une motion approuvant la façon dont le gouvernement a soutenu la S. D. N. pendant le conflit italo-éthiopien.

Venezuela. — Grève générale (10-14 juin).

### Jeudi 11 juin.

France. — *Chambre :* Vote des projets de loi relatifs aux congés payés, aux contrats collectifs, à la revision des décrets-lois visant les anc. combattants, les traitements des fonctionnaires, la suppression des cumuls.

— *Paris :* A l'Académie française, discours de réception de M. Louis Gillet, élu au fauteuil d'Albert Besnard le 21. 11. 35 ; réponse de M. Georges Goyau. — Le Dr A. Schmolz, chef des services de propagande et de presse de l'ambassade d'Allemagne à Paris, congédie M. Georg Bernhard, rédacteur en chef, le directeur administratif et l'éditeur du *Pariser Tageblatt*, organe de l'émigration allemande, qui cesse sa publication et est remplacé par le *Pariser Tageszeitung*.

Allemagne. — *Berlin :* M. Heinrich Himmler, chef des S. S. (troupes de protection) et grand maître de la Gestapo (police secrète d'Etat), est relevé de ses fonctions par le général Hermann Goering.

Bulgarie. — *Sofia :* Le gouvernement décide d'établir des camps de concentration pour les criminels incorrigibles et les prisonniers politiques.

Canada. — *Québec :* M. Louis-Alexandre Taschereau donne sa démission de premier ministre de la province de Québec ; M. Joseph-Adélard Godbout le remplace.

Espagne. — *Madrid :* Les Cortès votent, par 147 voix contre 34, la prolongation de l'état d'alarme pour un mois.

— *Malaga :* Assassinat de Jose Roman Reina, socialiste, président de la députation provinciale.

Grande-Bretagne. — *Londres :* M. J. H. Thomas, anc. min. des Colonies, et Sir Alfred Butt, député conservateur, compromis dans l'affaire des « indiscrétions » budgétaires, font leur « dernière déclaration publique » à la Chambre des Communes.

Italie. — *Rome :* Le maréchal Pietro Badoglio est déchargé de sa mission de vice-roi d'Ethiopie et est nommé duc d'Addis-Abeba et chef d'état-major général de l'armée métropolitaine ; le maréchal Rodolfo Graziani est nommé vice-roi d'Ethiopie.

Man-Tchéou-Kouo. — Dans la région de Sui-Fen-Ho, des Coréens gardes-frontières se révoltent, assassinent six

officiers japonais et se réfugient en territoire soviétique.

SUISSE. — *Berne* : Le Conseil national repousse, par 96 voix contre 72, une proposition invitant le Conseil fédéral à faire les démarches nécessaires pour le rétablissement des relations diplomatiques avec l'U. R. S. S.

TURQUIE. — *Ankara* : L'Assemblée nationale vote une loi rendant illégaux lock-out et grèves.

YOUGOSLAVIE. — *Belgrade* : Le Dr Schacht s'entretient avec le Dr Milan Radosafievitch, gouverneur de la Banque nationale de Yougoslavie, et le prince-régent Paul, sur les améliorations techniques à apporter au système de payement par clearing entre les deux pays (11-12 juin).

### Vendredi 12 juin.

FRANCE. — D. (min. Intérieur) modifiant le décret du 18. 4. 36 portant règlement d'administr. publ. pour l'applicat. du décret du 30. 10. 35 réformant le régime de l'interdiction de séjour (*J. O.*, 28. 6. 36). — D. (min. Colonies) portant rattachement de l'île de Clipperton au gouvernement des établissements français de l'Océanie (*J. O.*, 15-16. 6. 36).

— *Chambre*. — Le projet de loi sur les quarante heures est adopté par 385 voix contre 175.

ALLEMAGNE. — *Berlin* : Le gouvernement donne un ordre verbal aux membres des S. A. et S. S. de ne plus faire partie de l'Eglise catholique. — Circ. du min. de l'Intérieur du Reich spécifiant que tous les peuples établis depuis longtemps en Europe doivent être considérés comme Aryens.

AUTRICHE. — *Vienne* : Le Conseil des ministres décide d'accorder des facilités plus grandes pour l'obtention des allocations de chômage et de créer une Chambre de la presse qui groupera tout le personnel administratif et ouvrier de cette branche. — Mort de l'écrivain Karl Kraus, âgé de 62 ans, fonda en 1899 le *Die Fackel*, organe révolutionnaire, ennemi du libéralisme et des journaux quotidiens.

ETATS-UNIS. — *Cleveland* : La Convention républicaine désigne comme candidat à la présid. de la République M. Alfred Mossman Landon, gouverneur du Kansas, par 984 voix contre 19 au sénateur Borah.

JAPON. — *Kasuya* (district de Fukuoka) : Coup de grisou dans une houillère ; 31 morts, 31 blessés.

RUSSIE. — *Moscou* : La Commission permanente du Comité exécutif central de l'U. R. S. S. approuve le projet d'une nouvelle Constitution qui sera soumis à la discussion du peuple entier et sera examiné par le Congrès des Soviets le 25. 11. 36.

SUISSE. — *Genève* : Célébrat. du IVe centenaire de la Réforme (12-14 juin) ; y assistent une centaine de délégués de 28 pays, de 18 facultés de théologie et de cinq sociétés d'histoire.

### Samedi 13 juin.

FRANCE. — D. (min. Aff. étr.) portant promulgat. de la convention consulaire signée à Riga le 20. 1. 30 entre la France et la Lettonie (*J. O.*, 15-16. 6. 36).

— *Paris* : Fin de la grève « sur place » dans les grandes usines métallurgiques.

BELGIQUE. — *Bruxelles* : M. Paul van Zeeland constitue le nouveau cabinet, qui comprend 6 socialistes, 4 catholiques, 3 libéraux et 2 extra-parlementaires sans étiquette politique. — Le baron Firmin van den Bosch (fonda le *Drapeau*, codirecteur de *Durendal*, collaborateur à la *Revue générale*, à la *Libre Belgique* ; auteur de *La conversion de Pétrone ; Le crime de Luxhoven ; Vingt années d'Egypte ; Sur le Forum et dans le Bois sacré*) est élu membre de l'Acad. de langue et de littérature françaises, en remplacement de Jules Destrée, décédé le 3. 1. 36.

CHILI. — *Valparaiso* : Bagarre politique entre le parti fasciste et des éléments extrémistes ; 3 morts, une dizaine de blessés.

CHINE. — Les troupes cantonaises reculent vers les frontières du Kouang-Tong et celles du Kouang-Si restent stationnées dans le Hou-Nan méridional ; pourparlers entre les gouvernements de Canton et de Nankin.

GRÈCE. — *Athènes* : Visite du Dr Schacht (13-14 juin), qui s'entretient avec les autorités financières et politiques du pays.

PALESTINE. — *Jérusalem* : Décret du haut commissaire prévoyant la peine de mort et l'emprisonnement à vie pour tout acte de terrorisme.

TURQUIE. — *Mamatia* : Arrestat. de l'espionne Lydia Oswald (cf. *D. C.*, t. 34, col. 702).

### Dimanche 14 juin.

FRANCE. — Célébrat. de la victoire électorale du Front populaire dans tout le pays.

AUTRICHE. — *Vienne* : Signat. d'un traité austro-allemand soumettant à la loi allemande sur le commerce des devises les localités de Mistelberg, Riezlern et Jungholz dans le Walser-Thal.

BELGIQUE. — *Bruxelles* : Le Congrès national des mineurs décrète la grève générale dans les mines à partir du 15 juin.

DANTZIG. — Bagarre entre des nationaux-allemands et des nationaux-socialistes. Une cinquantaine de blessés.

GRANDE-BRETAGNE. — *Londres* : Mort du journaliste et écrivain Gilbert Keith Chesterton, né en 1874 à Campden Hill, Kensington, collaborateur des *Daily News*, *Literature*, *Pall Mall Magazine*, *Speaker*, *Black and White*, *Fortnightly*, *New-York Times*, etc., converti au catholicisme en 1922, où sa femme (Mme Frances Blogg) le suivit en 1926 ; rédacteur en chef et directeur de l'hebdomadaire *G. K. 's Weekly*, président de la Distributist League ; auteur notamment de *The Napoleon of Notting Hill*, 1904 ; *The Club of Queer Trades*, 1905 ; *Heretics*, 1905 ; *Dickens*, 1906 ; *The Man who was Thursday*, 1908 ; *Orthodoxy*, 1908 ; *All Things Considered*, 1908 ; *Tremendous Trifles*, 1909 ; *George Bernard Shaw*, 1909 ; *The Ball and the Cross*, 1910 ; *What's wrong with the World*, 1910 ; *Alarms and Discursions* ; *The Innocence of Father Brown*, 1911 ; *Ballad of the white horse*, 1913 ; *The Flying Inn*, 1914 ; *Poems*, 1915 ; *The Crimes of England*, 1915 ; *The Wisdom of Father Brown*, 1914 ; *A Shilling for my Thoughts*, 1916 ; *The Superstition of Divorce*, 1920 ; *Evils of Eugenics*, 1922 ; *St Francis of Assisi* ; *Tales of the Long Bow*, 1925 ; *The Everlasting Man*, 1925 ; *William Cobbett* ; *Incredulity of Father Brown*, 1926 ; *The Return of Don Quixote*, 1927 ; *The Secret of Father Brown*, 1927 ; *The Poet and the Lunatics*, 1929 ; *The Thing, Catholic Essays*, 1929 ; *The Resurrection of Rome*, 1930 ; *The Four Faultless Felons*, 1930 ; *Come to Think of it*, 1930 ; *All is Grist*, 1931 ; *Chaucer*, 1932 ; *Sidelights : London and New-York*, 1932 ; *All I Survey*, 1933 ; *St Thomas Aquinas*, 1933 ; il venait de terminer son autobiographie, il y a deux mois.

SYRIE. — *Beyrouth* : Collision entre des manifestants arméniens et communistes et la police ; une quarantaine d'arrestations.

### Lundi 15 juin.

SAINT-SIÈGE. — Consistoire secret pour la publication et la création de deux cardinaux, LL. EEm. Giovanni Mercati et Eugène Tisserant, et pour les provisions d'Eglises ; allocution de S. S. Pie XI sur les joies et les tristesses de l'Eglise, les hommages reçus à l'occasion de son 80e anniversaire, le zèle et l'activité des associations d'Action catholique, l'Exposition de la presse catholique à Rome (cf. *D. C.*, t. 35, col. 1603).

FRANCE. — Dans la Seine, fin de la grève pour la métallurgie, le bâtiment et les assurances ; persistance du désaccord pour les grands magasins.

ALLEMAGNE. — *Berlin* : Le général lieutenant Kesselring est nommé chef de l'état-major général des forces aériennes, en remplacement du général Walther Wever, décédé le 3. 6. 36.

BELGIQUE. — *Spa* : Mort du vicomte Berryer, né à Liége en 1868, avocat à la Cour d'appel de Liége, conseiller municipal de Liége, 1903, sénateur de Liége depuis 1908, min. de l'Intérieur, 1908-18, min. d'Etat, 1918, min. de l'Intérieur, 1921-24.

BULGARIE. — *Sofia* : Le Dr Schacht confère avec le gouverneur de la Banque nationale de Bulgarie, avec le roi Boris III et M. Georges Kusseivanof, prés. du Conseil, des questions financières et économiques pendantes entre les deux pays, notamment du payement des 600 millions de marks dus par l'Allemagne à la Bulgarie (15-16 juin).

ESTONIE. — *Tallinn* : Explosion dans un laboratoire de munitions de l'armée ; 59 morts, 29 blessés.

ETATS-UNIS. — La poste commence la distribution des 25 milliards de francs de bons du Trésor destinés aux trois millions de vétérans de l'armée américaine.

GRANDE-BRETAGNE. — *Cardiff* : 31e Congrès internat. de la paix (15-17 juin), auquel assistent des délégués de la plupart des nations européennes et des Dominions britanniques ; fixe au 3-6 septembre la date du Congrès mondial pour la paix ; constate l'unité de vues des représentants des organisations les plus diverses pour donner à la

S. D. N. un grand appui populaire et faire entendre par de nombreux délégués la volonté des peuples d'empêcher la guerre.

ROUMANIE. — *Bucarest :* Conférence des chefs d'état-major roumain, tchécoslovaque et yougoslave tendant à coordonner les programmes de défense nationale des trois pays (15-17 juin).

SUÈDE. — *Stockholm :* Démission du Cabinet socialiste Per Albin Hansson après le rejet, par le Riksdag, des propositions gouvernementales augmentant les pensions de vieillesse ; le Cabinet était au pouvoir depuis le 24. 9. 32.

SYRIE. — *Beyrouth :* Manifestation communiste pour réclamer une amnistie politique, la conclusion d'un traité franco-syrien et le vote d'une législation qui donnerait satisfaction à certains desiderata des travailleurs syriens ; collision avec la police ; 20 blessés, 50 arrestations.

### Mardi 16 juin.

FRANCE. — *Paris :* Le Comité confédéral national de la C. G. T. approuve l'action de la Confédération au sujet des grèves et ratifie unanimement l'accord général signé le 7 juin, à la présidence du Conseil, entre la C. G. T. et la Confédération générale de la production. — Manifeste du colonel de La Rocque, président général du mouvement Croix de Feu : pour faire face aux périls immédiats de l'intérieur et de l'extérieur, il faut une politique de salut et de rénovation ; le mouvement social français des Croix de Feu entre désormais dans l'action politique. — Le prof. Laignel-Lavastine (né à Evreux le 12. 9. 75, prof. d'histoire de la médecine et de la chirurgie à la Faculté de médecine de Paris, 1931 ; études sur le plexus solaire, la psychiatrie, la neurologie en général, les glandes endocrines, le système sympathique et ses maladies ; fondateur de la revue *Hippocrate ;* auteur de *La pathologie du sympathique ; Les maladies de l'esprit et leurs médecins du* XVI^e^ *au* XIX^e^ *siècle*) est élu membre de l'Acad. de médecine, section de médecine, en remplacement de Théophile Legry, décédé le 18. 3. 36. — M^e^ Etienne Carpentier est élu bâtonnier du barreau de Paris.

ESPAGNE. — *Madrid :* Aux Cortès, M. Gil Robles donne le bilan des exactions des anarchistes espagnols depuis le 16. 2. 36 ; 269 tués, 1 287 blessés, 353 attentats, 170 églises détruites, 251 tentatives d'incendie, 128 journaux assaillis, 10 journaux brûlés, 148 cercles assaillis, 218 grèves générales, 138 grèves partielles.

ÉTATS-UNIS. — *East-Orange* (New-Jersey) : Assassinat de D. Mac Farlan Moore, âgé de 67 ans, un des associés de Thomas Edison, inventeur d'un appareil d'émissions radiophotographiques ; le meurtrier, Jean-Philipp Gebhardt, ingénieur électricien, se donne la mort.

GRANDE-BRETAGNE. — *Londres :* Mort du général Sir James Melville Babington, né le 31. 7. 54, servit avec distinction dans l'expédition du Bechuanaland, 1884-1885, dans la guerre contre les Boers, 1899-1901, commanda la 23^e^ division d'infanterie en Flandres et sur la Somme, 1914-1918, et le 14^e^ corps de 1918-1919, à Vittorio Veneto.

HONGRIE. — Un bac transportant des employés entre l'île de Szunyog et la rive gauche du Danube, chavire et coule ; 34 noyés.

JAPON. — Elections municipales à Tokio et à Kanagava ; importante avance des partisans de gauche et des organisations ouvrières.

### Mercredi 17 juin.

SAINT-SIÈGE. — S. S. Pie XI remet la barrette cardinalice à LL. EEm. les cardinaux Giovanni Mercati et Eugène Tisserant. — La S. Congrégation du Saint-Office met à l'Index deux volumes du prêtre allemand Georges Sébastien Huber, intitulés *Vom Christentum Zum Reiche Gottes*, 1934, et *Weisheit des Kreuzes*, 1935.

FRANCE. — Loi abrogeant les dispositions du décret du 16. 7. 35 concernant l'imposition des pensions de la loi du 31. 3. 19, de la retraite du combattant et des rentes viagères et allocations temporaires accordées aux victimes d'accidents du travail (*J. O.*, 18. 6. 36).

— *Sénat :* Vote de trois projets de loi : projet instituant le congé payé, revision des décrets-lois sur les traitements et salaires, exonération d'impôt sur la retraite des anciens combattants.

— *Laval :* Mgr Eugène-Jacques Grellier, élu év. de Laval, le 21. 2. 1906, démissionnaire pour raison de santé, est promu archev. tit. de Césarée.

ALLEMAGNE. — *Berlin :* Le D^r^ Arturo-Guimaraes de Araujo-Jorge, dont la légation vient d'être transformée en ambassade brésilienne, remet ses lettres de créance au Führer A. Hitler. — M. Heinrich Himmler, chef des sections spéciales nationalsocialistes, est nommé chef suprême de toute la police du Reich.

BELGIQUE. — *Bruxelles :* Un accord de principe est réalisé entre patrons et ouvriers, mais le mouvement de grève s'accroît.

CANADA. — *Ottawa :* La Cour suprême du Dominion donne son avis sur les huit « lois de réforme sociale » récemment votées ; quatre sont déclarées inconstitutionnelles et certaines dispositions seulement de la loi sur la Commission du commerce et de l'industrie sont déclarées valables.

GRANDE-BRETAGNE. — *Londres :* Le Cabinet à l'unanimité se prononce pour la levée des sanctions contre l'Italie.

HONGRIE. — *Budapest :* Le D^r^ Schacht, min. de l'Economie allemande et président de la Reichsbank, étudie avec le président de la Banque nationale et les chefs du gouvernement les modalités d'un nouvel accord de payement germano-hongrois (17-19 juin).

TONKIN CENTRAL. — *Bui-Chu :* Mort de Mgr Pierre Munagorri y Obineta, Dominicain, né à Berastegui (Espagne) le 28. 7. 65, missionnaire à Manille et au Tonkin central, élu év. tit. de Pityus et vicaire apostol. de Bui-Chu le 14. 8. 1907.

---

## LIVRES REÇUS (1)

*Je communie*, texte d'AGNÈS GOLDIE, illustrations de JEANNE HEBBELYNCK. — Un vol. 22 × 16 cartonné de 24 pages. Prix, 7 fr. 50. Editions « Alsatia », Paris. 1936.

*Précis de théologie dogmatique*, par Mgr BERNARD BARTMANN, professeur de théologie à l'Académie Paderborn ; traduit de l'allemand sur la VIII^e^ édition, par l'abbé Marcel Gautier. — Tome II : *La grâce, la justification, l'Eglise, les sacrements, l'eschatologie.* — Un vol. 22,5 × 14 cm. de 496 pages. Prix, 30 francs ; 32 francs franco. Relié, 40 francs ; 42 francs franco. Editions Salvator. Mulhouse.

*Histoire des Papes depuis la fin du moyen âge*, ouvrage écrit d'après un grand nombre de documents inédits extraits des archives secrètes du Vatican et autres, par le D^r^ LOUIS PASTOR, professeur à l'Université d'Innsbruck. Tome XVII traduit de l'allemand par A. POIZAT et W. BERTEVAL. — Un vol. 23 × 14 cm. de 366 pages, sur « Alfa ». Prix, 40 francs. Plon.

*La Bible a dit vrai.* Résultat des fouilles effectuées de 1924 à 1934 en terre biblique, par SIR CHARLES MARSTON, version française de LUCE CLARENCE. — Un vol. 19 × 12 cm. de V-286 pages, avec 4 cartes dans le texte et 18 photographies hors texte. Prix, 15 francs. Plon.

*La belle Christiane, dragon du Roy*, d'après ses mémoires adaptés de l'anglais par MARGUERITE COLEMAN. — Un vol. 19 × 12 cm. de 254 pages avec une gravure en frontispice. Prix, 12 francs. Plon.

*Saint Thomas d'Aquin*, par G. K. CHESTERTON, adapté de l'anglais par MAXIMILIEN VOX, avec une préface du Rme P. GILLET, général des Dominicains. — Un vol. 19 × 12 cm. de XVII-235 pages. Prix, 12 francs. Plon.

*Le pays sans ombre*, par HENRY BORDEAUX, de l'Académie française. — Un vol. 19 × 12 cm. de 324 pages. Prix, 15 francs. Plon.

*Dessins aux trois crayons*, par EDMOND JALOUX. — Un vol. 19 × 12 cm. de 252 pages. Prix, 12 francs. Plon.

*Nouvelle et vieille France. Une mission au Canada*, par HENRY BORDEAUX, de l'Académie française. — Un vol. 19 × 12 cm. de 238 pages. Prix, 12 francs. Plon.

(1) Cette liste contient l'énumération des ouvrages qui ont été envoyés à la rédaction par les auteurs ou les éditeurs et dont l'annonce ne comporte aucun jugement ni approbation de notre part.

Imprimerie « Maison de la Bonne Presse » (S^te^ An^me^), 5, rue Bayard, Paris-8^e^. — *Le gérant :* A. FAIGLE.